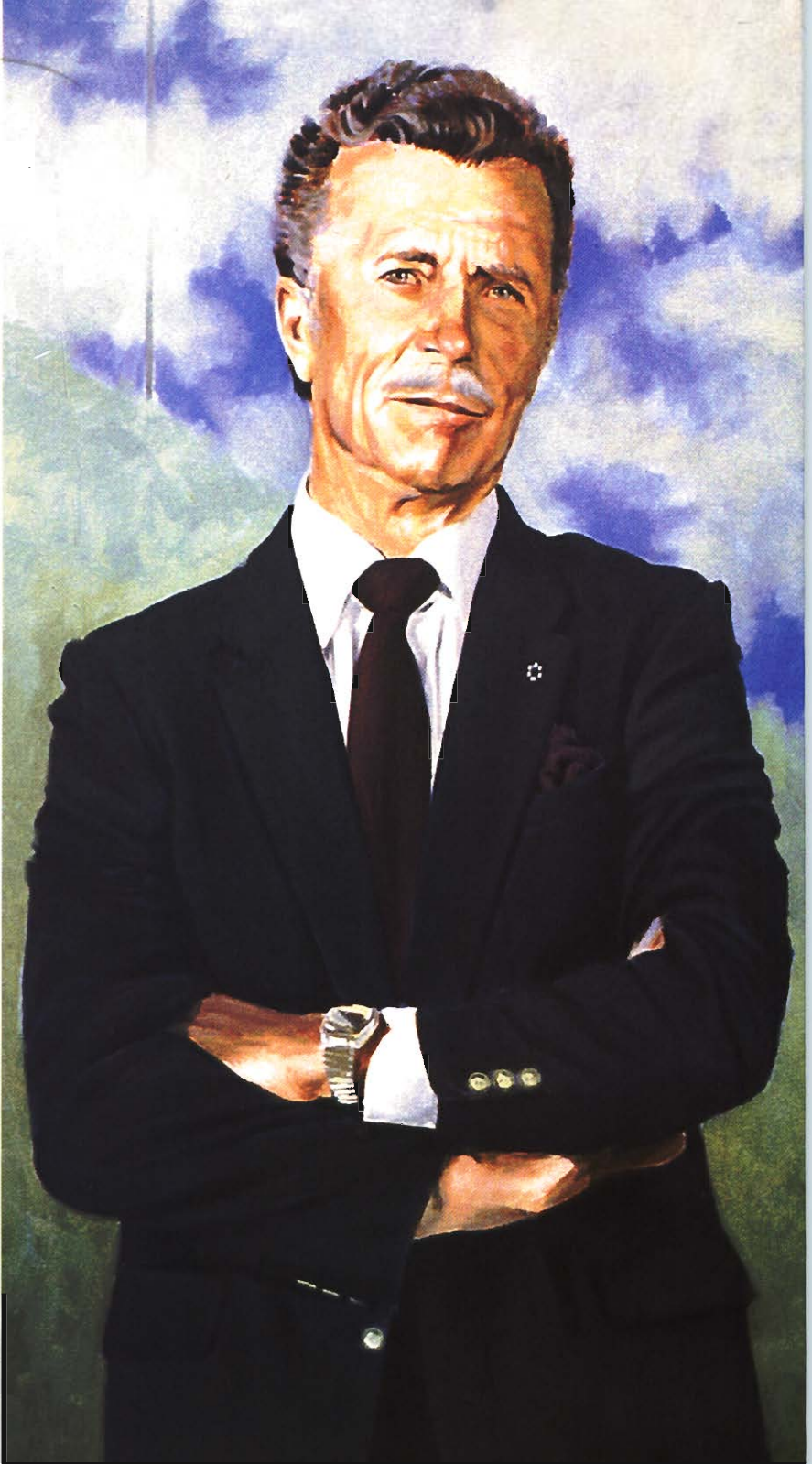


J. CONRAD LAVIGNE

# TOURS DE FORCE



L'INTERLIGNE

J. CONRAD LAVIGNE

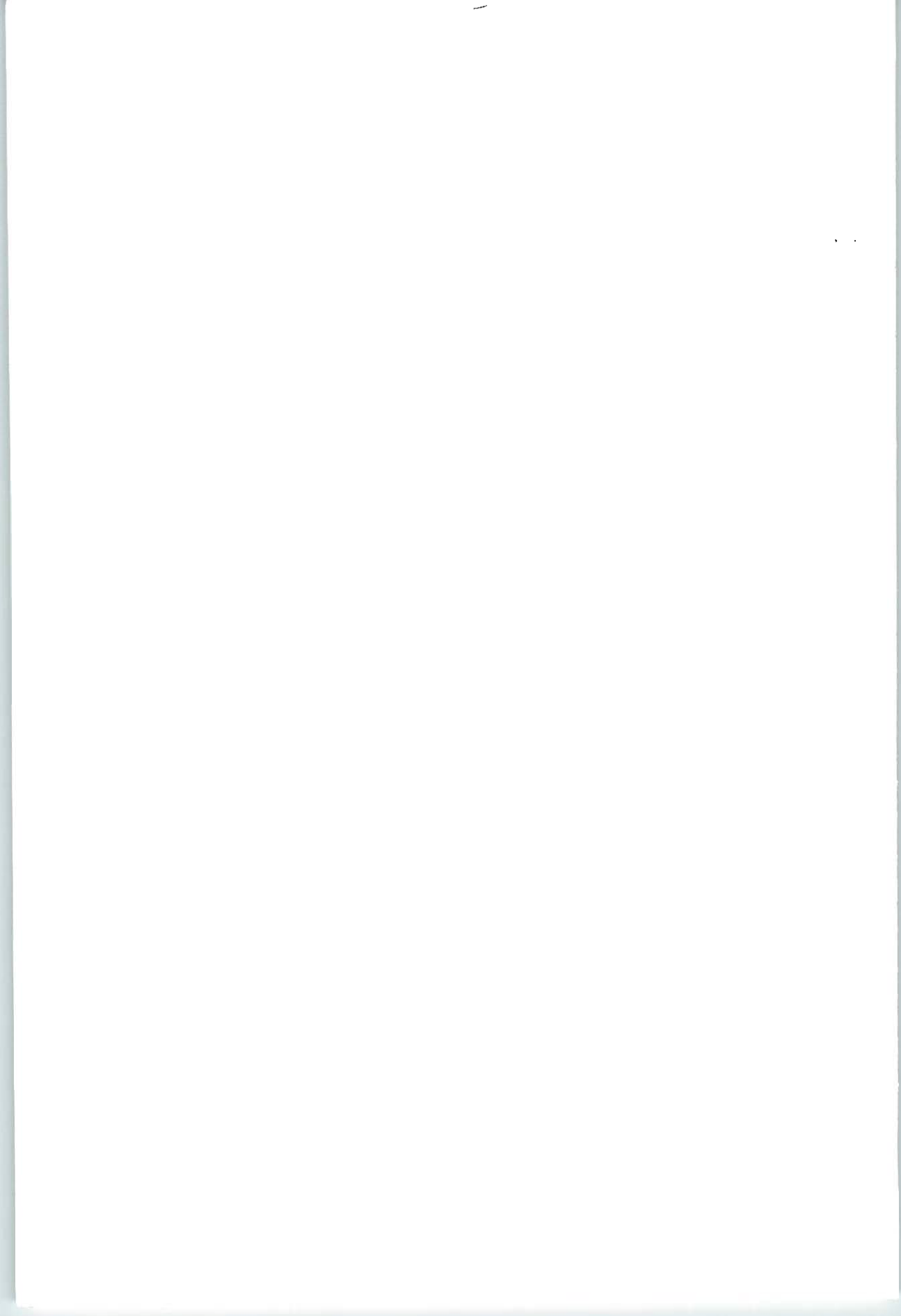
# TOURS DE FORCE

LES ÉDITIONS  
L'INTERLIGNE

1993

sincère merci,  
Michelle,  
pour ton appui  
dans la rédaction  
de cet ouvrage

à mon épouse,  
à nos enfants,  
à nos petits-enfants,  
qui sont tous source  
d'une grande satisfaction



## Note de l'éditeur

Homme d'affaires accompli, radiodiffuseur émérite, entrepreneur chevronné, administrateur recherché, J. Conrad Lavigne est aussi un conteur de première classe. Il l'a démontré non seulement sur les ondes de CFCL-Timmins, mais également dans les assemblées de radiodiffuseurs, de gestionnaires, d'actionnaires, voire lors des audiences du Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes. À un point tel que sa verve est vite devenue légendaire.

Quand J. Conrad Lavigne a décidé de rédiger ses mémoires, il a nécessairement donné à son texte le ton si savoureux qui caractérise les conteurs. Son autobiographie est même empreinte d'une bonne dose de candeur. Il raconte tout dans une langue simple, en employant parfois de vieilles expressions. À certains moments, son propos tient à la fois de la franchise et de la naïveté.

En acceptant de publier les souvenirs de J. Conrad Lavigne et de les compléter par divers documents et photographies tirés des archives de l'auteur, L'Interligne a tenu à conserver et la fraîcheur et la saveur du manuscrit. Conrad Lavigne s'adresse à son public comme s'il racontait une histoire à ses enfants et petits-enfants. L'histoire d'une vie bien remplie.



## CHAPITRE PREMIER

### *Quand j'y pense*

Déjà six mois d'école s'étaient écoulés sans que je ne m'absente une seule journée, alors, imaginez si j'avais hâte au premier avril pour étrenner mes culottes de toile du catalogue Dupuis et Frères, de Montréal. Je me souviens d'avoir grelotté en route pour l'école et même d'avoir – comme on disait en ce temps – gelé comme une crotte. J'étais toutefois trop orgueilleux pour l'admettre. De toute façon, ma vieille paire de culottes d'étoffe toute déformée était disparue. Elle avait été taillée en pièces, avec toutes les autres guenilles, pour devenir un couvre-lit. Je me souviens du temps où, dans le salon, tante Émilie s'occupait à coudre sur un métier, des centaines de petites retailles de différentes grandeurs et de mille couleurs, sur son couvre-pieds piqué.

Avril était pour moi le temps du carême, période où on devait, nous disait oncle Arthur, manger du hareng salé. Une fois bouilli et désalé, il me semble qu'il fallait se déchausser pour trouver un peu de chair, parce que le hareng, c'était surtout des arêtes. Je détestais ça presque autant que les grillades de lard salé : grasses d'un bord à l'autre, ces tranches me faisaient lever le coeur. Même si l'on me forçait à manger cela en guise de sacrifice durant le carême, que le diable m'emporte, mais ah ! c'était plus fort que moi, je détestais ça.

Faut avouer que j'étais gâté ou, comme on disait dans le coin, *gaspillé*. Adopté par tante Émilie et oncle Arthur Ducheneau,



j'étais enfant unique. Il fallait que mes patates soient pilées – je n'en mangeais pas de rondes – et que mon bol de soupe soit déposé dans le réchaud avant que tante Émilie verse la boîte de tomates dans le chaudron puisque oncle Arthur, lui, les aimait bien. Et dire qu'aujourd'hui, moi aussi, j'aime les tomates et sous toutes leurs formes. C'est drôle, hein !

Né en 1916, je suis devenu orphelin de mère à deux ans. Peu de temps après, mon père se remaria avec Olivina, la soeur de ma mère Rose, et commença un deuxième lit, comme on disait alors. Tante Émilie, soeur aînée de mon père, ne pouvait avoir d'enfant et se mit en tête de m'adopter. Mon père ne voulait pas plus que le diable me laisser partir; disons que de ses trois garçons, Maurice, Philippe et moi, j'étais le seul roux. Mais tante Émilie savait que mon père avait emprunté deux cent cinquante dollars de son frère Charles-Émile, qui s'était installé à Montréal, afin de pouvoir s'établir, lui, en Abitibi. Eh oui, vous l'avez deviné... Devant les insistances de tante Émilie, la naissance d'un autre garçon du deuxième lit et, surtout, la promesse d'oncle Charles-Émile d'oublier la dette, mon père me céda. Il faut dire que ces deux cent cinquante dollars représenteraient peut-être dix mille dollars aujourd'hui.

Vingt ans plus tard, oncle «Charlie» prenait plaisir à me rappeler, pour rire, que j'étais sa propriété. Selon lui, il m'avait acheté avec sa part d'héritage, reçue après la vente de la terre paternelle, celle de mon grand-père Lavigne. Cet argent avait été partagé entre trois frères : Eugène, Dieudonné et Charles-Émile.

Ce n'est pas facile de décrire son père, surtout quand on a vécu loin de lui pendant toute sa jeunesse. Papa était un rouquin, avait un gros nez, était très fort et parlait fort. Il avait une mémoire prodigieuse. La famille le mettait souvent à l'épreuve en lui demandant s'il connaissait la date de naissance d'un tel, l'année de la défaite de Wilfrid Laurier ou encore... Pour pallier son manque d'instruction formelle, Eugène Lavigne s'était efforcé de devenir un forgeron extraordinaire. Je me souviens de lui lorsque, l'été, je le

visitais. Torse nu, papa suait à grosses gouttes devant le feu de sa forge, soudant des crampons sur les fers à cheval tout en tenant les badauds bouche bée par son éloquence à défendre Bourassa, Taschereau ou Laurier.

Dans ce temps-là, l'Abitibi en pleine expansion recevait des wagons de chevaux de l'Ouest destinés aux colons. Imaginez la difficulté qu'on avait à les atteler et, pire encore, à les ferrer. Seul Eugène, et c'était reconnu, en venait à bout. Il avait bâti une cage en 2 X 12 dans sa boutique de forge et y avait installé des poulies et des gros câbles. Quand un cheval refusait de lever la patte pour se faire ferrer, Eugène descendait son câble et levait littéralement le cheval de terre pour réussir à râper et couper la corne, mesurer le pied, clouer le fer et venir à bout du ferrage. Je n'exagère rien en vous disant que ça prenait non seulement de l'adresse mais aussi du courage et de la ténacité. À cette époque, on trimait dur pour gagner sa vie. Mon père forgeait et ferrait pendant que beaucoup d'autres hommes se fendaient l'âme à essoucher, défricher et brûler, et ce, souvent sans être sûrs du lendemain, car l'Abitibi est retourné à la nature en plusieurs endroits.

Eugène aimait le monde, il aimait recevoir et il aimait aussi à prendre un coup. Ah ça, toute la famille en parlait ! Il était pompier bénévole et on raconte qu'il souhaitait entendre le tocsin pour tout lâcher, courir éteindre le feu et *revirer* une brosse de deux ou trois jours avec ses amis, question de célébrer ! Eugène disait : «La maison a brûlé, mais on a sauvé le terrain !»

Lors de la construction de l'immense église d'Amos, une monstruosité en ciment sans rime ni bon sens, les fidèles durent se saigner à blanc pour la payer. Eugène, lui, entreprit de souder et forger la lampe du sanctuaire, oeuvre comparable aux ornements des grandes églises de Montréal. Question de piété ou d'orgueil, sûrement d'obstination, il y dévoua tous ses moments libres pendant trois **ans**. La torche acétylène n'existait pas encore, il fallait donc tout souder à la forge et l'enclume.



Carte postale, 1920 : Eugène Lavigne, Rosalina Dubé, bébé Conrad et son frère Maurice.

Malheureusement, Eugène pratiquait un métier en voie de disparition. L'automobile, les camions, les tracteurs éliminaient graduellement les chevaux, les wagons et les traîneaux. Plus question de bander les roues ou de fabriquer des patins de traîneau. Il décida donc de se servir de ses talents de vendeur pour placer une machine à coudre Singer (prononcez Seigneur) dans tous les foyers abitibiens, de La Sarre à Senneterre. Il réussit, assez tard dans sa vie, à se tailler une toute nouvelle carrière, envers et contre tous. Comment un forgeron en tablier de cuir, sans éducation, habitué à battre l'enclume, à blasphémer face aux chevaux récalcitrants, pouvait-il se promener endimanché, d'une maison à l'autre, en chantant les louanges d'une machine à coudre ? En comptant, bien sûr, sur sa femme, Olivina, ma tante, soeur de ma mère, une Dubé, orgueilleuse, débrouillardre et ambitieuse, qui apprit très vite tous les secrets et les avantages de coudre à la machine. Eugène et Olivina formaient un duo imbattable : un beau parleur et une grande couturière vendeuse.

Mon père prenait plaisir à raconter des histoires avec force gestes, des histoires de chevaux surtout. Une d'elle concernait un cheval de l'Ouest, une jument incontrôlable qui, prise dans la boîte à torture avec une patte attachée au plafond, se décida à uriner, eh ! oui, sur Eugène qui, justement en plein milieu de rentrer ses clous dans la corne, n'eut d'autre choix que d'endurer. On rapportait aussi qu'un certain petit cheval de course très doux, ayant perdu un fer, refusait totalement, malgré sa douceur, de se laisser toucher la patte. En désespoir de cause, son propriétaire, après avoir consulté tous les forgerons de l'Abitibi y inclus le fameux bonhomme Corriveau à Taschereau, amena son courseur à Amos. Le cas du cheval récalcitrant était bien connu. Eugène se mit à lui parler, à le flatter, à l'étriller, pour finalement descendre sa grosse main vers le bas de sa patte où il s'arrêta à temps : il avait vu à travers le poil un cas de grattelle. Eh ! oui, un miracle, dirent les badauds, Eugène parle aux chevaux. Inutile de vous dire que le

cheval se laissa faire en autant qu'Eugène resta loin de son inflammation... qu'il réussit d'ailleurs à guérir avec du baume de myrrhe.

Pendant qu'Eugène contait ses histoires, Olivina vendait la machine à coudre. Deux dollars comptant, une poche de patates, une fesse de lard et un dollar par mois pour une machine à coudre presque neuve.

Tout compte fait, j'ai assez peu connu mon père, puisque je ne le voyais que pendant quelques jours, l'été. J'étais alors un gamin parmi plusieurs autres et je n'ai jamais vraiment eu l'occasion de développer une relation d'adulte avec lui. Mon pauvre papa devait mourir à 69 ans, d'emphysème je pense, et d'usure tout simplement. Il était dur avec lui-même et en exigeait autant de ses fils. Maurice, Philippe, Bruno et Roger sont tous décédés maintenant. J'ignore le sort de Gaétan, le plus jeune de mes demi-frères qui est toujours à Montréal. Moi, je suis le plus chanceux ! De bonne constitution physique, malgré mes exigences hors du commun sur mon système depuis soixante-dix ans, j'en ai encore à donner. Alléluia ! 77 ans en 1993.

Oncle Dieudonné conduisait, en hiver, la charrue pour déblayer la voie ferrée de Parent à Cochrane, Ontario, où j'habitais avec mes parents adoptifs. Il arrivait toujours avec un beau chien, un chien qu'il trouvait (ou qu'il chipait ?) dans un village de l'Abitibi où il arrêtait sa charrue pour faire le plein de charbon et d'eau pour l'engin. Enfin, l'origine du chien m'importait peu, c'était le traîneau qui était ma priorité. En effet, il fallait traverser tous les jours le lac Commando pour aller au bureau de poste chercher le courrier, surtout *Le Droit*, ce quotidien d'Ottawa qui était devenu le défenseur des Franco-Ontariens. Mais en ce temps-là, on ne s'appelait pas encore des Franco-Ontariens, on était des Canadiens.

Je devais avoir 8 ans quand oncle Dieudonné, frère de mon père, qui habitait Taschereau, en Abitibi, perdit son épouse, Victoria Bourgeois. Il se retrouva alors avec trois filles : Cécile,

Marie-Paule et Colette. Cécile épousa Maurice Montreuil quelques années plus tard; Marie-Paule se réfugia chez son oncle Conrad Paquette, à Amos. Colette, qui avait alors environ 2 ans, aboutit chez nous à Cochrane. Au début, ce séjour ne devait être que temporaire mais, comme moi, elle fit désormais partie de la famille; on pourrait donc dire que nous avons été élevés ensemble comme frère et soeur. Pourtant, à cause de la différence d'âge, je ne la connus vraiment que lorsqu'elle vint travailler à l'épicerie Ducheneau-Lavigne. Plus tard, elle devait rendre au centuple les bontés qu'eurent oncle Arthur et tante Émilie pour elle. Voilà donc que, à sept ans d'intervalle, deux cousins orphelins de mère furent recueillis par la soeur des deux frères veufs. Oncle Arthur acceptait sans rien dire, car il avait une âme généreuse et, de plus, il avait grandi à la côte Saint-Pierre à Saint-André-Avellin avec Dieudonné et Eugène, mon père.

Dans mes souvenirs, Colette était une belle petite poupée dodue avec des boucles brunes, l'air un peu perdu, mais calme, sereine et souriante. Elle devait conserver ces traits de caractère même beaucoup plus tard, en 1938, lorsqu'oncle Arthur s'associa à moi pour ouvrir l'épicerie Ducheneau-Lavigne à Timmins. Après la guerre, Colette suivit oncle Arthur à Kirkland Lake et prit un emploi chez Simpsons où elle rencontra et épousa Raymond Chénier. Vers 1948, oncle Arthur et tante Émilie voulurent se rapprocher de Saint-André et déménagèrent à Eastview (maintenant Vanier), en banlieue d'Ottawa. L'histoire se répète, car oncle Arthur s'est de nouveau associé, à Colette et Raymond cette fois, pour ouvrir une autre épicerie. Mes parents adoptifs moururent et furent enterrés à Eastview.

De ma vie passée avec eux à Cochrane, il me reste cette impression qu'expriment souvent ainsi les gens de mon âge : «Oui, on vivait bien, mais on n'était pas riche». Pas question d'acheter des boîtes de nourriture pour les chiens à cette époque. Alors, tous les jours, j'arrêtais chez l'épicier-boucher où, sous le bloc à viande, ce

cher boucher jetait les os, les retailles, la couenne et le reste. Lorsqu'il n'y avait rien, je passais dans les ruelles. Je n'oublierai jamais le jour où, en passant derrière la maison de «L'armée du salut», je trouvai ce qui me semblait être des moitiés vides de grosses oranges jaunes. Malheureusement, mes chiens n'étaient pas intéressés. Ce n'est que plus tard que je réalisai que ces fameuses grosses oranges étaient des pamplemousses. Je me promis alors, qu'un jour, j'en mangerais moi aussi.

Ça me rappelle un matin où je fus terriblement humilié. Quelques fois par semaine, tante Émilie me donnait 25 cents pour aller chercher du boeuf à bouillir qui, en ce temps-là, était très bon marché. En me voyant entrer ce matin-là, le commis au comptoir de l'épicerie me dit d'un ton railleur : «Tiens, voici mon p'tit Lavigne pour son vingt-cinq cennes de boeuf à bouillir». Je me demande aujourd'hui si ce n'est pas cette boutade fatidique qui fit qu'à 19 ans, je devins propriétaire d'une épicerie-boucherie bien à moi, à Timmins.

C'est le bonhomme Lévesque, un grand vieux, sec, distingué, bien instruit et portant un pince-nez qui était boucher à l'épicerie Comeau de Cochrane. Pour le remercier de ramasser des os pour mes chiens, je l'aidais à frotter son bloc à viande ou à nettoyer le *back store*, c'est-à-dire la remise où l'on trouvait, entre autres, toutes sortes de barils couchés côte à côte, avec une *champlure* : mélasse, essence, vinaigre, eau de javelle et *coal oil* (qu'on appelait *colail* ou huile à lampe). Je n'oublierai jamais le jour où tante Émile m'a demandé de courir chez Comeau chercher une chopine de vinaigre car son catsup aux tomates était en train de coller, faute de liquide. Je revins à la course et elle versa la moitié du liquide dans la marmite avant de sentir que c'était du *colail*. Bien entendu, le bonhomme Lévesque – et je ne l'oublierai jamais – avait assuré tante Émilie que c'était lui qui s'était trompé de baril. Pour se faire pardonner, il lui avait offert gratuitement un panier de tomates vertes.

J'aimais aussi beaucoup le bonhomme Lepage qui livrait le pain de porte à porte avec l'aide d'une petite jument haïssable. Elle avait la mauvaise habitude de ne pas rester en place; sitôt le bonhomme parti vers la maison avec son panier, la maudite tirait la *waggonne* vers la touffe d'herbe la plus proche. Elle marchait jusqu'à ce qu'elle en trouve, risquant ainsi de renverser sa cargaison. Une pesée attachée à son mors la gênait bien un peu, mais elle avait le tour de la tirer avec ses grosses dents jaunes. Quand j'étais là, je tenais bien les guides et je la retenais; M. Lepage me récompensait d'un *crème puff*... quel délice ! C'était de la vraie crème dans une pâte feuilletée.

Je garde un bon souvenir de ma tante Ubalda, soeur d'oncle Arthur, qui nous est arrivée à Cochrane comme ça, un bon jour. C'était une vieille fille aussi large que grande, bonne personne, pas vite sur ses patins. N'ayant pas réussi à trouver mari à Saint-André-Avellin, elle avait décidé de venir voir son frère à Cochrane. Le sort voulut qu'elle rencontre un excellent parti : un veuf avec deux jeunes garçons qui habitait sur une ferme à trois milles du village. Oscar Chabot avait deux grandes qualités : il était doté d'un bon sens de l'humour, riait continuellement et, à part ça, il avait une bonne *team* de chevaux ! C'était un charretier ou maquignon-né qui suppléait aux produits de sa ferme en coupant et en livrant du bois de chauffage en ville. Avec ses maigres revenus, il venait à bout d'acheter du sucre, du thé, de la farine et de la mélasse. Il s'était construit une petite maison en billots sans fondation; érigé au bord d'un ruisseau, son *shack* descendait d'une couple de pouces à chaque année. En dernier, il fallait se pencher pour entrer. Le couple semblait heureux. J'allais les visiter deux ou trois fois par mois, le samedi, avec mes chiens, en suivant un sentier sur trois à quatre pieds de neige foulée. Tante Ubalda aimait ça me voir pour prendre des nouvelles de la ville. Moi, j'aimais sa marmite de boeuf haché, d'oignons et de patates qui mijotait et répandait un arôme inoubliable.



C'est chez les Chabot que j'eus ma première indigestion, un dimanche après-midi de juillet où mes deux cousins avaient trouvé un panier de concombres dans la laiterie. Consommé seul, ce légume est déjà difficile à digérer, mais mélangé à des merises sauvages, c'est absolument impossible. Les merises épaississent sur les dents, ce qui bouche les conduits au point où l'on a l'impression d'étouffer. Quelle affreuse combinaison ! Depuis ce jour, j'ai de la difficulté à digérer les concombres, que j'aime pourtant beaucoup.

Tante Émilie était sage-femme. Ce n'est que vers l'âge de 9 ou 10 ans que je me rendis compte que la chambre pour la visite était souvent occupée, pendant deux ou trois semaines, par de jeunes femmes au gros ventre qui disparaissaient par la suite. Je pense que c'était des filles-mères. Vu qu'oncle Arthur ne retirait que vingt-six dollars par deux semaines en tant qu'assistant-forgeron au Canadien national, tante Émilie contribuait elle aussi au budget familial, à sa façon, en hébergeant une pensionnaire qui venait passer son dernier mois de grossesse chez nous, le tout dans le plus grand secret, naturellement.

Je n'ai pas oublié l'épidémie de grippe espagnole qui avait emporté ma mère en 1918, à Chénéville, et qui fit, environ deux ans plus tard, des ravages indescriptibles au sein de la population de Cochrane. Oncle Arthur avait passé à travers malgré qu'il nous eût tous soignés. Il attribuait sa bonne santé au gros gin dans les bouteilles aux épaules carrées, avec l'étiquette d'un coeur duquel dégouttaient des gouttes rouges. C'est pourquoi on appelait un verre de ce gin «les ponces du coeur saignant». Une fois revenu de ma fièvre, je me suis rendu compte que le frère d'oncle Arthur, Raoul, était mort. Les gens mouraient à droite et à gauche, pas question de service funèbre. Voilà pourquoi, un bon matin d'avril, ma tante Émilie est sortie crier à Fidèle, le laitier, de venir chercher Raoul qui était mort depuis trois jours. Fidèle, qui habitait à la campagne, près du cimetière où on avait creusé un grand trou en

guise de fosse commune, descendait tous les matins au village avec son cheval pour faire la livraison des bouteilles de lait, porte à porte. À la fin de sa journée, il retournait chez lui avec un voyage de morts. Ce jour-là, Fidèle répondit à tante Émilie que son cheval était fatigué, qu'il avait déjà un plein voyage et qu'il ramasserait Raoul le lendemain. Mais ma tante ne voulait rien entendre. Il fallait que Raoul, qui commençait à ne pas sentir trop bon, sorte de là et tout de suite. Fidèle, qui n'était pas bête, arrêta son cheval devant la porte et lui dit : «Mélie, le mieux que je peux faire aujourd'hui, c'est de te le changer pour un plus frais». Il va sans dire que Fidèle sortit vainqueur de cet affrontement.

Je devais avoir 5 ou 6 ans lorsqu'oncle Arthur, devant mon insistance à savoir ce que le Père Noël m'apporterait, me répondit que je recevrais «un petit rien tout neuf». J'ai cherché pendant des jours et questionné sans arrêt, comme on fait à cet âge. On me fit la charité, le matin de Noël, de m'expliquer l'expression, alors fort en usage. Je l'oubliai vite devant les étrennes que je reçus : orange, bonbons durs et petit cheval rouge à la vraie crinière avec deux petits barreaux pour balancer. C'est dire que j'étais gâté !

C'était populaire à cette époque de parler jargon; faut dire qu'on avait alors ni radio ni télévision et qu'on s'amusait autrement. Ainsi, oncle Arthur et tante Émilie se servaient de jargon devant moi, lorsqu'ils ne voulaient pas que je sache de quoi il parlaient. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris comme c'était facile. Ainsi, «va cacher les bonbons dans la remise» devenait : «va/degrea ca/degrea cher/degrea les/degrea bons/degrea bons/degrea dans/degrea la/degrea re/degrea mi/degrea se/degrea». On est facilement mystifié à 5 ou 6 ans !

Les soirées étaient longues, mais on avait le temps de s'écouter penser. Ce n'est que vers 1926 ou 1927 qu'on a eu un Victrola de RCA Victor, pour écouter les grands succès de Conrad Gauthier, notamment *Anatole et Manda*, *Je suis ce qu'on appelle un habitant* et *L'amour vagabond*.

Il y a des souvenirs d'enfance qui, logiquement, ne devraient pas revenir à la mémoire, puisqu'ils sont peu importants, mais ils ont dû frapper mon imagination, puisque je m'en souviens comme si c'était hier. Ainsi, une fois l'an, tante Émilie recevait cinq ou six couples pour dîner. L'étiquette ou la règle du temps voulait que ce genre de réception se fasse à tour de rôle. Elle exigeait des semaines de préparations : beignes et tourtières, ragoûts de pattes de cochon en sauce brune, tête fromagée et cretons frais. Les desserts, comme toujours, se composaient de tartes au sucre ou à la *ferlouche*, de petites galettes avec du sucre à la crème et des pets de soeurs. Cette année-là, deux gros poulets farcis figuraient au menu comme mets principal. Or, pour épargner du temps le jour même du repas, tante Émilie avait décidé de farcir (ou bourrer, comme on disait) ses coqs le soir précédent avec sa farce habituelle composée de patates pilées et de crème fraîche. Imaginez un peu sa surprise, le lendemain matin, lorsqu'elle sentit une odeur de lait caillé dans la cuisine. La farce avait suri au cours de la nuit.

Affolement et désespoir de tante Émilie ! Recevoir de la visite était une chose sérieuse et servir du poulet avec un goût de surette aurait été catastrophique pour la réputation de ma tante. Il faut dire qu'on ignorait tout de la fameuse bactérie salmonelle dont on parle tant aujourd'hui. Encore heureux que nous n'ayons pas tous été empoisonnés. Si je me souviens bien, c'est le soda qui l'avait sauvée du désastre : à force de laver, rincer et frotter ses poulets, la senteur était graduellement disparue. Je crois aussi que la nouvelle farce fut renforcée de gousses d'ail, pour détruire toute senteur, bonne ou mauvaise. Oncle Arthur disait : «Ça sent le Pollock que l'diable !» Et c'était vrai. Aujourd'hui, on irait tout simplement au magasin chercher d'autres poulets, mais pas dans ce temps-là. Eh ! oui, tante Émilie reçut ce jour-là toutes les félicitations dues à un cordon bleu. Elle était devenue toute rouge sous les compliments, rouge jusqu'à ses cheveux bruns qu'elle teignait blonds au peroxyde.

Je devais avoir 6 ou 7 ans lorsqu'un beau dimanche après-midi, oncle Arthur loua un cheval et une berline pour aller à la campagne. Il voulait visiter un ami d'enfance originaire de Saint-André-Avellin, émigré lui aussi à Cochrane en 1916 pour se sauver de la conscription. Toujours est-il qu'à l'heure du souper, après avoir passé l'après-midi dehors à geler, j'ai dû avoir une faim de loup, puisque j'ai mangé huit oeufs. Il me semble qu'ils étaient petits. Je me souviens très bien que Madame Dupuis me les offrait directement de la poêle, en m'assurant que ses poules pondaient en masse. Je n'avais jamais mangé d'aussi bons oeufs. Mais je me demandais bien pourquoi tante Émilie me donnait des coups de coudes dans les côtes. Je l'ai su, ça n'a pas tardé. Tout au long du trajet de retour, je me suis fait donner le diable. Oncle Arthur était mort de honte à s'imaginer que son ami pouvait penser que lui, père nourricier, me laissait crever de faim à la maison. C'est bien moi qui savais que la politesse ou l'étiquette dictait qu'un oeuf, au plus deux, c'était la limite !

Ça me rappelle le bonhomme Lévesque, père de mon ami Fernand, qui, arrivé récemment à Cochrane, s'était mis dans la tête de bâtir un poulailler pour élever des Leghorns. D'après les agronomes, ces belles volailles à la crête si rouge étaient d'excellentes pondeuses. M. Lévesque se vantait d'ailleurs que ses poules pondraient au moins un oeuf par jour chacune, tout simplement parce qu'il ajoutait des vitamines à la moulée ordinaire. Le pauvre homme avait malheureusement négligé le facteur humain dans ses calculs. En effet, son fils Fernand avait commencé à fumer et vu que c'était plate de fumer seul, il venait me chercher. Il n'avait qu'à traverser la ruelle. Si je me souviens bien, quatre oeufs s'échangeaient contre un paquet de tabac Derby ou Turette avec le papier collé dessus. Ça goûtait mieux que les feuilles de thé roulées dans du papier journal. Toujours est-il que ce troc avait duré tout un été et que les Leghorns avaient perdu leur réputation de bonnes pondeuses. Je ne sais si Fernand fut jamais pris en flagrant délit.

Enfant unique, je devais me lier d'amitié avec des gens hors de mon foyer pour avoir des camarades de jeu. Fernand Lévesque et Ti-Coune Houle étaient mes meilleurs amis, après Lionel Lacoste. Ti-Coune avait un frère nommé Germain. La seule qualité de ce maudit fainéant tenait à ce qu'il était deux fois plus grand et plus fort que moi. Sans vouloir me vanter, ma qualité tenait à une très belle voix de soprano, haute, pure et un peu tremblotante. Or, ce verrat de Germain me dit un jour, devant tout le monde, que je chantais comme une petite fille. Me voilà tout désemparé, moi à qui l'on donnait les solos. Depuis ce jour, je chante la basse; je me demande encore si c'est parce que mon registre a changé avec la venue de la puberté ou si ce fut un effort suprême de volonté pour ne plus chanter comme une fille...

À cette époque, j'ai élevé une belle chatte moustachue que j'aimais bien. On disait que c'était une chatte espagnole. Pour prendre des souris, elle n'avait pas d'égale. Cette chasseuse invétérée avait une portée de quatre ou cinq chatons au moins deux fois l'an, il me semble. Comme tout le monde avait des chats, il n'était donc pas question de les donner aux voisins. Un jour, oncle Arthur m'avertit : «Ta maudite chatte, y'a toujours un boutte : soit que tu te défasses de sa portée d'ici une semaine ou que tu la donnes à la campagne où elle chassera dans les granges». Ouch ! Quel dilemme : impossible de donner les chatons; tout aussi impossible de les noyer. Neutraliser une chatte, on ne connaissait pas ça. Enfin, c'est Fernand qui vint à ma rescousse. Il creusa un trou contre le poteau de l'hydro, les ramassa tour à tour, et BANG, BANG contre le poteau avant de les laisser tomber dans le fond du trou. Il est vrai qu'ils étaient encore aveugles, mais je n'ai quand même pas pu regarder ça. Aujourd'hui, je me dis que ça valait mieux que de perdre ma chatte ou, encore pire, d'aller abandonner des petits innocents sur d'autres rues.

Un été, on avait eu une vache que l'on avait nommé Caillette parce qu'elle était multicolore et sans prétention. Elle donnait du



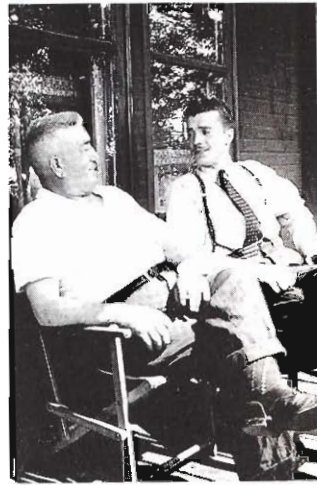
Oncle Arthur



Tante Émilie



Maurice, Philippe et  
Conrad en 1936



Conrad et son père,  
à Amos, en 1936

lait ordinaire, pas riche comme le lait d'une Jersey, mais meilleur que celui d'une Holstein au gros pis pendant. Je n'ai jamais été capable de traire ou, comme on disait, de tirer une vache. Ma contribution se limitait à la changer d'un clos à l'autre. Caillette avait au cou une chaîne de soixante pieds et je devais, en la changeant de clos, lui trouver du trèfle et bien entrer le pieu dans le sol avec ma hache, afin qu'elle y demeure. Je trouvais extraordinaire qu'un animal puisse manger, à ras de terre, un bon rond d'herbe qui ferait l'envie des meilleures tondeuses modernes. Il y avait des voisins qui n'aimaient pas trop que Caillette broute dans leur lot vacant; on s'organisait pour leur donner une chopine de lait en échange. Inutile d'ajouter que c'était du vrai lait frais, à preuve, un petit poil ici et là; la crème montait à la surface aussitôt que l'on déposait la bouteille au frais. Pas question d'homogénéisation ni même de pasteurisation à cette époque, mais c'était délicieux quand même. Tous les habitants possédaient une laiterie. Cette bâtisse basse sur pattes, construite de gros-bois équarri, avait un plancher de terre humide. Naturellement, l'extérieur recevait sa couche de chaux d'un blanc éclatant à tous les printemps.

Et voilà réunis quelques souvenirs qui attestent de l'enfance heureuse d'un enfant unique et choyé dans un milieu «où on vivait bien, mais où on n'était pas riche», sauf en expériences partagées avec des gens que l'on connaissait tous. Mais j'avais aussi vécu dans un autre milieu avec lequel je renouais des liens chaque été.

## CHAPITRE DEUX

### *Vacances à la Petite-Nation*

Nous avons, sous l'escalier de notre maison à Cochrane, ce qu'on appelait le *cabano*. On y empilait le bois pour le poêle, et une petite porte placée dans le mur, une fois fermée, y assurait la noirceur. Je ne l'oublierai jamais, puisque c'est là que je purgeais mes punitions. Dieu sait que j'y ai passé de nombreuses heures. C'était préférable à la fessée... quoique je n'échappais pas toujours à cette dernière ! Une année, au début de décembre, tante Émilie avait sorti l'encrier, les plumes à bec et son papier à lettre. Elle passait des heures – qui pour moi semblaient interminables – à adresser à ses frères et soeurs une lettre annuelle de bons souhaits qu'elle remplissait de menus renseignements. J'étais monté sur la table; en descendant, par accident, la petite nappe avait glissé avec moi et l'encrier s'était renversé sur les lettres de ma tante. Je m'étais fait chauffer les fesses et il faut dire que tante Émilie avait raison. Elle était toute fière de son écriture remplie de petites queues ou fioritures ici et là, à la façon du temps.

Elle écrivait à tante «Minoune», sa jeune soeur qui s'appelait réellement soeur Élizabeth-de-la-Sagesse. C'était une belle grande dame au teint toujours rose et au visage sérieux duquel rayonnait un sourire inoubliable : un peu taquin, un peu coquet. Cette chère tante Minoune devint maîtresse des novices de sa communauté, les Filles de la Sagesse à Eastview (maintenant Vanier). Je la revis une dernière fois, en 1944, avant mon départ pour l'Europe. Elle



avait la certitude que je reviendrais sain et sauf. Elle était plus confiante que moi.

Tante Émilie écrivait également sa lettre du Jour de l'An pour demander la bénédiction de mon oncle et curé Bélanger. Elle s'appliquait terriblement pour éviter les fautes d'orthographe et, surtout, pour créer et tourner des phrases gracieuses. Il faut dire que le curé était le frère de ma grand-mère paternelle, Élisabeth Bélanger, soeur du fameux politicien et député franco-ontarien de l'Ontario, Aurélien Bélanger\*. L'histoire nous dit qu'il faut se souvenir de lui surtout pour deux raisons. D'une part, il paraîtrait que Bélanger était un ivrogne notoire; d'autre part, ce député proposa à l'Assemblée législative de l'Ontario d'abolir l'insidieux Règlement XVII, ce qui fut fait. Ça prenait de l'astuce et un courage de lion; la parenté disait : «une bonne chance qu'il était saoul».

Grand-maman Bélanger était une jolie femme et avait reçu une bonne instruction, ce qui était rare à son époque. Son mariage avec Léandre Lavigne, petit habitant pas trop instruit, avait fait jaser bien du monde. Il faut dire qu'elle avait, comme on disait dans ce temps-là, une jambe de lait, c'est-à-dire une jambe plus grosse que l'autre. Mais rien n'y paraissait, vu la mode des grandes jupes longues de l'époque.

Mon grand-père Léandre, à ce que l'on disait, était un bon vivant. Aujourd'hui, on dirait un *sport*. Cultivateur l'été, il passait ses hivers dans le bois en tant que cuisinier. Je me souviens de tante Émilie qui racontait avec beaucoup d'émotion comment sa mère, début septembre, commençait la préparation de la valise de son mari. Elle lavait ses tabliers, en confectionnait d'autres avec des poches de sucre et de farine, repassait le tout tendrement et

---

\* Aurélien Bélanger (1878-1953) fut inspecteur, professeur de pédagogie et directeur d'écoles avant de se faire élire député libéral de Russell à l'Assemblée législative de l'Ontario, en 1923; réélu en 1926, il passa dans le comté voisin de Prescott lors des élections de 1934 et garda la confiance de ses électeurs aux scrutins de 1937, 1943 et 1945.

versait des larmes sur chaque pièce. L'absence de cinq mois a dû, en effet, être difficile à supporter. Toujours est-il qu'un bon printemps, grand-papa Léandre revint de Saint-André par une nuit plutôt froide de mars, après une soirée joyeuse arrosée de gros gin. Il semble que l'on trouva le cheval le lendemain matin à la porte de l'écurie et mon grand-père, malgré ses peaux de buffle, gelé à mort, un sourire béatifique aux lèvres.

C'est à Chénéville, où je suis né le 2 novembre 1916, que maman est décédée de la grippe espagnole, en 1918. À vrai dire, je ne retiens que de faibles souvenirs de ma mère. Toutefois, je me souviens vaguement d'être demeuré chez grand-papa Dubé à la Côte Saint-Pierre, près de Saint-André-Avellin, pendant quelque temps après la mort de maman. Semble-t-il que nous étions six marmots en couches, mes frères, moi et les plus jeunes enfants de mon grand-père. Vous vous rendez compte que les *Pampers* n'existaient pas. Une chance que l'étable était remplie de bonnes vaches à lait ! Cinq ou six ans plus tard, j'y retournais passer l'été avec oncle Arthur et tante Émilie. Ce dernier, qui travaillait pour le Canadien national, obtenait des billets gratuitement et nous faisons ce long voyage à chaque année. C'était notre pèlerinage chez la parenté: on passait ensuite le reste de l'année à parler du dernier voyage ou de celui qu'on se promettait bien de faire l'année suivante.

J'allais au moins une fois l'an à Amos, dans l'Abitibi, pour renouer connaissance avec mon père, ma belle-mère Olivina, qui était également ma tante et une femme de très grande valeur, ainsi qu'avec mes demi-frères et soeurs. Tout en ayant beaucoup de plaisir à les retrouver, je dois avouer que j'étais content de retourner chez nous, à Cochrane, où j'étais seul enfant. Je me souviens d'une longue nuit où, couché entre mes deux frères, je m'étais fait copieusement arroser d'urine, chaude au début, mais froide à en grelotter au fil des heures lorsqu'on attend le petit jour. Il nous en passe des affaires dans la tête à la noirceur, lorsqu'on

grelotte au rythme du ronflement de deux frères qui, je suppose, étaient trop paresseux pour se lever et trouver le pot de chambre.

Être en vacances à la Côte Saint-Pierre, c'était pour moi jour de fête à tous les jours, sauf que je souffrais le martyre les premiers jours, surtout pour suivre les autres enfants nu-pieds dans le champ de foin frais coupé. Mes jeunes oncles et tantes, enfants de mon grand-père Dubé, et mes camarades de jeu des vacances – Émile, Rosaire, Zoël, Jean, Lucia et Edna – avaient déjà la peau durcie. Moi, trop orgueilleux pour l'admettre, je souffrais en silence et je m'efforçais d'éviter les champs de «pépiques» ou de chardons. Des jours inoubliables de baignades, de jeux de ballon, de pique-niques et, surtout, d'expériences nouvelles qui se succédaient pendant des semaines.

Qui ne se rappelle pas avoir été chercher les vaches (toujours au fond de la terre), à six heures du matin, pour revenir tout trempé de rosée ! Oh, que c'était froid ! Autre souvenir, excitant celui-là : essayer de saisir dans ses bras un jeune cochon d'une trentaine de livres. Ils étaient forts, ils étaient rapides et ils criaient tellement que ça attirait l'attention de grand-papa qui lançait : «Serpent de serpent ! allez-vous laisser les cochons tranquilles ?» En sortant de l'enclos à cochons, il fallait sauter dans le lac pour se nettoyer un peu, sans ça, on n'entrait pas dans la remise où l'on servait les repas en été. Maudit qu'il y avait des mouches ! Moi, petit gars de la ville, je devais m'habituer à en voir des centaines prises aux collants suspendus au plafond, d'autres centaines dans des soucoupes beurrées de mélasse et des milliers encore qui bourdonnaient partout. Toutefois, on parvenait vite à s'y habituer et à les ignorer.

Un de mes plaisirs était le *buggy* à doubles sièges, s'il vous plaît, pour aller à la messe. Il fallait bien l'astiquer avant et après usage. Plus tard, les Dubé furent les premiers à avoir une Ford à coups de pieds, avec des toiles sur les côtés, un Model T. Le plus vieux, Émile, conduisait le corps bien droit, avec un petit sourire

narquois à l'égard de ses frères Rosaire et Zoël qui se mouraient d'envie de «chauffer ça, cette patente-là». Mon grand-père, beau grand vieux sec, avec des grandes mains de menuisier et une grosse moustache retroussée, tenait tout ce monde-là en paix, sans élever la voix. Quand il disait «serpent de serpent», les dents serrées, c'était signe qu'il pouvait se fâcher. Devant une telle autorité paternelle, valait alors mieux écouter.

Grand-père et grand-mère Dubé avaient eu onze enfants, soit sept filles et quatre garçons : Rosa (ma mère), Aldéona, Hermenoza, Théona, Olivina (ma belle-mère), Lucia et Edna, ainsi que Émile, Rosaire, Zoël et Jean. Pépère Dubé a dû aimer les noms de femme en A. Je le revois encore, avec ses salopettes à bretelles, son grand chapeau de paille, mouchoir à carreaux au cou, marchant d'un pas régulier, en donnant de grands coups de faux, abattant le foin en rangées égales de la grange à l'érablière. J'imagine que ça prenait au moins une heure, aller-retour. Il n'arrêtait que pour affiler sa faux avec une longue pierre grise et profitait de son arrivée à la grange pour boire son gobelet d'eau fraîche avant de repartir encore une fois vers l'autre bout de la terre. Quel courage, quelle endurance ! Ce n'est que vers 1925 qu'il s'acheta une faucheuse et le grand râteau que tous prenaient plaisir à conduire. Finies, les fourches en bois !

Je ne dois pas oublier le chien Pitou, un animal un peu extraordinaire qui, à part d'aller chercher les vaches avec nous, contribuait à séparer le petit lait de la crème. Grand-père Aldéma avait bâti une petite roue d'environ un pied de large sur trois pieds de haut, en grosse broche, le tout attaché au séparateur. Soir et matin, Pitou sautait dans la cage et partait au trot, pas trop vite puisqu'il faisait alors sonner une cloche. En entendant ce son, il ralentissait à la bonne vitesse pour ne pas gaspiller de crème. Ce chien-là, ça ne parlait pas mais c'est tout juste. Je le vois encore, la langue haletante, au grand trot, avec un air de satisfaction qui en disait long.

Ce chapitre ne serait pas complet sans un mot sur une odeur que je n'ai jamais retrouvée. Je veux parler du gros savon du pays qu'on trouvait en abondance à la campagne et qui, à part de nous laver, laissait notre peau douce et lisse. C'est encore une source d'émerveillement pour moi, soixante-dix ans plus tard, que l'on ait pu produire un si bon savon en faisant bouillir, dans un gros chaudron de fer suspendu dehors au-dessus d'un feu, toutes sortes de restes gras comme de la couenne, des os, du gras qui ne sentaient pas trop bon auxquels on ajoutait de la cendre et de la lessive. Faut dire que ce n'était peut-être pas du savon de toilette au goût de mes tantes, qui auraient préféré le Palmolive, mais moi, j'aimais l'odeur du bon gros savon d'habitant. J'apportais toujours mon petit savon Palmolive en visite et je le donnais à ma tante Edna qui avait presque le même âge que moi et qui était ma tante préférée.

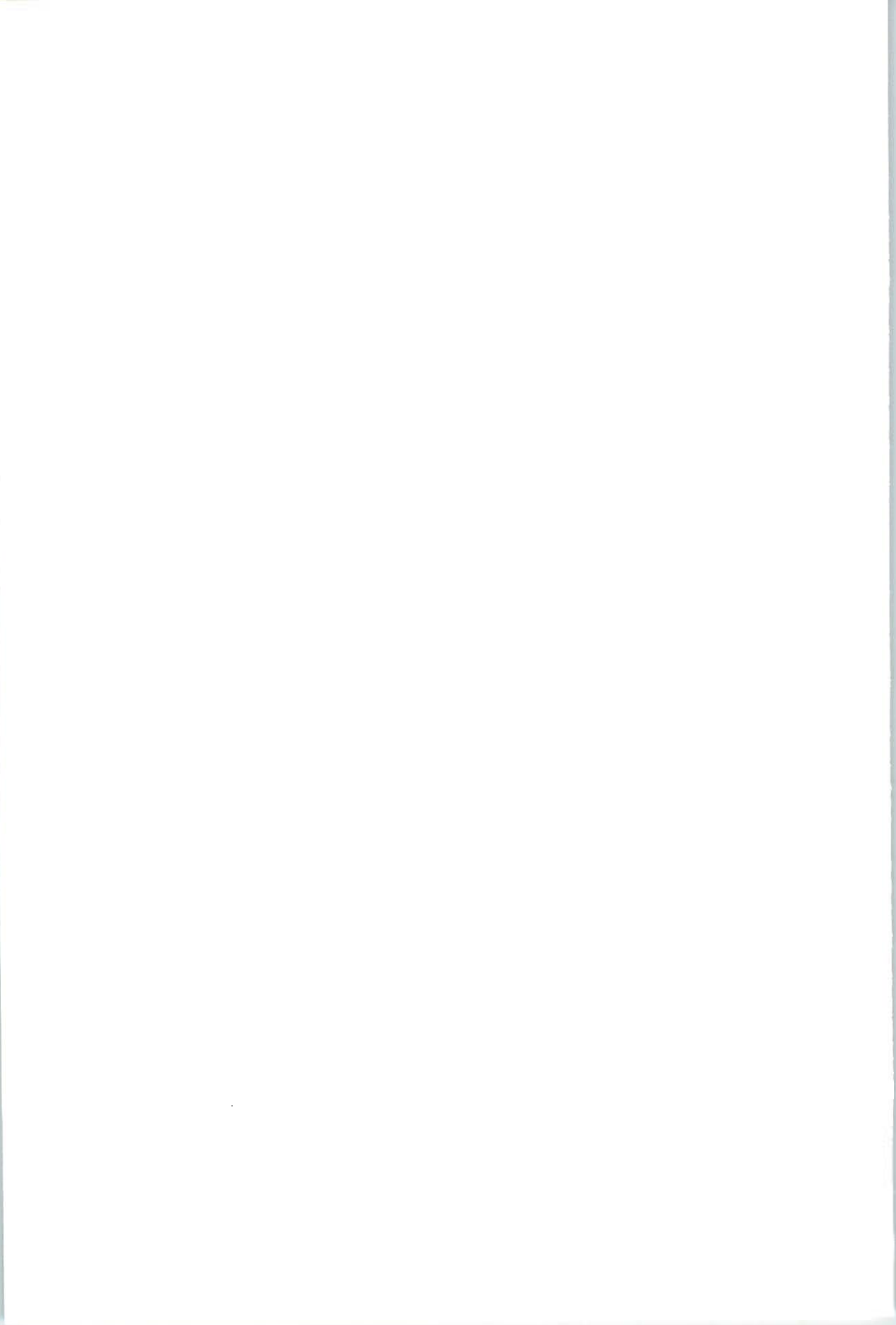
Ces visites annuelles permettaient à la parenté de passer des heures à ressasser de vieux souvenirs et donnaient l'occasion à des jeunes comme moi de se tremper dans l'histoire familiale. Quand j'y pense, plusieurs questions me reviennent à l'esprit : pourquoi la révérende soeur Élizabeth-de-la-Sagesse s'était-elle mérité le sobriquet de tante Minoune ? comment les trois frères Lavigne avaient-ils réussi à éloigner le cavalier de tante Émilie en estropiant son cheval ambleur dans la barrière qu'on avait refermée ? comment grand-mère Dubé, alors enceinte de jumeaux, était-elle morte frappée par un éclair à Chénéville (on disait frappée par le tonnerre) ? L'histoire familiale incluait le triste épisode de la grippe espagnole, épidémie survenue après la Première Guerre, qui prit la vie de ma mère et celle de milliers de Québécois et d'Ontariens.

Il faut dire qu'avant la télévision et la radio, les visites étaient fréquentes et que les salons se remplissaient, à tour de rôle, de parenté et d'amis. On se rencontrait pour parler, rire et raconter des faits et gestes drôles ou tristes; de génération en génération, ceux-ci devenaient de plus en plus exagérés et embellis, ce qui les

rendait encore plus intéressants. L'alcool déliait les langues. La mode voulait que le gros gin pur, versé dans un petit verre et bu d'un trait avec la grimace appropriée, soit réservé aux hommes, tandis que les «créatures» se contentaient du vin de blé, de cerises sauvages ou de pissenlits.

Je n'oublierai jamais les jeux comme le colin maillard, que nous appelions colin *maya* (nous n'étions pas forts en orthographe; une cinquième année, c'était beau, surtout à la campagne). On s'amusait pas ordinaire. Je me souviens d'un soir où en se sauvant d'oncle Émile, Zoël avait basculé dans la huche à farine et puis oncle Aurèle avait buté dans le tuyau du poêle, ce qui avait fait tomber une dizaine de pieds de feuilles de tuyau remplies de suie. Ça courait comme des fous de la cuisine au salon et même dans la remise qui servait de cuisine d'été. Les plus fatigués allaient se cacher dans la laiterie pour se reposer puis, quelqu'un sortait le violon et les danses carrées commençaient.

Quand j'y pense, les adultes s'amusaient bien à jaser, rire, jouer aux cartes... et les enfants participaient. La famille et l'esprit de famille revêtaient alors beaucoup d'importance. Aujourd'hui, il me semble que chacun fait son affaire et que la télévision isole dans leur monde particulier les différents éléments d'une même famille. Le dicton «plus ça change, plus c'est pareil» est évidemment démenti par la télévision. J'y ai contribué à ma façon – je l'admets – mais sans réellement me rendre compte, à l'époque, de l'influence qu'aurait ce nouveau médium de communication. Il me semblait alors qu'il fallait participer à l'évolution ou prendre de l'arrière.



## CHAPITRE TROIS

### *Le réveil de l'adolescent*

J'ai fait mes études primaires chez les soeurs de l'Assomption, que j'aimais beaucoup. En plus de servir la messe au couvent pendant des années, je les aidais en rentrant le bois, des bûches de quatre pieds que j'enfilais par une grande fenêtre de la cave, tout près de la fournaise. Ma récompense ? Une belle pomme de la supérieure ou, plus souvent qu'autrement, rien qu'un merci. Mais je me réjouissais à l'idée que je repayais ma dette à celles qui m'enseignaient et qui me donnaient l'amour des connaissances, et ce, sans frais. Durant le Règlement XVII et devant l'interdiction d'enseigner en français en Ontario, on descendait faire des classes au sous-sol. Ça sentait le bon bois frais coupé et la truie ronronnait. La truie – c'était bel et bien le nom qu'on donnait à la fournaise d'alors – était formée d'un baril d'huile de quarante-cinq gallons sous lequel on avait soudé quatre petites pattes et dans lequel on avait découpé, à l'avant, une porte de métal. Ces fournaises consumaient beaucoup de bois et, une fois bien allumées, elles pouvaient en recevoir n'importe quelle sorte, même du tremble noir. C'est avec raison qu'on les appelait des truies ! Et dire que nous nous rassemblions là, au sous-sol, autour de la truie, parce qu'il fallait se cacher pour apprendre le français...

De l'école elle-même, je n'ai que de vagues souvenirs. Je n'étais pas brillant, mais j'étais très travaillant et, vers ma septième année, il me semble que tout a soudainement débouché. Ça avait



peut-être affaire avec ma puberté, mais, en tout cas, j'ai dû passer tout l'hiver à apprendre mes tables, heureusement avec l'aide d'oncle Arthur et de tante Émilie qui me les faisaient réciter. Je n'y voyais aucun sens, surtout 7 X 8 et 8 X 9. Pourtant, je les connais encore aujourd'hui et rarement dois-je avoir recours à ma calculatrice. Je me souviens d'avoir eu 96 en géométrie en neuvième année parce que j'avais tout appris par coeur, même si je n'y comprenais rien. Mais à partir de ma puberté, je fus premier ou deuxième de classe, quoique je me souviens qu'en huitième année, Rose Francoeur m'avait fait une compétition terrible. C'était vraiment pas juste : à chaque fois que je la regardais, je commençais à rêver et mes études en souffraient un coup. Une fois, nous étions allés au cinéma ensemble, voir *Uncle Tom's Cabin*; elle avait payé mon billet.

Je me souviens aussi d'avoir représenté le *Cochrane High School* dans une joute oratoire à Shumacher, avec un confrère nommé Roy Hurd. Nous devions débattre de la question suivante : *Resolved that Mussolini is justified in his Ethiopian policy*. Le gérant de la mine McIntyre nous avait promis une visite sous terre si nous perdions... mais nous avons gagné et nous avons eu droit à une visite en plus. J'y pense chaque fois que je me rends à la mine pour une réunion du bureau de direction de la Pamour qui a acheté la vieille mine, il y a quelques années.

Au secondaire, à la *Cochrane High School*, nous étions dix-sept francophones dans une classe désignée *Special French*. Quoique le directeur Marwick nous était sympathique, le climat et l'ambiance étaient définitivement WASP (White Anglo-Saxon Protestant). J'en garde toutefois d'excellents souvenirs, surtout d'Elphège Guindon, seul francophone à faire partie du personnel qui, en plus du *Special French*, était responsable d'enseigner l'éducation physique. Sous sa direction, nous avons joué «Le voyage de Monsieur Perrichon» que les élèves de langue anglaise étudiaient cette année-là. Quel plaisir, pour moi du moins, de m'exprimer sur la scène et pour la

première fois de ma vie, d'entendre des applaudissements couronner mes efforts.

Guindon, blond, mince, petit et sérieux, pédagogue hors pair, avait la façon de nous faire aimer «Le Cid», de nous faire vibrer d'orgueil devant le génie des poètes et écrivains français, surtout pour nous qui avions de la difficulté avec Shakespeare. Beaucoup plus tard, en 1943, je devais apprécier M. Marwick qui, en réponse au questionnaire de l'armée, affirmait que je devrais être admis au collège des officiers puisque j'avais terminé avec honneur mon *Senior Matric*. En réalité, j'avais quitté à la fin de ma 10<sup>e</sup> année, ou *Junior Matric*, pour prendre un emploi comme boucher chez Georges Hayes, à Timmins, à cinq dollars par semaine. Je m'interroge encore aujourd'hui quant à sa motivation : avait-il menti par patriotisme ou avait-il hâte que j'aille me faire faucher, car les Canadiens, après Dieppe, avaient le sobriquet peu flatteur de chair à canon.

Au secondaire, j'adorais la gymnastique et le ballon-panier. J'ai encore une coupure du *Cochrane Northland Post* à l'effet que Conrad Lavigne avait réussi 33 points dans une seule joute contre Kapuskasing. Toutefois, je m'en souviens pour une autre raison : il y avait tout un groupe de filles qui criaient comme des folles chaque fois que je sautais pour faire un panier. Ce n'est qu'après la joute que j'ai appris que ce n'était pas dû à mes prouesses, mais à mes culottes courtes, un peu brèves, qui laissaient voir un petit bout de ma masculinité. J'en rougis encore juste à y penser.

J'aimais beaucoup aller au cinéma avec mes amis, le samedi matin. En 1928, pour voir Tom Mix ou Norma Shearer, on ramassait des bouteilles vides qu'on vendait ensuite à madame Comeau pour une cenne chacune. Ça servait à embouteiller l'eau de javelle. Un jour, ça m'avait rapporté quinze cennes. Un de notre gang passait alors au guichet pour acheter son billet. Une fois les lumières éteintes, il venait ouvrir la trappe à charbon pour y laisser entrer le reste du groupe...

Pendant des années, ma journée a débuté par une visite à l'église pour servir la messe de sept heures. Ça payait cinq cennes, et dix cennes si je devais chanter pour une grand-messe. J'aimais ça, et encore aujourd'hui, après plus de soixante-dix ans, je me plais dans l'ambiance, le rituel, l'atmosphère de l'église et de ses chorales. Le grégorien me manque, tels les psaumes que l'on chantait aux vêpres les dimanches soirs. Je me souviens encore avec émotion du mois de mai, le mois de Marie où les jeunes couventines, toutes en bleu, venaient au couvent en rangs serrés, silencieuses, pour chanter la gloire de la Vierge. Comme je servais toujours sa messe, je voyais souvent mon curé, l'abbé Larocque, homme charitable qui éleva toute une famille d'orphelins dans son presbytère. Par ailleurs, il avait très mauvais caractère et, pendant des années, n'endurait que moi pour chanter et servir sa messe de sept heures du matin. C'est également moi qui faisais la quête à la grand-messe du dimanche ainsi que les jours de fête. Je n'oublierai jamais mon admiration pour les grands mouchoirs en soie jaune du curé dans lesquels il prenait plaisir à se moucher avec force avant de bien en examiner le contenu – s'attendait-il à y trouver un trésor ? – puis de le remiser dans sa poche arrière. Moi qui avais appris très jeune à me moucher en homme, c'est-à-dire avec le pouce sur une narine et en soufflant l'air par l'autre narine, je doutais de la sagesse d'enlever la morve du nez pour la garder dans sa poche !

Une fois, après une grande fête, on m'invita au presbytère pour déjeuner avec une douzaine de prêtres. Je devais avoir 7 ou 8 ans. Quel honneur ! Quel embarras aussi ! On m'offrit des céréales, mais je n'en avais jamais vu ou mangé sous cette forme. J'acceptai donc le gros bol que l'on poussa de mon côté. Heureusement que mon voisin – le père Arpin, je crois – me glissa à l'oreille un mot à l'effet que je devais me servir du petit bol pour manger et remettre le gros bol en circulation. Rien qu'à y penser, même aujourd'hui, j'en rougis.

À vrai dire, j'étais très travaillant et *ménagé* comme on disait alors. J'avais une cachette dans la cave, un vieux trou de noeuds dans une poutre où je déposais mes pièces de 5 et de 10 cents et, beaucoup moins souvent, un 25 cents. En plus de servir les messes et de chanter aux funérailles, il m'arrivait souvent de fendre du bois à vingt-cinq cennes la corde. Que c'était difficile de fendre de l'épinette en été ! Souvent, ça prenait deux haches. Autre façon de gagner des sous tout en me régaland : faire la cueillette des fraises des champs ou des bleuets à vingt-cinq cennes pour une chaudière de trois livres. J'avais mes *talles* de framboises que je ne partageais avec personne. Encore aujourd'hui, je défie qui que ce soit de cueillir des fraises, des framboises ou des bleuets aussi vite que moi ! Il me semble aujourd'hui que les étés étaient interminables. Entre sarcler le jardin, renchausser les patates, fendre le bois pour l'hiver et faire les commissions, tante Émilie me tenait bien occupé. «L'oisiveté est la mère de tous les vices», me disait-elle.

Nous n'étions ni riches ni pauvres, mais, avec seulement un gagne-pain dans la maison, il fallait y voir. Oncle Arthur se rendait à la *shop* du CNR à pied et n'avait donc pas besoin d'une voiture. Il rêvait néanmoins d'en posséder une. Sa première acquisition fut une Overland Whippet. Il mit quatre jours, sur des chemins de glaise et de sable, pour se rendre de Cochrane à Timmins avec cette auto, soit une distance de soixante milles, s'arrêtant pour la nuit à McIntosh Spring, chez les Tremblay. Il aurait *sauvé* deux jours à marcher. Sa deuxième voiture fut une DeSoto jaune deux portières. La maudite DeSoto ne démarrait pas automatiquement lorsqu'il faisait froid. Donc, c'était moi qui devais tourner la manivelle pour la partir. Elle était hypocrite, la maudite : quatre ou cinq coups de manivelle puis, juste au moment de partir, elle crachait un pet et la manivelle partait de reculons. C'était assez pour se casser le bras. Et surtout, pas question de sortir la DeSoto l'hiver. Non, pendant des années, j'allais au CNR porter le lunch du midi avec mes chiens. J'aimais ça, cependant, car assez souvent

je mangeais là avec oncle Arthur et je profitais du feu de la forge pour faire des rôties extraordinaires, au p'tit goût de charbon.

Membre des Chevaliers de Colomb, oncle Arthur avait ses *connections* en Gaspésie et réussissait sans difficulté à se faire livrer son gallon de Saint-Pierre-et-Miquelon. Ce whisky-là était fort sans bon sens. Il baptisait ça quatre pour un. Pauvre oncle Arthur, il l'aimait son petit coup ! Une année, en décembre, le *brakeman* avait, comme toujours, lancé le gallon de whisky par la porte de la locomotive, à l'endroit prédéterminé. avant d'entrer en gare. Mais il neigeait et tempêtait pas ordinaire. On avait cherché une partie de la nuit et encore le lendemain matin en sondant la neige pouce par pouce sur une cinquantaine de pieds carrés avec un grand manche à balai. Le terrain ressemblait à une galette de sarrasin avec des centaines de petits trous. Malgré tous ces efforts, on n'a pas retrouvé son gallon de whisky. Cette année-là, les fêtes furent plutôt sèches pour oncle Arthur. Quant à sa soeur Ubalda (Balda pour la famille), elle était bien contente. Cette dernière avait épousé Oscar Chabot et détestait la boisson. Tante Émilie aussi, d'ailleurs. L'une et l'autre avaient toujours peur du mauvais exemple et de l'hérédité, parce qu'il semblerait que mon père, Eugène, tenait de son père, Léandre, un gros penchant pour le gin, qu'il achetait en *canisses* de fer blanc d'un gallon.

J'avais très peu d'amis assez intimes au point qu'on se fasse des confidences. Ça n'a pas changé. Je me suis toujours suffi en ce sens que la solitude ne m'effraie pas. À l'école, il fallait que je sois premier de classe et il fallait également que je sois le jeune premier dans les pièces de théâtre. Ces traits de caractère ne favorisaient pas mon désir d'être un membre de la gang. J'étais différent des autres, sans savoir pourquoi. Est-ce parce que j'étais orphelin ? Est-ce parce qu'on s'inquiétait de l'avenir si oncle Arthur était congédié ? Pendant deux ans, il s'y attendait et il parlait continuellement de ses options, si peu nombreuses. C'était un genre d'épée de Damoclès constante. Entre-temps, je bûchais dans mes

devoirs, pas nécessairement pour m'améliorer, mais pour avoir les réponses en classe et obtenir un compliment de l'institutrice. Dans mon for intérieur, je savais que j'aurais, un jour, à faire vivre mes parents adoptifs. Je bûchais donc pour apprendre.

Je pense que j'ai développé mon intérêt pour les filles plus tard que les autres. Dans ce temps-là, on jouait à la bouteille, mais ça ne m'intéressait pas tellement. Sans exagération, je peux dire que j'ai commencé tard. J'avais bien des petits intérêts, mais je détestais la masturbation; je trouvais le geste stupide et ridicule même si les résultats étaient sublimes. Mais il fallait s'en accuser à la *confesse*, et ça me déplaisait terriblement. Les filles étaient bien en sécurité avec moi; je servais la messe, je faisais la quête et, généralement, j'avais l'air angélique ou innocent... choisissez. De toute façon, les mamans me confiaient leurs filles en toute confiance : Lily, Annette, Jeanne, Cookie, Rose, Françoise, Jeannette, Émérentienne, Marie, Kathie et Mona. C'est probablement à cette époque, vers 1925-1929, que j'ai ressenti pour la première fois un petit jaillissement de bonheur à la vue de Jeannette qui, du coin de l'oeil, semblait me faire de la façon. Ça prenait pas grand-chose pour déclencher mon imagination. C'est Françoise, je pense, qui disait : «Fais pas ça, tu vas tout gaspiller» quand j'essayais de lui toucher les lèvres avec le bout de ma langue. Aujourd'hui, on n'a qu'à les regarder se manger littéralement la face à la télévision pour constater comment tout a tellement changé ! Mais, dans mon petit Cochrane des années 1920-1930, on y allait mollo. On faisait le tour du lac. C'était beau et innocent, la marche. C'était notre récréation, tout comme l'est aujourd'hui la télévision.

Il faut dire qu'à 15 ou 16 ans, je faisais mes débuts sur le marché du travail. À ce même moment, après vingt-cinq ans de service au chemin de fer, oncle Arthur se retrouva sans ouvrage, dehors tout simplement, sans pension ni assurance-chômage évidemment. Il faisait face au même sort que des milliers de Canadiens en 1930. C'est un choc comme celui-là qui enseigne

rapidement à un orphelin l'importance de la sécurité financière. La situation changera plus tard, après mon déménagement à Timmins; propriétaire d'un petit commerce, j'aurai alors l'occasion de rencontrer une foule de clientes, mais pour le moment je suis trop occupé à faire mon chemin dans la vie pour perdre mon temps à courir les filles. Question de priorités. C'est néanmoins à cette époque que j'ai commencé à fréquenter, une fois la semaine et pendant quatre ans, ma future compagne de vie. Gênee, indépendante et distante, elle avait un caractère plutôt froid, ce qui faisait mon affaire. Vous verrez d'ailleurs, dans le chapitre qui suit, que c'était de famille et qu'elle tenait ça de sa mère Délia. Et dire qu'aujourd'hui, après quarante-neuf ans de mariage, la magie et l'attrait existent toujours. Ce qu'on n'a pas eu au début, faut croire qu'on l'obtient à la fin. Puisque j'ai commencé ma vie sexuelle un peu sur le tard, ma réserve n'est pas encore épuisée ! Tout ça pour vous dire que mon développement fut plutôt lent. Même vers 15 ou 16 ans, j'étais tellement pris par les événements, que les filles ne devenaient pas une priorité.

En 1929 et 1930, j'ai vu des bons hommes creuser des fossés dans le cinquième rang du canton de Glackmeyer, à cinquante cennes par jour. C'était long à la petite pelle ronde dans cinq pieds de terre noire. On aurait dit des groupes de prisonniers. Dans ce temps-là, on accordait beaucoup d'importance à mettre du pain sur la table. Trop ? Non, pas vraiment, puisqu'il faut se rappeler que l'assurance-chômage n'existait pas, ni la pension de vieillesse. J'avais quelques dollars d'épargnés, mais pour rien au monde je ne les aurais dépensés, disons, pour les leçons de musique ou de chant dont je rêvais. La peur de me retrouver un jour dans la misère était ancrée en moi et je n'exagère en rien l'importance que prit, dès mon plus jeune âge, l'idée d'indépendance économique. Cette préoccupation allait devenir le levier de mon ambition.

Nous sommes issus d'un milieu et d'une époque; nos souvenirs d'enfance et d'adolescence en témoignent ! Le Grand Nord et

son isolement, l'appartenance au Canada français, le milieu de travail des mineurs avec ses incertitudes, tout cela engendrait à la fois une insécurité presque défaitiste et une solidarité on ne peut plus chaleureuse. Le chapitre suivant le soulignera puisqu'il vous présente les familles Canie et Lachapelle en tant que témoins d'une époque.





## CHAPITRE QUATRE

### *Témoins d'une époque*

Royalement fatigué, ahuri et tanné (c'est pas vrai) de parler de moi-même, je prends la liberté de vous transporter dans le royaume de mon épouse, Jeanne, question de voir quels squelettes se cachent parmi ses ancêtres. J'ai eu beau questionner et fouiller, je n'ai rien trouvé de vraiment juteux : un scandale, une affaire de coeur, une revanche, un duel, quoi ! Toutefois, la petite histoire des Canie et des Lachapelle vaut la peine d'être mentionnée et témoigne d'une époque intéressante dans la vie de l'Ontario.

En effet, les Canie et Lachapelle sont en quelque sorte le prototype des familles du Grand Nord. Comme la plupart de ces dernières, elles ont subi l'attrait de ce pays où le travail ne manquait pas et y ont émigré. Toutes les familles de cette époque faisaient aussi face à la présence terrifiante de deux grands fléaux : l'épidémie et le feu. Les membres de ces familles ont vécu à divers titres la vie des mineurs : Provin Canie comme mécanicien et prospecteur; Délia Lachapelle comme fille engagée chez un des boss de la Hollinger; Ronald Lachapelle, comme électricien à la mine Aunor. Ces familles ont côtoyé d'autres émigrés venus de plus loin : de l'Italie, de la Pologne, de l'Ukraine... Voilà donc quelques faits saillants de leur histoire.

À Montcerf, tout près de Maniwaki, au nord-est d'Ottawa, dans le beau pays des cerfs, des montagnes, des lacs clairs et poissonneux mais, hélas, du sol pauvre, vivait la famille de Charles Canie,

époux de Sophie Lavallée. Cette famille comptait quatre garçons et deux filles : Charles, Provin, Émile, Urgel, May et Anna. La légende familiale veut que vers 1840, lors de la grande crise en Irlande surnommée *The Potato Famine*, les deux Kenny, Louis et Charles, émigrèrent vers le Québec et furent adoptés par le clergé. On dit qu'il y avait un orphelinat tout près de Maniwaki, c'est-à-dire à Montcerf, et que les deux frères y passèrent leur jeunesse. Il appert que, dans l'intention d'en faire de bons Québécois, on avait cru bon de donner une tournure plus française qu'irlandaise à leur nom; voilà pourquoi Kenny devint Canie. C'est Provin Canie, fils de Charles Kenny, né en 1891, qui nous intéresse.

Vers 1911, motivée par l'espérance d'une vie meilleure, la famille Canie émigra peu à peu dans la région du Porcupine, à Timmins, dans le Nord de l'Ontario, région en plein développement parce qu'on y avait trouvé des gisements d'or. À la même époque, la famille Lachapelle qui habitait dans les parages du lac Kazabazua, près du Mont Sainte-Marie dans la région de Maniwaki, commença également à déménager à Timmins. Avaient-ils été motivés en partie par un feu qui aurait été allumé par des Indiens qui voulaient reprendre possession de leur territoire ? Ainsi le veut, semble-t-il, la légende familiale. France Lachapelle et son épouse Henriette Beaudoin ont eu quatorze enfants, dont sept ont survécu, soit trois filles – Délia, Georgianna et Annette – et quatre fils – Joseph, Jean-Baptiste, Ferdinand et Ronald.

La famille Lachapelle s'installa à Timmins au coin des rues Ross et Hart, où demeure maintenant Jack Helpert (qui devint éventuellement le gendre de Provin en épousant sa fille Laure). C'était ce qu'on appelait un petit *shack* recouvert de papier noir goudronné, relié à la rue Toke par une petite route. La soeur de Provin, Anna, épousa Ferdinand Lachapelle, frère de Délia, et ils habitèrent à l'angle des rues Rochester et Lakeshore.

Délia, née en 1899, se souvient qu'elle débarqua du train à South Porcupine un soir d'hiver de 1913, accompagnée du plus

vieux de ses frères, Jean-Baptiste, en plein milieu d'une tempête et de bourrasques incroyables. Elle avait 14 ans. Ils durent marcher au moins la moitié du trajet, car les chevaux pouvaient à peine tirer le traîneau et les bagages. Un peu comme tous les autres immigrants de Maniwaki, elle devait se réfugier chez des parents déjà installés à Timmins, où l'ouvrage ne manquait pas et où les salaires étaient élevés en comparaison de ceux à Maniwaki. Provin Canie, père de Jeanne, trouva un travail à la mine Hollinger comme *mucker*. Délia Lachapelle, sa mère, se retrouva fille engagée chez Pritchard, un des *boss* de la Hollinger qui demeurait au coin de la rue Hemlock et de la 6<sup>e</sup> Avenue.

Il semble que deux filles originaires de Maniwaki opéraient une maison dite «douteuse» à South Porcupine, petit village près de Timmins. Prises du mal du pays ou d'ennui, elles décidèrent d'inviter, à une soirée du Jour de l'An, tous les anciens de Maniwaki. Parmi ceux-ci, se trouvaient Provin Canie et Délia Lachapelle qui firent connaissance au cours de la soirée.

Suite à la rencontre fortuite de Provin et de Délia, et à l'échange d'intentions sérieuses, Provin commença à construire sa maison au coin des rues Rochester et Toke (les lots coûtaient alors vingt-cinq dollars). Ses parents demeuraient à l'autre bout de la rue Rochester, qui aurait pu s'appeler la rue Canie, puisqu'avec le temps, il y eut douze Canie sur cette rue. On raconte que Délia était belle, indépendante et un peu hautaine... Ou peut-être était-elle tout simplement timide... Une fois la semaine, elle prenait la petite route et passait tout près de sa future demeure en construction, sans toutefois faire un signe et encore moins dire un mot d'encouragement à Provin. Les choses ont bien changé chez les jeunes d'aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Durant leur voyage de noces à Sainte-Anne-de-Beaupré, le grand feu de 1916 réduisit en cendres presque tout le district de Porcupine. Heureusement que la mère de Provin, Sophie, avait placé une statuette de sainte Anne dans la nouvelle maison du

jeune couple, qui fut épargnée quoique les souches étaient brûlées autour de la maison. La dot de Délia – c'est-à-dire son trousseau : linge de lit, vêtements personnels, coutellerie, cadeaux – était restée dans la maison familiale, au coin des rues Toke et Howard. Celle-ci ne fut pas épargnée par le feu. Il faut se rappeler qu'à cette époque, les maisons étaient assez isolées, souvent avec la forêt juste derrière. Mais le père de Délia avait eu l'idée de creuser un grand trou près du lac Gillis, dans lequel il avait enfoui le trousseau de sa fille. C'est ainsi que Délia ne fut pas complètement démunie en revenant de sa lune de miel.

Elle raconte qu'avant de se marier, le meilleur ami de Provin était un dénommé Rivest. Celui-ci, étant illettré, dépendait de Provin pour écrire des lettres d'amour à sa blonde qui demeurait encore à Maniwaki. Les choses devinrent un peu compliquées parce que Sophie, la mère de Provin, qui avait 24 ans, ne voulait pas que celui-ci épouse Délia, qui n'avait que 15 ans. Elle poussait donc Rivest vers Délia, mais celui-ci avait déjà sa blonde. Il faut s'imaginer les deux amis qui jasaient de leur avenir... Toujours est-il qu'ils demeurèrent amis malgré tout. En fait, les nouveaux époux Rivest devaient demeurer chez Provin et Délia pendant une ou deux années. La maison de Provin et de Délia a, en quelque sorte, servi de refuge pour plusieurs nouveaux arrivés de Maniwaki, dont les Rivest et, tour à tour, les soeurs et les frères de Délia. Son père Charles, arrivé en 1911, avait fait la même chose sur la rue Toke, dans une maison isolée aujourd'hui occupée par les Tremblay.

C'est difficile de faire justice à Provin. Il était tellement humble, tranquille et réservé; en anglais on dirait *low key*. Debout dès cinq heures du matin, il faisait à pied le tour du lac Gillis pour se rendre à la Hollinger, où il était *millwright*, c'est à dire mécanicien pour les moulins qui broyaient la roche. Il avait commencé à la Hollinger en 1913 comme *mucker*. Jeanne se souvient qu'on venait le chercher en auto, à toute heure de la nuit, pour effectuer des réparations, lorsqu'il y avait une panne urgente. Il semble qu'à ce temps-là, les

jeunes ingénieurs importés de la Grande-Bretagne ne connaissent rien; c'est Provin qui les entraîne et leur enseigne comment être patron. Les enseignes *English only spoken here* abondaient. Les Anglais se défendaient en disant que c'était pour se préserver des complots de *high grading*, de vol de pépites d'or. La vaste majorité des mineurs était alors composée de Polonais, d'Ukrainiens et d'Italiens. L'un d'eux, un dénommé Léo Mascioli, avait le contrôle du charriage de sable, importait ses compatriotes de la mère patrie, les plaçait à la mine et percevait, au dire des mauvaises langues, un dollar par semaine pour ses bons offices !

Provin et Délia se sont épousés en 1916 et eurent onze enfants : Jacqueline, Jeanne, Laure, Raymond, Jean-Guy, Marcel, Robert, Aline, Yvette, Claudette et Denise. Le soir de la naissance de Jeanne, le 7 janvier 1919, une femme indienne et sa petite fille d'environ 9 ans, complètement gelées, sont apparues à la porte. Provin les fit immédiatement entrer et ajouta du bois dans le poêle. La femme ne tarda pas à hurler de douleur, tellement le processus du dégel était souffrant. Voilà Provin pris avec une inconnue qui hurle dans sa petite maison, quand sa propre femme vient tout juste d'accoucher, avec l'aide de l'infirmière de l'assurance Métropolitaine qui assistait la sage-femme lors des naissances. Bravant la tempête, il marcha jusque chez Dalton, au coin de la 3<sup>e</sup> Avenue et de la rue Cedar, pour louer un cheval et conduire sa visiteuse nocturne à l'hôpital. Il était charitable sans bon sens.

Délia raconte que, lorsqu'elle était enceinte de Jeanne, elle et sa fille aînée, Jacqueline, avaient passé une partie de l'été de 1918 à Maniwaki où Provin les avait envoyées, en compagnie d'autres femmes enceintes, parce qu'on s'attendait à un autre grand feu. Elle se souvient des centaines de cercueils alignés à la gare à son retour : au-delà de cent personnes avaient péri à Val Gagné seulement et plus de six cents dans le comté de Cochrane\*.

---

\*Hélène Brodeur raconte cette triste page d'histoire du Nouvel-Ontario dans «La Quête d'Alexandre», roman publié aux éditions Prise de parole, à Sudbury.

Dans son temps libre, Provin faisait de la prospection dans la région du Porcupine. Le travail de prospecteur était dur : pour se rendre à Kamiskotia, il fallait marcher vingt-cinq milles, sac d'outils et de vivres au dos, travailler à couper des lignes et à prendre des échantillons avant de revenir à pied à Timmins à temps pour aller travailler dès cinq heures le lundi matin. C'est ainsi que vers 1930, la chance lui sourit près du lac Kamiskotia. Il vendit sa participation pour deux mille cinq cents dollars, somme considérable à l'époque, ce qui lui permit de bâtir une nouvelle maison, rue Hemlock, vers 1933.

Yvette mourut de la diphtérie à l'âge de 5 ans. Jeanne se souvient qu'elle avait été exposée au salon, avec des cernes sur les yeux. Elle fut traumatisée parce que sa mère lui commanda ensuite de coucher dans l'ancien lit d'Yvette. Jeanne, qui avait environ 9 ans, fit une crise d'hystérie, pleura sans arrêt, développa une pneumonie et manqua deux mois d'école. Elle se remit très lentement grâce à Provin qui lui permit de partager son lit où elle se sentait plus en sécurité.

Marcel mourut noyé à l'âge de 11 ans. Imaginez Provin, revenant de son travail à la Hollinger, qui voit près du lac la police, les pompiers, etc. Lorsqu'il arriva chez lui, on lui annonça que c'était son fils qui venait de se noyer. Jeanne se souvient que le policier venu leur annoncer la nouvelle avait été plutôt bête : «Avez-vous un garçon qui s'appelle Marcel ? Oui, de répondre Jeanne. Bien, il vient de se noyer au lac Gillis». Ce fut un choc terrible. Encore aujourd'hui, Délia en parle avec beaucoup d'émotion, en calculant l'âge qu'il aurait s'il avait vécu.

Qu'en est-il des autres membres des familles Canie et Lachapelle ?

Jean-Baptiste Lachapelle, frère aîné de Délia, émigra au Michigan pour travailler dans le bois. Par la suite, il devint cultivateur à Hearst, puis à Timmins. Mais il passait son hiver dans le bois. Une année, il trouva son amie enceinte au printemps,

l'épousa, et demeura chez Provin quelque temps. C'était un homme de coeur.

Georgianna Lachapelle, communément nommée Georgette, travaillait pour R. J. Ennis, grand patron de la mine McIntyre; elle gérait le *lodge* des directeurs. C'était une cuisinière hors pair. Arriva à Timmins un nommé Charlie Pexton, Anglais de naissance, qui abandonna son bateau à Québec et vint se cacher dans le Nord pour éviter la conscription. Brillant agent d'immeuble et d'assurances, il fit fortune, embauchant, entre autres, Wilfrid Spooner\*. Il épousa Georgette et ils eurent cinq magnifiques filles. Malheureusement, il connut de graves problèmes de santé. Georgette dut élever seule ses cinq filles, avec l'aide de son frère Joseph.

Joseph Lachapelle, communément appelé oncle Jos pendant plus de cinquante ans, fut charretier lors la Première Guerre mondiale. Il survécut pendant quatre ans, charriant des morts à tous les jours, avant d'être gazé, décoré et de revenir à Timmins où il trouva son épouse nouvellement mère de famille... À l'époque, on disait, en riant, que le soldat absent écrivait souvent. Toutefois, dans le cas d'oncle Jos, il faut avouer qu'il ne savait ni lire ni écrire. Bon et charitable, il laissa tout à sa femme sans contester et recommença une nouvelle vie de vieux garçon.

Annette Lachapelle, cadette, épousa Wilfrid Blais et demeura sans enfant pour des raisons de santé. Mais un beau jour, elle arriva chez sa soeur Délia avec un fils, Marcel. Enfant unique, il fit la joie de ses parents. Il finit par avoir lui-même une dizaine de beaux enfants.

Ronald Lachapelle, benjamin, devint électricien à la mine Aunor et épousa Mearl Sheridan. Il mourut prématurément d'une attaque de coeur, laissant sa femme avec cinq enfants à élever.

---

\* Wilfrid Spooner, né le 8 février 1910, devint conseiller municipal (1939-1944), maire de Timmins (1952-1955), puis député conservateur de Cochrane-Sud à l'Assemblée législative de l'Ontario (1955-1967). Il fut tour à tour ministre des Mines, ministre des Terres et Forêts et ministre des Affaires municipales.





Jeanne et sa fille Michelle, janvier 1945.



La famille Provin et Délia Canie, et leurs deux gendres, en 1950.  
Première rangée, de gauche à droite : Conrad Lavigne, Jeanne, Laure,  
Délia, Provin, Claudette, Jacqueline et son époux Alphonse Blain;  
seconde rangée : Raymond, Denise, Robert, Aline et Jean-Guy.

Charles Canie junior revint indemne de la guerre de 14-18. Vers les années trente, il était propriétaire d'un dépanneur au coin de la rue Algonquin et du chemin Avenue, si mon souvenir est bon. Nous l'avons perdu de vue. Émile Canie, pour sa part, n'était pas trop travaillant et il semble qu'il gagnait sa vie «honorablement» à vendre du whisky à une nombreuse clientèle. Vu les lois restrictives de l'époque, l'occupation de *bootlegger* était acceptable et peut-être même nécessaire au bien-être public. Émile avait épousé une des filles de Joseph Lachapelle, frère de Délia, et ils eurent plusieurs enfants. Anna épousa Ferdinand Lachapelle, frère de Délia, tandis que May, la plus jeune des Canie, unit sa destinée à Édouard Barrette, peintre qui travaillait pour son frère Léo. Ce dernier fut le leader du quatuor «Les gais lurons» où je devais, de 1956 à 1976, remplacer feu le docteur Clermont comme basse chantante.

Pour terminer ce chapitre sur la famille Canie-Lachapelle, voici quelques souvenirs de ces premières années à Timmins; ils illustrent les liens et les événements qui unissaient les familles de l'époque. En face de la famille de Provin et Délia, sur la rue Rochester, habitaient les Shannon, qui avaient eu une fille pendant que Délia avait donné naissance à onze enfants. Il semble que madame Shannon n'ait pas une seule fois traversé la rue pour féliciter Délia lors d'une naissance. Mais une fois, pendant qu'elle était en voyage en Europe avec sa fille, monsieur Shannon a apporté une corbeille de fruits pour souligner la naissance de Jeanne, geste que Délia n'a jamais oublié.

Les Del Guidice, d'origine italienne mais francisés, étaient des voisins de la rue Toke qui devaient établir un petit record de quinze enfants. Une pompe à l'eau commune aux familles avoisinantes servait de lieu de rencontre. C'est surprenant qu'il n'y eut jamais de mariage entre les Del Guidice et les Lachapelle ou Canie.

Une dame Bérini – mère de Moïse, Clément, Jean-Charles et Jean-Paul Bérini, tous bien connus à Timmins – enseignait à l'école Saint-Eugène, tout près de l'église Saint-Antoine. Lors du

Règlement XVII, elle pleura à chaudes larmes avec ses élèves, dont faisait partie Annette Lachapelle. Elle décida finalement d'enseigner le français en cachette, avec l'encouragement du curé Charles-Eugène Thériault\* qui n'avait peur de rien.

La meilleure amie d'enfance de Jeanne fut Éléonore Boisvert, qui devint Lily Lawson. Elles sont encore amies aujourd'hui. Elles se visitaient tous les dimanches. On rapporte que les Boisvert eurent onze enfants, dont seulement trois survécurent. Monsieur Boisvert perdit un oeil à la Hollinger qui lui versa en compensation la piètre somme de cinq dollars par mois.

Le calme et la sérénité demeurent sans doute les qualités prédominantes chez les Canie. Il faut dire que Provin n'était pas très jasant. Délia non plus, d'ailleurs. Ce beau monde parlait peu, se contentant souvent de simplement répondre aux questions posées. Je ne pouvais qu'admirer la discipline, la délicatesse et la bonne entente évidente dans cette famille nombreuse. Le vieux proverbe qui conseille de bien regarder la mère avant d'épouser la fille m'était très familier. Je me voyais fonder un foyer similaire où la paix, la bonne entente, l'amitié et la confiance règneraient comme chez les Canie. La chicane, la jalousie, la critique, la calomnie, la petitesse d'esprit et le manque de charité leur étaient inconnus. Il faut regarder Jeanne, aujourd'hui, pour constater à quel point elle incarne bien les qualités qui ont toujours caractérisé la famille Canie.

La contribution de Jeanne à mon succès est incommensurable, tout comme l'estime que je lui porte, d'ailleurs. Une lettre que j'ai adressée au ministère du Revenu national en 1961, et qui est reproduite ci-après, le démontre clairement.

---

\* Charles-Eugène Thériault (1866-1956) est le fondateur des paroisses Saint-Antoine-de-Padoue et Notre-Dame-de-Lourdes, des écoles séparées bilingues et de l'hôpital de Timmins. Une pièce de Sylvie Trudel, «Le Roi du Nord», rappelle l'oeuvre de celui qui a donné son nom à l'actuelle école secondaire de Timmins.

*Copie d'une lettre adressée au ministère du Revenu national*

January 19, 1961

Mr. Campbell,  
Department of National Revenue,  
Taxation Division,  
Federal Building,  
Sudbury, Ontario.

Dear Sir:

There seem to be some doubts in your mind as to the validity of a \$20,000. management salary for the year 1959 to my wife who is vice-president of my company.

It is quite understandable for your department to frown on such an item, to question the amount and indeed to quizz the services rendered to warrant such a sum.

My first reaction of course deep within me was to tell you to go to hell, that I made this money, that I decided who to pay and what wages, that my full time life partner was entitled to her share, that being blessed with a perfect wife made me that much more productive, and not only sex wise, that her intuition, ideas and suggestions were to a great degree the reason for my success. You know what they say in English "Behind every great man stands a women"; in my case whatever I am, the wife made it so. If I am in the radio and television business today and making big money for your department, it all started because my wife didn't like the hotel business and pushed me into radio, then into television. If Roy H. Thomson is not in the TV business in Timmins today, it is Marie Jeanne's fault, God bless her. All these are pretty weak arguments and certainly not of a nature to make you forget the whole thing.

I therefore respectfully submit to your keen judgement the unique aspect of this particular case hoping to prove that \$20,000. was certainly not going overboard.

It is a physical impossibility for an operator of a radio and a television station to listen and watch everything that goes on from 6:00 A.M. to 2:00 A.M. A woman in the quiet of her house, keenly interested in the broadcast business can render innumerable services by taking notes, picking up mistakes, weaknesses and offering suggestions. My nose is too close to the grindstone. She has more horizon.

Men run our business whereas women actually should, as our are influencing medias, dedicated to getting listeners and viewers to buy the products advertised by sponsors which make our operations possible. As 50% of all merchandise is bought by women and another 40% is bought while under the influence of women, it follows therefore that a woman's touch and approach is imperative for successful operations.

After eleven years of talking, eating, sleeping, doing nothing but radio and television, it follows that a closely knit man and wife team such as ours can be a big asset. A sign in my house reads "The ideas expressed in this house are not necessarily those of management". As pretty well sole proprietor of my business, my only Board of Directors is my wife. She has the happy faculty of making me see and understand in a few minutes past errors in judgement, mistakes and boo-boos that no one else could make me see. She can in a few minutes make me see the light and accept suggestions and ideas that a whole Board of Directors couldn't pound into me in a two-day meeting.

Our whole success is based on ideas. Ideas in programming to build an audience and ideas in sales to bring in revenue. CFCL-Radio and television is considered by the industry in Canada as leaders among the smaller independent stations. Our successs is due in great part to ideas many which emanated from my wife.

I should tell you now she is not a great brain, an intellectual wizard nor a financial genius. She is a plain ordinary dedicated housewife and mother of seven whose life is the children, the business and her home.

She did pass her entrance examination at 11, attended convent for five years then took three years of commercial. She handled the relief department for three years in Timmins and subsequently was secretary, speech writer, press agent and public relations department for four years to the mayor.

I have a manager who makes about \$10,000 a year who is an excellent public relations man, who can keep a staff of 80 people working in harmony, and that's no small job in our business; yet he is strictly a 9 to 5 man. Given an idea, he will develop it for all it is worth yet the nuances, the shades are foreign to him. The delicate touch of a woman is needed very often to change the common place to a brilliant promotion.

I have a program director who makes about \$8,000 a year with his expenses and all; he knows show business inside out, can produce anything, is very devoted, but he only hears one bell, his own; the sound of the whole "Carillon" is very distant. New ideas are not in his make-up.

My accountant works 80 hours a week; makes \$18,000 a year or so. He is meticulous and honest to a fault; even I have to account for every penny of my personal expenses. I couldn't replace him; they don't make any more like him. Yet if our business depended on his ideas, we would have a very dull ordinary station. Arithmetic is his forte and tearing an idea apart once we've had it is his specialty.

Yet all these personalities plus my own effort and my wife's combine to present a product that is acceptable and saleable. Still the idea is the point of departure; the quizzing mind of a housewife plus the well-known woman's intuition is a necessity for success.

Now getting down to specifics which I imagine you need to allay your doubts and to which you are certainly entitled. Here are a few prime examples of Marie Jeanne Lavigne's suggestions and ideas.

1. You have noticed that there is no cost to cleaning our building, a big item, at least \$5,000 a year for the last five years and that's my wife's idea, namely to turn the properties room into a cafeteria, to give Mrs. Brière the concession and living quarters in exchange for keeping the building clean. It works well and it has saved the company \$30,000 since 1956. You have seen my building, it's spotless.

2. In 1957, my eldest daughter won "Le Concours de Français" for Northern Ontario after competing against all other schools. She had to go to Ottawa to compete against the southern winners. My wife suggested we should broadcast. We did and ever since we broadcast the local, the regional and the Ontario contest. A small idea that nets \$2,500 every year.

3. Since the advent of television, we weren't even paying the power at night with our radio until my wife suggested we start "Hill Top Rendez-vous" from May to September inclusive, 10:00 P.M. to 1:00 A.M., that is 12 quarter hour portions at only \$5.00 per, but it does bring in about \$8,000 every summer since then with no additional expense. Whether sold or not, our cost of operations remains the same. The format of the program is quite simple. The announcer has a musical menu; he works from the steps of the station on the hill; there is always ten to twenty carloads of people waiting to be talked to and to choose their favorite selection. It's easy, pleasant and it pays. Someone had to think of it.

4. For years the *Timmins Daily Press* made a special effort on the 24th of June, Saint-Jean-Baptiste day, the patron saint of French Canada, to print a special

French edition by the merchants. This seemed odd to my wife who suggested we, operating a French radio station should sell these greetings, salutations, really going all out for three days of special programming. We did, the special edition in the *Press* died, we raked in \$1,500 extra on the week of the 24th of June.

5. In 1959, we went all out to expand our coverage, from 1,000 to 10,000 watts radio, also by building a television satellite. This expansion created more jobs but also strained the budget. My wife suggested that for 1959 and 1960 we could forego the annual bonus at Christmas, explaining to the employees why and also assuring them of an eventual pension plan retroactive. This worked fine with a resultant saving of \$2,500 to \$3,000 in 1959 and again in 1960.

6. In our business we have what is commonly called radio bums which is not exact but it does describe announcers especially, who work six months, a year and then get itchy feet. They move. My wife suggested we should sub-divide a piece of ground, give them the lots at cost (\$260.00) fully serviced. Eight so far have borrowed from NHA and VLA, have built, own a home for the first time, started raising families, have become model employees with resultant sobering and permanency effect on rest of the staff. These you can talk to even if it hurts their touchy artistic pride.

7. Yet the best idea was her pushing me into hiring Émile Brunette, 62 years old former mayor for ten to twelve years, president of Chamber of Commerce, thirty years public relations in the North for O'Keefe's. Émile is a real self made man and does sell advertising to accounts the other eight salesmen have given up on. Émile does not yet know the difference between a flash and a spot; yet he sold in 1959 \$18,000 worth of advertising no one else could have sold, at a net cost to the company of \$3,900. The manager, myself or our two sales managers would never have hired Émile: he is just not the type at least to us; yet we are \$14,000 ahead. He is still with us. Can a value in dollars and cents be placed on such an idea.

8. I was brought up to believe hard physical work is a necessity. I wash my own cars, cut my grass, plant trees and flowers, do my own repairs and construction. Last year, my wife made me realize, no one else could, that a good labourer for \$10.00 a day could do as much gardening etc. in two days as I do in one day. So I tried it and it works. I can sell \$500.00 of advertising in any one day and a part time labourer costs me \$20.00. May I repeat here that our commodity "air" whether sold or not does not affect our operating costs. I could go on for another ten pages. However, you have other work to do. Still I must impress you with the fact that if I were given a choice between firing my accountant who makes \$18,000 a year or my wife who made \$20,000 that the accountant would go.

What makes Crosby or Sinatra for example earn \$50,000 for singing one song, such as last Sunday night on the Gershwin hour. There are hosts of better singers, real hard workers who don't draw 10% of that amount and who work at it full time. How does one measure talent. How can one assess values? Sinatra didn't make the 90-minute show. Can you or I conscientiously determine the value of a devoted wife's participation and worth in net profit to an idea business such as mine. How can one put a value, a price on an intangible, that additional little touch which separates runners up from champions?

May I take a little bit more of your time to tell you a story, a good clean one too. It seems this great big manufacture was all built ready to go, when the mayor pushed the button to set everything in motion nothing happened. So they looked and looked and tried but nothing worked. In desperation a high priced consultant was called in. He also just looked around for two days, finally asked for a hammer, just the right size. He got up on the step ladder, banged away once on the sore spot and the whole works set in motion. Upon receiving a \$5,000 invoice the Board of Directors were up in arms and decided to

ask for a detailed statement. The consultant complied in this way: Item 1, to get up on a ladder and use the hammer once \$1.00; Item 2, to find where to hit \$4,999.00.

My friend, my wife earned her management salary; she worked for it; she has the happy faculty of knowing where, how and when to use the little hammer.

Comparisons are normally odious yet "vive la différence". How can one compare any member of the staff who are paid to think and to work, just the going rate dictated by supply and demand, with my wife's contribution whose extra curricular ideas and suggestions make the difference between a moderately successful operation and a real money maker. Admittedly, she has the advantage of having what you might call an inside line due to my complete trust in her absolute selflessness and unerring judgement.

How can one say \$20,000 is too little or too much for the type of ideas supplied by my wife, ideas which one would not normally expect to be cooked up by a member of the staff.

In conclusion, may I say these are my own feelings on the matter, not my lawyer's nor auditor's. They did however believe me but suggested I get my wife to write down her ideas and suggestions which she did, original copy attached. I convinced my auditors orally that I was justified. They warned me of your probable reaction; still I went through it, with my eyes wide open, feeling fully justified then and even more so now.

I am making sure now through a corporate reorganization of a more equitable distribution and remuneration without fuss in the future. There should be no need for this haggling; it is unpleasant and tedious for you as well as unpleasant for yours sincerely who has always acted in good faith without need of explanation or of qualifying past action.

If I were not fully convinced of her worth, of her contribution and of the equitability of her management salary, it would not have been paid to her.

In the year 1959 alone, Marie Jeanne Lavigne saved the company expenses of \$8,000 at least and was responsible for additional sales of about \$25,000. By her numerous suggestions for program changes and ideas, our BBM ratings have increased substantially; of course I am not here detailing the thousand and one small services, observations, ideas and promptings received. The eight actual cases detailed here in this letter are a few examples of her contribution amongst innumerable cases for your consideration.

Broadcasting is a unique business, different from any other, living off ideas and the popularity of its fare. We are selling time, ideas and personality. Whether our merchandise is sold or not the operating expenses remain the same. Our cost of goods sold is zero. Our big cost is ideas. Our inventory is nil.

Yours sincerely,

J. Conrad Lavigne,  
President.

Note de l'auteur : Jeanne et moi étions en vacances à Honolulu, en mars 1961, lorsqu'un bon soir j'entendis frapper à la porte de notre lanai. C'était le portier de l'hôtel qui nous livrait, de la part de nos auditeurs Perlmutter & Orenstein, une grosse bouteille de champagne pour célébrer notre victoire dans la cause traitée dans cette lettre. Il semble qu'une telle décision du ministère du Revenu était unique. Il faut dire également que Nate et Mark Perlmutter m'avaient assuré que je n'avais aucune chance de gagner, selon leur expression : *not a snowball's chance in hell*. J'ai rarement eu dans ma vie une plus belle victoire, et payante à part ça !

## CHAPITRE CING

### *Le début d'une carrière*

Depuis toujours, je fais trois heures d'adoration de suite devant le saint sacrement exposé le jeudi saint, pour obtenir une grâce spéciale. Ça n'a jamais manqué, sauf quand oncle Arthur a été mis à la porte du CNR après vingt-cinq ans de service. Son seul remerciement : une montre en or. J'ai dû être distrait ce jeudi saint-là. Et il y avait de quoi ! Cet événement devait changer le cours de ma vie puisqu'il allait me forcer à entrer au plus vite sur le marché du travail ! Pourtant, des neuvaines, des chapelets, des prières, des premiers vendredis du mois, des retraites fermées... j'en ai fait à profusion au cours des années. Maintenant, sans être aussi pieux et croyant qu'en mon enfance, je suis encore confortable dans mon église.

Voilà donc qu'en dixième année, je laissai mes études, malgré les protestations de tante Émilie, pour débiter à cinq dollars par semaine de six jours, de 8 heures à 18 heures, comme assistant-boucher à Cochrane. Dès ma première semaine de travail à l'épicerie-boucherie, je savais qu'un jour je serais propriétaire d'un magasin. J'avais trouvé la motivation nécessaire pour redoubler mes efforts à épargner afin de me créer un capital. C'était pour moi la réponse à mon désir et à mon besoin de devenir mon propre patron, de trouver la sécurité dans l'indépendance financière, d'assurer le confort de mes parents adoptifs et, finalement, d'être respecté et admiré par mes concitoyens.



Je n'exagère rien en disant que j'ai très vite appris à couper la viande, à remplir le comptoir, à faire la saucisse et, surtout, à nettoyer. Trois mois plus tard, je partais pour Kapuskasing où je devins deuxième boucher, à dix dollars par semaine. Après avoir payé ma chambre et pension de quatre dollars par semaine, il m'en restait assez pour épargner et même pour me faire réparer les dents à deux dollars comptant, plus un dollar par semaine, chez le dentiste Dupont. C'est une dépense que je n'ai jamais regrettée, quoique dans ce temps-là, la mode voulait qu'on se débarrasse de ses dents une fois pour toutes en faveur de belles dents rapportées. Arracher toutes ces belles dents ! Ça, c'était pour la vie ! Mais pas pour moi, non merci ! Ça explique peut-être pourquoi tant de gens de ma génération ont des dentiers. Et en plus, c'était la mode d'insérer une dent en or. Quelle folie !

Mon patron était un dénommé Beauchesne, Au printemps, il m'ordonna de décharger un char de cochons, qui devait bien en contenir deux cents si je me souviens bien, et de les monter en haut de la remise, que nous appelions *back store*. Il faut dire que le maudit escalier était formé de deux parties, avec un tournant, et qu'à chaque fois que je prenais ce tournant, les mamelles des petites truies gelées me rentraient dans l'épaule. Lorsque je fis remarquer que la chaleur du printemps ferait vite ramollir les cochons placés sous la couverture de métal du deuxième étage, le patron me répondit que ma *job* était de travailler et la sienne, de penser. Deux semaines plus tard, jour fatidique, il me dit : «Lavigne, descend les cochons en bas, il fait trop chaud en haut». Inutile de vous dire que je n'ai même pas attendu ma paye – heureusement, c'était un lundi matin – et que je pris les gros chars pour retourner à Cochrane. J'avais entendu parler d'une ouverture au magasin général Cloutier à Ramore. Une semaine plus tard, je m'y retrouvais pour passer cinq ou six mois, à quatorze dollars par semaine, avant de partir pour Timmins comme premier boucher, à dix-huit dollars par semaine.

Pendant mon séjour à Ramore, un bon soir de grands vents et de bourrasques de neige où l'on ne voyait ni ciel ni terre, l'école prit en feu. Tout le village, appelé sur les lieux par la cloche de l'église, n'y pouvait rien. Cependant, comme le vent soufflait vers l'église, on se mit en tête d'au moins en sauver le contenu. Quelle nuit inoubliable ! Nous étions comme des fourmis à la lueur du feu, allant et venant avec tout ce qui pouvait être déménagé : vêtements sacerdotaux, orgue, chaises, chemin de croix, fonts baptismaux, enfin tout. Dès le début, les saintes espèces avaient été placées en lieu sûr, au presbytère, mais aussitôt que les vitraux de l'église commencèrent à éclater sous la chaleur du feu de l'école, on procéda également à vider le presbytère.

J'ai, depuis toujours, une très grande dévotion pour la Sainte Vierge, dévotion probablement acquise à l'école Saint-Joseph de Cochrane, des Soeurs de l'Assomption de la Sainte Vierge, qui ont été mes enseignantes. Toujours est-il que je m'étais mis dans la tête qu'il fallait sauver la statue de la Sainte Vierge qui était dans l'église. J'ignore encore comment j'ai fait ça, puisque la statue devait peser autant que moi, de 100 à 125 livres, mais je réussis à moi seul à la descendre de son piédestal. Après quelques minutes, la chaleur me força à la sortir par la porte de côté. Dans mon énervement et sous l'effet d'un peu de panique je suppose, je l'ai enterrée dans un banc de neige, à un bon 300 pieds du feu. La tempête de neige dura trois jours et, sans farce, il y avait des bancs de neige de sept pieds de hauteur. Par miracle, le presbytère fut épargné lorsque le vent, à la dernière minute, fit changer le feu de direction. L'édifice est encore là. Quant à l'église et à l'école, elles furent rebâties grâce au dévouement du curé Leduc et d'une foule de paroissiens habiles de leurs mains et dont l'habileté n'avait d'égal que leur grand coeur. Mais quand on déneigea la statue, au printemps, toutes les couleurs s'étaient effacées et plusieurs morceaux de plâtre, surtout les doigts, les plis et le visage, étaient décomposés. Par ce temps là, j'étais rendu à Timmins, dans un

nouvel emploi, sans ça, j'espère bien que j'aurais pensé à sauver ma sainte patronne avant la fonte des neiges !

Je devrais être honnête et vous avouer qu'à Ramore, j'avais gaspillé une *batch* de saucisses. Eh oui, à part de couper la viande, j'avais soin du *back store* et, souvent, je courais pour vendre de la *gazoline* aux passants qui klaxonnaient en avant. Ce jour-là, en plein milieu de mon mélange à saucisse, la patronne me crie : «Au gaz !» Je partis donc à la course, comme d'habitude, pour vendre de l'essence. Je vous jure que j'ai bien lavé mes mains à mon retour, avant de retravailler mon mélange à saucisse à la boucherie, mais n'empêche que ma maudite saucisse a fini par goûter l'essence. Évidemment, ma patronne n'en fut pas très contente... et moi non plus d'ailleurs.

C'est peu de temps après que je sautai encore une fois d'une branche à l'autre en vue d'obtenir un meilleur salaire, à Timmins, chez Bailey's Grocery. Mais après une année à cette épicerie, je me lançai à mon compte, avec oncle Arthur, en fondant l'épicerie Ducheneau-Lavigne, en face de la nouvelle église Notre-Dame-de-Lourdes. Oncle Arthur avait vendu sa maison à Cochrane, était déménagé à Timmins et, avec un capital de chacun mille dollars, nous nous sommes lancés en affaires. Modeste début, oui, mais j'avais un élan, un enthousiasme et un désir de réussir qui me permirent de surmonter toutes les difficultés.

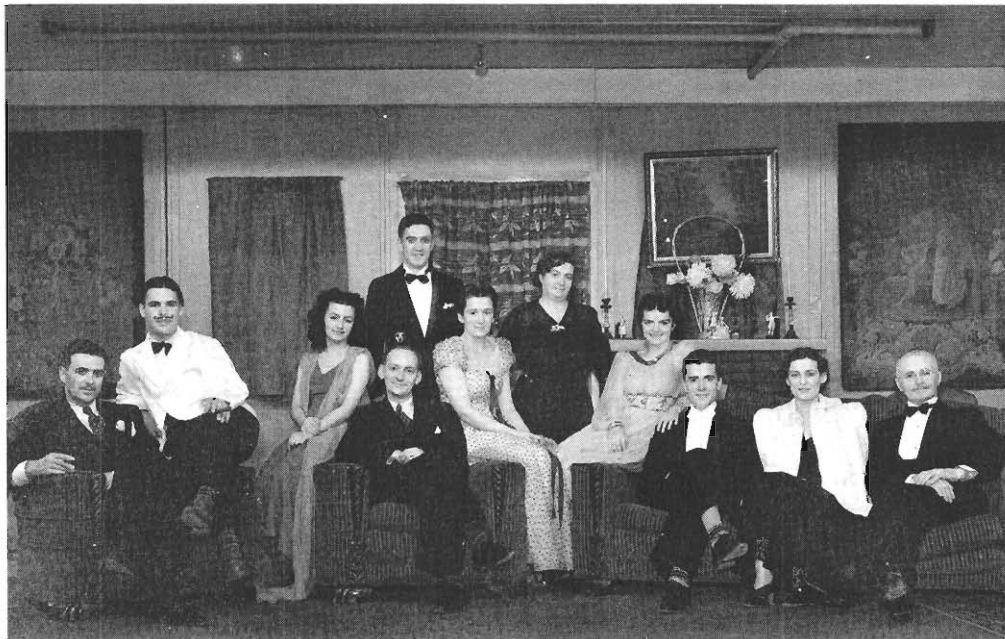
Pendant les années d'avant-guerre, c'était la grande misère au Canada comme partout ailleurs : la dépression. Mais Timmins, avec ses mines d'or, parvenait à fournir de l'ouvrage, donc la survie, à qui voulait bien travailler. Puisque je n'avais pas beaucoup de capital, il me fallait acheter à crédit, car on vendait également à crédit ou «à la semaine», comme on disait. Heureusement, comme l'épicerie était située en face de l'église, centre des activités en ce temps-là, et que nous restions ouverts seize heures par jour, nous avons mis peu de temps à nous créer une bonne clientèle. Je n'oublierai jamais notre premier petit camion pour la livraison. Un

voisin mécanicien l'avait bâti de toutes pièces, avec des morceaux récupérés au dépotoir municipal. C'était donc un méli-mélo de toutes les marques, ce qui lui donnait une apparence plutôt cocasse. Cela ne l'empêcha pas de nous servir pendant au moins une année, et ce, même si le mécanicien n'avait reçu en échange que quelque trente dollars d'épiceries. Les roues du côté du chauffeur étant plus petites, oncle Arthur penchait plus sur un bord, mais il venait quand même à bout de faire toutes ses livraisons. Il faut dire qu'il pesait deux cents livres, ce cher oncle Arthur, et qu'il contribuait donc au déséquilibre ! On le reconnaissait de loin, avec un tel camion !

C'est grâce à l'encouragement de l'abbé Anicet Morin que j'ai découvert l'attrait de multiplier mes engagements, acquérant ainsi de l'expérience dans divers domaines et des amis dans divers milieux. Le mouvement des caisses populaires suscita un début de conscience sociale tandis que le cercle Alouette, le chant et les chorales vinrent nourrir mon besoin de culture, d'appréciation et d'appartenance. Mon amour du théâtre date de l'année où j'ai interprété le premier rôle dans «Le voyage de Monsieur Perrichon», à l'école secondaire. C'est un souvenir inoubliable pour un jeune de seize ans tout gonflé d'orgueil d'être nourri d'applaudissements par un auditoire admiratif. Ce fut le début de mon désir de recevoir sinon l'admiration, au moins l'approbation de mes semblables. C'est ainsi qu'à Timmins, sous l'habile direction de madame Thériault, je jouais tour à tour le rôle principal de pièces telles que «La Petite Chocolatière», «Le Rosaire», «La Porteuse de pains», «Omer Renaud», «Gai, gai marions-nous», «La Marraine de Charlie», «Les Deux Orphelines», «Les Irascibles», l'opérette «The Pirates of Penzance», ma pièce préférée «Le Maître de forge» et combien d'autres. Il fallait aimer le théâtre sans bon sens pour apprendre par coeur des centaines de pages de texte, en plus d'y consacrer des mois de répétition. Heureusement qu'un pédagogue hors pair et un acteur-né, Elphège Guindon de Cochrane, m'avait bien préparé. À



Conrad et Philippe Lavigne devant l'épicerie Ducheneau-Lavigne, à Timmins, vers 1937.



Les comédiens de «La Petite Chocolatière»; Conrad Lavigne est assis sur le divan et sa cousine Colette est au centre, assise sur le bras du fauteuil.

part de remplir ma vie avec le théâtre à l'exclusion d'autres activités comme le sport, ma contribution à la chorale et au théâtre paroissial amenait beaucoup d'eau au moulin, c'est-à-dire une clientèle grandissante chez Ducheneau-Lavigne.

Religieux, étroit d'esprit, strict et dur pour moi-même, je pardonnais mal la faiblesse des autres. J'avais commencé à fumer. Pourquoi ? Je l'ignore, mais j'arrêtais pour le carême. J'ai encore en mémoire la première touche avalée de mon tabac Buckingham, séché pendant quarante jours, le midi du samedi saint. Fallait être bête pour persister à s'étourdir avec ça; j'imagine que c'était pour faire comme les autres.

Je ne peux pas dire que ce fut facile de gérer l'épicerie, bien au contraire. Il est vrai qu'on manquait de capital et qu'on devait donc acheter presque au jour le jour. À mesure qu'on vendait, on regarnissait les tablettes. De plus, au début, la tâche de dénicher des clients a exigé un effort extraordinaire. Nous sommes des créatures d'habitude; j'ai donc dû m'attaquer au grand problème de rediriger les clients chez nous. Heureusement, j'avais déjà fait du porte à porte à Cochrane, vers l'âge de dix à douze ans, avec ma petite valise noire remplie de produits Familex, de Montréal. Cette expérience me fut donc très utile, à Timmins, pour frapper aux portes, offrir ma marchandise, mes spéciaux et, surtout, un service de livraison en dedans d'une heure, gratuit par-dessus le marché ! La ménagère au foyer, surtout celle qui avait des enfants, appréciait le luxe de ne pas avoir à se déplacer, car les téléphones étaient encore un luxe. Notre numéro de téléphone, en 1938, était le 1940.

En un an, lorsque les autres épiciers-bouchers se sont réveillés, j'avais déjà bâti une clientèle de choix qui appréciait le bon service et qui payait bien. C'était très important, parce que tout se faisait à crédit. Avec le temps, nous avons agrandi le magasin et, graduellement, les clientes s'y rendaient en personne. Les habitudes changeaient. Il faut dire que j'avais bien appris mon métier et que je prenais ça au sérieux. Une fois par mois, je réunissais le

personnel autour d'une douzaine de Black Horse et l'on passait en revue les événements récents : nos méthodes pour minimiser les dépenses et augmenter les profits, sans oublier les manques de politesse ou la négligence dans la propreté. Le clou de la soirée était la remise d'un beau billet de dix dollars à celui ou à celle qui avait contribué une idée payante durant le mois.

On avait toutes sortes de trucs. En ce temps-là, la viande était débitée puis accrochée dans le réfrigérateur ou mise dans des plats au grand comptoir réfrigéré. Le papier Saran ou cellophane n'existait pas, donc rien n'était enveloppé. Alors, la première chose que l'on posait sur la balance, c'était le papier brun et le papier ciré, ensuite le morceau de viande choisi. Ainsi, la cliente payait pour le papier. Vous riez peut-être, mais à la fin du mois, ça pouvait représenter une vingtaine de dollars. Aujourd'hui, on paye le carton et l'enveloppe. De plus, vous n'avez pas la possibilité de vérifier la balance ni la glace à l'intérieur. Et parlant de glace... Ma saucisse était reconnue dans toute la ville. Il faut dire que j'en mangeais moi-même, car je n'employais que les meilleurs restants, et le tout dans une propreté absolue. C'était très payant également, car un bloc de glace de quinze livres, mélangé dans cinquante livres de belle saucisse ferme et rose, ça fait une bonne saucisse pesante, que l'on vendait quinze cennes la livre. Ça se vendait beaucoup dans les camps de bûcherons, vingt livres à la fois. Ma saucisse fondait dans la bouche... et dans la poêle aussi ! J'admets que ma technique n'était pas très honnête, mais ça se passait comme ça.

La coutume voulait aussi qu'une fois la volaille vidée, on ramène ses deux pattes bien serrées ensemble pour qu'elle paraisse gonflée et désirable avant de la déposer dans le comptoir. Pour lui garder cette apparence, on se servait d'une brochette en plomb d'environ quatre ou cinq onces avec un anneau au bout. On l'enlevait après avoir pesé la volaille avant de l'envelopper. Si l'on compare ça aux méthodes malhonnêtes d'aujourd'hui, je suppose que c'était assez innocent, mais quand même un peu croche.

En revanche – et ceci n’excuse pas les trucs ci-avant –, on offrait souvent des spéciaux à un prix en dessous du prix coûtant, pour attirer la clientèle. Je me souviens d’un wagon complet de patates du Nouveau-Brunswick qu’on avait vendu à quatre-vingt-dix-huit cennes la poche, directement de la voie ferrée, ou du lait en boîte Carnation qu’on vendait à vingt-cinq cennes la caisse, en dessous du prix coûtant. Inutile d’ajouter qu’à deux boîtes pour vingt-cinq cennes, le tout Timmins se rendait chez Ducheneau-Lavigne, non seulement pour le lait, mais aussi pour la commande complète d’épicerie. Le client y gagnait, et nous aussi.

Avec ma cousine Colette Lavigne, Marguerite De Grâce, Agathe Chartrand, Ernest Moncion dans les fruits et légumes et le grand Lafrenière à remplir les tablettes, ça marchait; Gérald Leroux et Ernest Legault dans la boucherie, oncle Arthur à la livraison et moi-même comme bouche-trou; ça travaillait pas ordinaire et tout le monde était heureux. Puis survint la guerre de 39-45. Je décidai alors de devenir soldat.

Ce chapitre ne serait pas complet sans un mot sur mes blondes de l’époque. Kathy D., qui sentait le savon carbolique Lifebuoy, ne m’excitait pas malgré ses efforts; Norma T. était protestante, donc à éviter; Mona G., la plus belle de l’école, ne répondait pas à mes billets doux et Grace W. me trouvait trop jeune. À Kapuskasing, je devins amoureux de jumelles, ce qui crée tout un problème ! À Ramore, je m’épris de Phyllis X. Quant à Jeannette B., aux yeux bleu pâle, elle fut la première à me faire frémir avec ses lèvres. Il n’était surtout pas question de *French kiss*. C’était péché de s’embrasser ainsi, quoique Jeannine B. ne tarda pas à me faire oublier cet interdit. Je détestais avoir à me confesser de gestes qui me faisaient frémir de bonheur... surtout répondre à la question inévitable : combien de fois ?

Mes enfants et mes petits-enfants, douze à ce jour, me trouvent ancien, vieux jeu, peureux de l’au-delà, ancré dans des anciennes valeurs qui s’accordent mal avec les moeurs modernes.

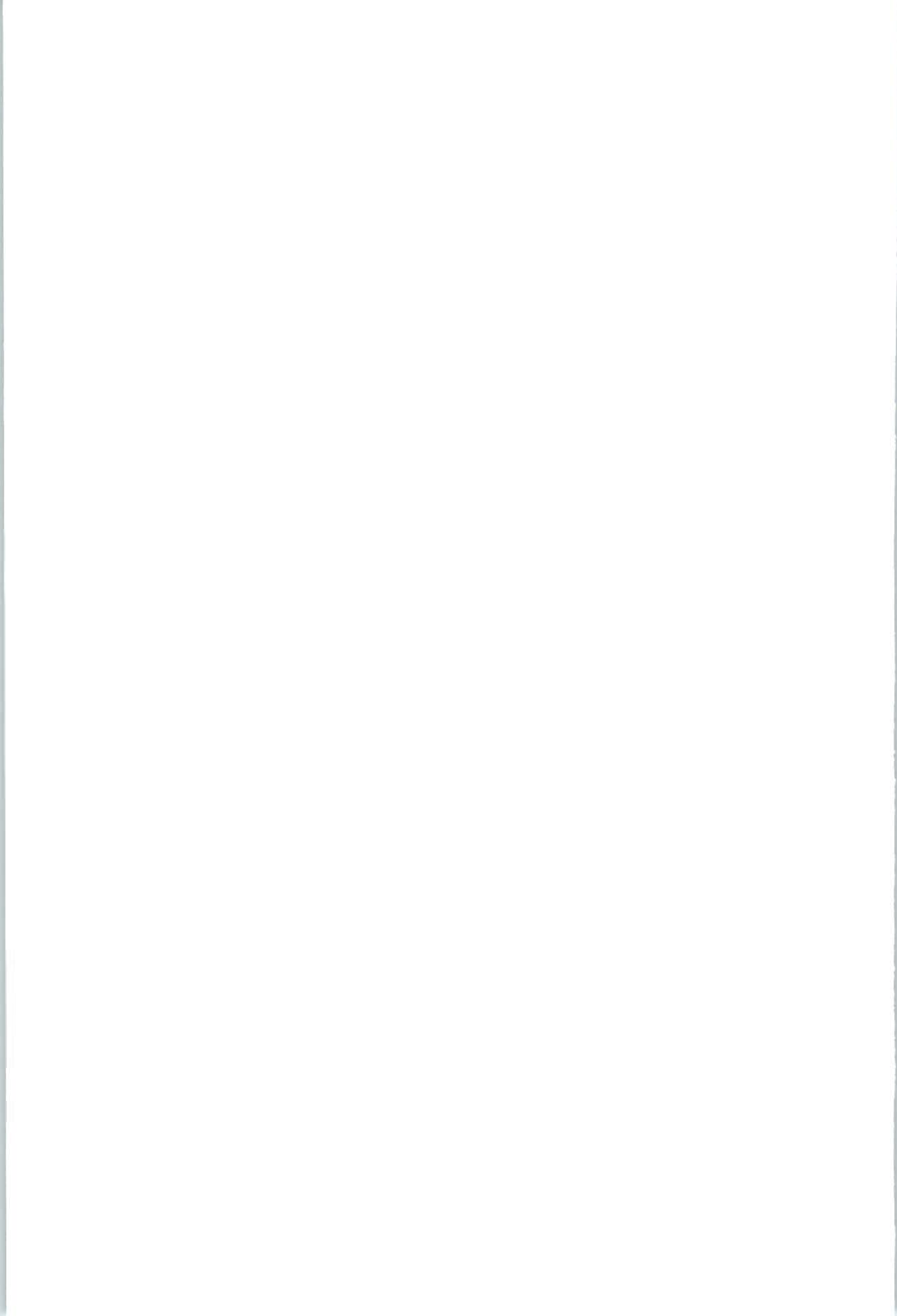


Ils ont raison. En guise d'explication, je dois avouer que j'avais 18 ans lors de mon premier baiser bouche ouverte. Je pensais qu'elle me faisait une grimace dans la bouche, ne sachant que faire, et vu que c'était plaisant, je lui ai répondu de la même façon, mais tout a fini là. J'avais 21 ans lors de ma première pénétration, une vraie, pas un frottement à travers trois épaisseurs de jupon. Quelle déception... pour moi et pour elle. Si bon, si vite et sans lendemain. Toutefois la honte et le remords ne durèrent pas longtemps. J'avais hâte à la prochaine occasion, mais sans courir après, préférant redoubler d'ardeur dans mon commerce, car ma première priorité était toujours l'indépendance matérielle, le succès en affaires, la sécurité pour mes parents adoptifs.

Vous comprendrez donc comment je vois avec appréhension mes enfants et petits-enfants qui se sont accouplés ou qui s'accouplent, se réjouissent dans «l'oeuvre de chair», (comme disait le curé Larocque) pendant leur adolescence, sans pour cela être plus méchants. Jeanne, mon épouse, me dit que je suis jaloux. Ceci m'amène à vous avouer qu'elle était vierge à 24 ans et moi sans grande expérience, n'ayant à 26 ans jamais eu autre chose que quelques expériences isolées mais rien de continu ou soutenu.

À vrai dire, le temps me manquait pour me consacrer à la fréquentation des filles. Il y avait tant d'autres priorités, tel que réussir en affaires. Le travail assurerait mon avenir et l'indépendance financière en était la clef. Quand j'y pense aujourd'hui, je ne regrette pas cette période de ma vie. Une foule de liaisons amoureuses et d'occasions de *tomber en amour* se sont présentées, mais ma détermination à réussir et mon ambition à être propriétaire de mon propre commerce, ma force de caractère, mon indépendance et ma peur du péché furent tous des facteurs dans ma réussite. Il fallait travailler, épargner, penser, apprendre et planifier son avenir. Les plaisirs viendraient plus tard. Ceux qui sont nés sous le signe du Scorpion sont, semble-t-il, déchirés par deux passions : la poursuite de l'amour et l'amour de l'argent. J'ai plutôt opté pour la seconde.

Certains de mes enfants considèrent que, pour bien vivre, il faut accorder la priorité au confort et aux plaisirs personnels, qu'il faut d'abord s'amuser. Que le diable emporte tout le reste ! À les regarder, j'admets que je suis peut-être un peu jaloux. N'auraient-ils pas, eux, la bonne formule ? Mais l'éducation supérieure ne doit-elle pas, outre développer le jugement, domestiquer et apprivoiser les passions innées chez l'homme ? Or, mes enfants et mes petits-enfants ont une instruction supérieure à la mienne et ils ne semblent pas avoir mieux apprivoisé leurs passions pour autant. Quand je m'interroge à ce sujet, j'en viens toujours à penser que chacun est le produit de son enfance.



## CHAPITRE SIX

### *Les années de guerre*

La guerre de 39-45 – celle qui mettrait fin à toutes les guerres – bouleversa ma vie. Je me retrouvai, en 1942, dans un état de grande curiosité. Il me semblait que ma vie était incomplète. Les nouvelles de l'Europe étaient déprimantes : la Hollande, la France, la Belgique, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Pologne subissaient l'occupation nazie. Seule l'Angleterre résistait encore. Presque tous mes amis de Timmins étaient partis. Une foule de mes amis de Cochrane, où j'avais été élevé, étaient déjà en Angleterre : Nash, Cuthbert, DeBlois, Woods, Saint-Louis, Sauvé, Beaulne et combien d'autres. Plusieurs amis de Cochrane étaient morts à Dunkerque. À Timmins, le nombre de jeunes hommes de mon âge diminuait chaque semaine. Ils partaient pour la guerre, plusieurs pour ne jamais revenir.

Je commençais à me sentir gêné. Il me semblait qu'on me regardait de travers, surtout les parents de ceux qui étaient déjà partis. Le commerce était florissant; je m'enrichissais tandis que d'autres mouraient à l'étranger pour sauvegarder nos libertés. J'avais une brune (pas une blonde) que je courtais sérieusement. J'avais 24 ans, la vie était belle, l'avenir assuré, mais ça me *chicotait* de ne pas faire ma part, de ne pas participer à l'effort de guerre. Il faut dire que la propagande, les nouvelles d'atrocités en France et ailleurs, les appels répétés des Alliés pour des volontaires me touchaient. Dans mon for intérieur, je voulais faire ma

part tout en – remarquez bien – ne prenant pas de chances inutiles. Je finis par décider de partir. J'avais bien confiance qu'avec mon expérience, je serais affecté au Service Corps. Celui-ci se chargeait du ravitaillement de toutes sortes et était donc plutôt éloigné du front, où on se servait de vraies cartouches. De nature, j'étais plutôt enclin à être amoureux que guerrier.

Imaginez ma surprise lorsque je me suis retrouvé en kaki, frisettes envolées et logé dans le Horse Palace de l'Exhibition Building à Toronto. Depuis ce temps, je me pose des questions à savoir si j'aime mieux sentir le lysol ou l'urine des chevaux. Je passai ma première semaine à laver la vaisselle pour un millier de recrues. J'en avais la peau toute ratatinée. J'appris très vite à ne pas me porter volontaire pour quoi que ce soit, suite à une semaine à décharger du charbon. Ces débuts à la vaisselle et à la pelle portèrent un dur coup à mon orgueil et à mes aspirations. Trop fier pour l'admettre, j'encaissai le coup et, un mois plus tard, je me retrouvais à Brampton (Ontario) pour le cours de formation de base. Je devins alors Lance Corporal, c'est-à-dire que j'eus droit à un galon à mon veston et à la grosse somme de vingt-cinq cennes de plus par jour à ma paye d'un dollar et demi.

Je pris goût à la parade, à la propreté, à la discipline, aux cours et aux amitiés solides. De plus, je commençai à perdre ma mentalité de petit villageois et mes préjugés. À n'en point douter, la vie militaire élargit les horizons et donne de la vision. Ma diligence et mon ardeur me méritèrent, dans l'espace de trois mois, un deuxième galon. On m'envoya ensuite comme officier cadet à Saint-Jérôme, après des examens sérieux où l'on mesurait le quotient intellectuel, la facilité d'analyse, la réaction sous pression, l'habileté à mener des hommes, etc. Ce n'est que beaucoup plus tard que je me suis rendu compte qu'on avait un besoin pressant d'officiers bilingues dans l'infanterie, cette partie de l'armée qui allait devenir de la chair à canon. Et moi qui pensais tout ce temps-là qu'on m'avait choisi pour mes talents !

Toujours est-il que je me suis retrouvé, à la fin de 1942, dans la neige des belles Laurentides où, habillé tout en blanc, j'appris non seulement à me servir d'un fusil mais également à skier et à me dissimuler devant l'ennemi qui, on l'espérait, serait assez stupide pour ne pas nous voir.

Je n'oublierai jamais oncle Émile, tante Agnès et mon frère Philippe qu'ils avaient adopté et qui habitaient tous Montréal. Ils venaient, depuis la métropole, me rendre visite le dimanche après-midi. Quels beaux souvenirs je garde aussi des parties de quilles à Snowdon, lorsque mon congé mensuel me permettait d'aller moi-même à Montréal. Ah ! c'est terrible comme toute la parenté me choyait. On pensait sérieusement que je ne m'en sortirais pas, que je serais enterré en Europe. Ben, y'a pas de maudit danger, je n'avais aucune intention d'y laisser ma peau. J'avais, en tout cas, visité le pays des ancêtres, Saint-André-Avellin, chez tante Lucille, oncle Rosaire et oncle Zoël, mes amis d'enfance. J'avais soif de voir l'érablière et, surtout, de contempler mon pays d'origine, peut-être pour la dernière fois, sait-on jamais. En attendant, on me gâtait de tous bords tous côtés et j'en profitais.

Parmi les trois frères – Philippe, Maurice et moi –, il était plus ou moins entendu que je serais celui qui irais à la guerre. Il y avait très peu de chance que Maurice, 26 ans, marié et père de deux enfants, soit appelé. Philippe, benjamin et fils unique par adoption d'oncle Charles-Émile, avait de bonnes chances de s'en sauver. Effectivement, il ne fut jamais appelé. Je pense toutefois que dans son for intérieur, il espérait l'être. Il ne pouvait me regarder en uniforme – astiqué, «frais chié», décoré, admiré franchement par la famille, qui toutefois me plaignait les larmes aux yeux «car ce pauvre petit va se faire tuer» – sans ressentir une pointe de jalousie.

On s'aimait bien, Phil et moi, mais en bons Lavigne, sans la moindre démonstration, loin des attaches trop serrées. Durant les années 1960 à 1980, je devais chaque mois me rendre à Montréal par affaires; il venait me chercher à l'aéroport et nous avons alors

eu la chance de nous rapprocher, de reprendre en quelque sorte le temps perdu au cours de ces quarante années où chacun ignorait quasiment la présence de l'autre. Il devait également passer des vacances d'hiver chez nous, en Floride, durant ses dernières années. Nous sommes devenus très proches, de vrais frères qui échangent des confidences. Il me manque.

Il y avait, à Saint-Jérôme, une petite brune que je n'oublierai jamais. Elle travaillait à la filature et nous étions allés danser Chez Lapointe, si je me souviens bien. Au moment de la ramener chez elle après la danse, dans la noirceur du taxi, je la caressais de mon mieux tout en lui jouant après les seins – les plus fermes que j'ai jamais rencontrés – sans trop d'objections de sa part, d'ailleurs. Je me disais que c'était sans doute mon soir chanceux... Imaginez mon désarroi lorsque, avant de descendre du taxi, elle me dit bonsoir et me remit, de son soutien gorge, deux boules de coton bien dures en disant : «si tu aimes tellement ça, voici un souvenir».

C'est à cette époque que je découvris que je ne serais jamais gastronome. Un soir, tante Lucie (soeur de ma mère) et oncle Maurice Germain, qui me prenaient en pitié, m'invitèrent au restaurant pour ce qui me parut être le dernier repas du condamné. Ils m'ont d'abord amené dans un hôtel chic et m'ont ensuite convaincu d'essayer le homard thermidor. Je n'avais jamais goûté à ça, c'était bien trop dispendieux, sans compter que ce n'est pas à Timmins que j'en aurais trouvé ! Toujours est-il que j'ai réussi à dépecer et manger mon premier homard, même si je trouvais que ce mets vert pâle et gluant ressemblait aux intestins.

Parmi mes souvenirs inoubliables, je compte le soir de la remise des diplômes à notre classe de cadets, à Saint-Jérôme. On m'avait confié la tâche de maître de cérémonie. Il fallait présenter la table d'honneur et les gagnants des différentes disciplines durant le cours. Le clou de la soirée consistait à présenter en termes élogieux le commandant du camp. J'ai dû lui faire plaisir puisqu'il me remit le prix du «cadet par excellence». Il faut dire que

mes compagnons m'avaient tous recommandé, non pas pour mes prouesses en ski militaire, mais parce que je chantais. Oui, c'est drôle à dire, mais durant les marches interminables de trente milles en dix heures, avec fusil, masque à gaz et tout le *kit*, c'était mourant, mais je chantais. Après dix ou quinze milles, les gars tombaient et risquaient de ne pas *graduier*. C'est là que j'entrais en fonction, en chantant pendant des heures pour que le peloton oublie sa fatigue et prenne son deuxième souffle. C'était nécessairement des chansons à répondre : *Chevaliers de la table ronde, En roulant ma boule, Nous étions trois capitaines, La cantinière, V'là l'bon vent, Prendre un p'tit coup, Vive la canadienne, Envoye ta carte postale, Il était un petit navire, À la claire fontaine, En revenant de la jolie Rochelle, Madelon...* et combien d'autres. Rien ne me faisait plus plaisir que de voir tout mon peloton au garde-à-vous devant le colonel au retour d'une marche forcée. C'était ma façon de contribuer à l'esprit de corps, une façon d'aider mes compagnons, de leur fournir un appui moral, d'exercer du leadership, motivé par ma détermination de voir tout le peloton, sans exception, arriver à son but.

De Saint-Jérôme, on m'envoya à Brockville pour deux mois afin que je puisse me qualifier et devenir lieutenant. Quel triste souvenir de penser que la moitié de mon groupe, parti pour Farnham, devait, au cours d'un exercice de guerre, mourir dans un stupide accident d'avion. En effet, un avion volant trop bas les a fauchés. De Brockville, on m'envoya à A Ten au camp Borden, suivre des cours pour perfectionner les techniques d'attaque avec l'artillerie et les chars d'assaut. J'y eus une expérience assez cocasse. Tous les dimanches après-midi, un train spécial arrivait de Toronto avec les épouses, les fiancées et les blondes du personnel de cet immense camp militaire où il devait y avoir trois à quatre mille hommes. Sans rien exagérer, on peut dire que ça sentait le sexe le dimanche ! Toujours est-il que le mess des officiers et des sergents servait toutes les boissons imaginables, question



d'aiguiser l'appétit des gens mariés et de réduire la résistance de celles qui y pensaient. Je n'oublierai jamais ma honte à la fin d'une journée, sur la plate-forme de la gare, alors que j'aidais un ami à soutenir sa femme qui avait trop bu, lorsque je constatai qu'elle laissait une grande mare s'écouler le long de sa jupe et dans ses souliers. Son mari, le verrat, s'éloigna et me laissa seul avec elle. Moi, trop gentleman pour la laisser s'écrouler, je la tenais debout en espérant que l'on ne pensait pas que c'était ma femme. Maudit que je me suis senti soulagé quand le train est finalement arrivé pour ramener vers Toronto ce contingent de femmes de militaires un peu chaudasses et tout heureuses d'avoir contribué à l'effort de guerre !

Me voici maintenant muté à Vernon, (Colombie-Britannique) à l'automne de 1943, au Cold Stream Ranch pour suivre un cours d'entraînement comme commando, avant de traverser en Angleterre pour y attendre l'invasion. Au bout de trois mois, il me semblait que j'aurais pu à moi seul affronter l'armée allemande, courir vingt-cinq milles en sept heures, combattre corps à corps, ramper dans des fossés remplis de glace et de boue et escalader des montagnes sans répit. C'était devenu une seconde nature. Or, le brigadier Gregg, VC de la Première Guerre mondiale, me demanda de rester à Vernon en tant qu'instructeur. Je fus d'abord troublé de voir tous mes compagnons partir pour l'Europe, mais je restai derrière puisque j'avais reçu l'assurance de les rejoindre en Angleterre. En attendant, je vendais des bons de la victoire. C'était pour moi comme vendre des bonbons aux enfants et je doublai facilement l'objectif visé. La vente était facile pour moi et je continuai à vendre des bons une fois rendu en Europe.

Puisque j'étais le seul instructeur de langue française, on me donna le grade de capitaine, une tente bien à moi, un serviteur personnel (c'est-à-dire un *Batman*) et la permission d'aller à Timmins me marier. Donc, au lieu d'aller à Halifax et outre-mer, me voici donc rendu à Timmins, en décembre 1943, pour épouser



Mariage de Jeanne Canie et de Conrad Lavigne  
le 27 décembre 1943

«Marie Jeanne Lucie Canie avait 24 ans et j'en comptais 26.  
Elle était douce, aimante, innocente et, à mes yeux,  
la plus belle femme du monde».

celle à qui je ne pouvais qu'écrire depuis près de deux ans. Dispense, six jours de trajet, une journée de préparation à Timmins, noces très intimes, six jours pour une lune de miel dans le train, puis retour dans l'Okanagan où je devais enseigner les tactiques d'infanterie pendant presque une année encore avant de traverser l'Atlantique. Ça m'a probablement sauvé la vie, puisque je serais allé en Italie avec l'Irish Regiment de Toronto; trois quarts des membres y furent enterrés.

Marie Jeanne Lucie Canie avait 24 ans et j'en comptais 26. Elle était douce, aimante, innocente et, à mes yeux, la plus belle femme du monde. Nous avons vécu dans une chambre meublée à Vernon pendant presque une année. Elle devint très vite enceinte et lorsqu'elle retourna à Timmins avec Michelle, âgée de trois mois, je continuai jusqu'à Halifax pour l'embarquement vers l'Angleterre. C'était en février 1945.

À Vernon, Jeanne travaillait, entre autres, à classer des oeufs à la chandelle. On cueillait des fruits à volonté : pommes, cerises, prunes, pêches... Quel délice quand on vient du Nord de l'Ontario ! Les Japonais avaient été incarcérés. Tout récemment, le gouvernement fédéral a fait amende honorable (après cinquante ans !) et s'est excusé auprès des Canadiens d'origine japonaise incarcérés en Colombie-Britannique durant la guerre. J'ai vu leurs terres dans la vallée de l'Okanagan, des terres où ils ont été des pionniers et qu'ils ont réussi à faire fructifier à force de travail, de ténacité et d'intelligence rare. Ils ont même trouvé des moyens d'irriguer des sols arides avec de l'eau provenant des neiges fondantes du haut des montagnes. Ces terres sont encore là aujourd'hui, évidemment, mais d'autres bénéficient du labour de ces Orientaux. On ne peut pas voir ça sans penser à la déportation des Acadiens.

Avant l'arrivée de Michelle, j'avais passé des heures heureuses à peindre un gros panier à linge en osier, avec deux poignées qui, une fois ramenées ensemble, facilitaient le transport de ce précieux cargo; sur son petit matelas rose, bébé Michelle riait à tous et à

chacun. Imaginez la joie qui régna dans la famille Canie lorsque leur fille revint à Timmins avec une première petite-fille !

Un grand nombre de souvenirs surgissent de cette période passée en Angleterre. Il s'agit sans doute de situations ou d'expériences anodines, mais qui prirent une réelle importance pour moi en cet hiver froid et pluvieux. Nous étions logés dans des huttes de métal assez confortables sauf que, puisqu'elles n'étaient pas isolées, nous subissions une pluie constante occasionnée par la condensation. Seules nos capotes de caoutchouc, étendues par-dessus nous, permettaient de diriger ces maudites grosses gouttes d'eau vers le plancher plutôt que sur nos lits. J'ai heureusement évité la jaunisse, infection qui terrassa plusieurs de mes compagnons d'armes qui se retrouvèrent à l'hôpital, tout enflés et jaunes, malades à vouloir en mourir. Avec leur grosse gorge tuméfiée, ils ressemblaient aux cochons de pépère Dubé, prêts pour l'abattoir.

Bien entraînés au Canada et prêts à toute éventualité, nous n'avions rien à faire en attendant d'être affectés au front. Pendant deux mois, j'écrivis à Jeanne tous les jours, je parcourus les *downs* près d'un petit village d'une centaine de personnes avec ses quatre pubs ou bar-grill. Heureusement, on pouvait danser tous les soirs et sans frais dans une foule de petites salles où les gens du village nous offraient l'hospitalité, tout heureux de manifester leur reconnaissance envers ceux venus assurer leur liberté. C'est depuis ce temps-là que je me pense expert dans le tango, le fox-trot, la grande valse et la polka !

Plusieurs de mes compagnons se sont laissés séduire par le romantisme de leur situation, loin de la réalité de leur quotidien au Canada, et ont fini par tisser des liens d'affection et épouser de jeunes Anglaises qui étaient peut-être d'excellentes danseuses rêvant d'amour, mais peu préparées à ce qui les attendait dans notre grand pays aux moeurs et aux coutumes combien différentes. Il semble d'ailleurs que la moitié ou plus de ces *war brides* revinrent éventuellement en Angleterre, déconcertées et déçues

suite à une foule de promesses non réalisables et face plus souvent qu'autrement à une réception froide sinon glaciale des familles des vétérans, sans parler des blondes aux Canada qui attendaient depuis deux, trois ou quatre ans... Mais certaines – et j'en ai rencontré quelques-unes – furent très heureuses et s'adaptèrent très bien.

De toutes les privations, la pire pour moi et ma fine gueule fut la qualité douteuse de la nourriture, ce qui me forçait souvent à jeûner. Les viandes laissaient à désirer, surtout quand il s'agissait de la vieille *moutonne* trop paresseuse pour faire de la laine et trop vieille pour se reproduire que nos grands patriotes australiens expédiaient à la mère patrie pour nourrir les centaines de mille étrangers. Heureusement qu'il y avait ces boîtes du Canada, avec du gâteau aux fruits, des tablettes de chocolat, des poches de thé que l'on se partageait. C'était alors la fête. L'armée canadienne fournissait aussi des boîtes de rations, des biscuits durs et du *bully beef* de l'Argentine, mais peu d'entre nous réussissaient à les regarder et encore moins à les sentir ! Depuis ce temps, je n'ai jamais mangé de mouton, même lorsqu'on on a essayé de me convaincre que c'était de l'agneau rehaussé d'une bonne sauce à la menthe. Quant à la sauce anglaise Worcester, elle permit à plusieurs d'entre nous de ne pas crever de faim. Des saucisses remplies de brin de scie et de suif, une fois arrosées de cette sauce, devenaient mangeables. Et que dire de la viande chevaline ? Malgré mes jeunes années passées à couper de la viande et à faire de la saucisse, j'avais toujours hésité à en manger. Or, nos visites aux grands hôtels de Londres, une ou deux fois par mois, m'ont fait connaître les délices d'un bon *T-Bone* chevalin. Si je me rappelle bien, cette viande est meilleure que l'original et plus sucrée que le boeuf. Mais peut-être que le temps a transformé mes souvenirs...

Tous les Canadiens voulaient se rapprocher de l'action et, malgré le confort relatif, on avait hâte de se rendre en Europe. Je fus envoyé à Ostende avant de me rendre à Bruxelles où je fus

affecté au régiment irlandais de Toronto comme commandant d'une compagnie; je devais y débiter ma carrière de pourvoyeur professionnel de tout ce qui s'appelait alcool : bière, vin, calvados, liqueurs, Genièvre, Cointreau, crème de menthe, etc. Chose étonnante, après cinq ans d'occupation par les Allemands, il restait encore suffisamment d'alcool qui avait été caché et non trouvé par les Allemands pour que je puisse acheter un camion de boisson par semaine. Les Français et les Belges disposaient de cachettes incroyables, pour le plus grand plaisir des soldats alliés qui avaient besoin de tout ce que je pouvais acheter pour se remonter le moral.

Le fait que j'étais le seul officier de langue française dans le régiment irlandais de Toronto me donnait un statut assez particulier. J'avais un chauffeur de camion, une jeep privée, un *batman* qui me trouvait des oeufs frais chaque matin et, de plus, la confiance des troupes qui m'apportaient des *duffle bags* pleins de francs français, de francs suisses, de francs belges, de guilders, de marks et, parfois, une livre anglaise que je gardais évidemment pour moi-même. Tout cet argent servait à acheter de l'alcool pour les mess des officiers, des sergents et des soldats. Le centre d'opération de l'armée canadienne et mon bureau d'intendant étaient situés à l'hôtel Atlanta de Bruxelles; le bureau de change se trouvait au deuxième étage de cet édifice. Je parcourais donc villes et villages, de Bacqueville en Cau (Normandie) à Breda (Hollande), pour trouver, acheter et transporter tout liquide susceptible d'améliorer le moral des troupes.

J'avais représenté l'armée canadienne à Veule-les-Roses en Normandie, chez le curé Leber, pour une cérémonie de libération et j'avais profité de ce voyage pour rapporter un camion plein de Calvados. Je n'oublierai jamais l'église où j'avais servi la messe solennelle, ni le presbytère où une bonne femme en sabots avait fait cuire, dans un gros foyer, le meilleur poulet en sauce blanche du monde; elle enlevait ses sabots à l'entrée de la salle à manger avant de nous apporter les plats. Ce jour-là, le duc de quelque chose,

héritier et propriétaire de plusieurs domaines, était présent. À ma remarque que les Canadiens de langue française, tout comme les Français, étaient friands de pain de ménage et de poulet en sauce blanche – j'étais en train de m'en servir de nouveau –, il me lança d'un ton hautain : «Je n'avais pas remarqué le nombre de fois». Un vrai gaulois, n'est-ce pas ? «Un maudit Français», disait mon *batman* Pelletier.

Mes affectations m'ont tour à tour conduit à Hereveen et à Gronigen, en Hollande, à Oldenberg et à Hambourg, en Allemagne au printemps de 1946, puis de nouveau en Hollande, soit à Bussum, La Haye et Amsterdam. C'est à bord du luxueux paquebot Île de France que je suis revenu au Canada. La solitude de la chapelle me permit des heures durant d'analyser, de méditer et de préparer mon avenir. Quelle différence en comparaison du vieux *Britannic* qui, deux ans auparavant, avait mis trois semaines pour traverser l'Atlantique Nord. J'avais alors été tellement malade que je souhaitais mourir. Nous étions neuf passagers dans une cabine simple, avec neuf lits superposés sur trois étages; sitôt couché, tout le monde était malade. Même aujourd'hui, il vaut mieux que je ne pense pas à cette odeur nauséabonde...

Pendant les années de la libération et de l'occupation, le marché noir était florissant en Europe. Par exemple, au lieu de boire le café qu'on m'envoyait du Canada, je le vendais pour l'équivalent de cinq cents dollars la livre en marks allemands. Chocolat, cigarettes, bas de nylon, thé, café, rouge à lèvres, parfums, tout rendait du mille pour cent, mais j'étais quand même peureux. Et pour cause, puisque que ceux qui se faisaient prendre allaient en prison, mais pas pour longtemps !

J'avais appris un peu l'allemand, ce qui me donnait un avantage pour transiger. C'était extrêmement compliqué. Ainsi, les marks allemands et les guilders hollandais devaient être échangés à Bruxelles pour des francs belges; ceux-ci devaient ensuite être convertis en francs suisses. Avec ces derniers, j'achetais des

montres et des cadrans que je vendais en échange de livres sterling à Londres et, à deux occasions, à Édimbourg, en Écosse. Ces livres servaient par la suite à acheter des «Bons de guerre du Canada» que j'envoyais à Timmins.

Contrairement à ce qu'on a pu laisser croire, je n'ai jamais vendu un camion d'une tonne de l'armée avec trente barils de bière que j'avais achetés à la brasserie de Breda, en Hollande. Mon convoi était constitué de trois camions et d'une jeep. Nous nous étions arrêtés à Nimegan pour un café au Naffi de l'Armée du Salut, qui nous rendait de grands services, soit dit en passant. La ville avait été totalement rasée et, comme d'habitude, chaque chauffeur barrait ses portes puis me montrait ses clés en s'asseyant. Imaginez notre surprise, en sortant quinze minutes plus tard, de voir que deux des camions et ma jeep étaient toujours bien alignés, mais que le troisième camion avait disparu ! Le Corps des Provosts l'a retrouvé à Marseille, trois mois plus tard, mais la bière avait malheureusement suri à la chaleur. Je me demande encore – et peut-être que mon colonel se le demande aussi, parce qu'il semblait assez incrédule à l'époque – comment ce camion avait pu être volé sous notre nez.

J'ai déjà mentionné mon *batman* Pelletier, qui était d'ailleurs originaire de Timmins. Il avait le don de nous dénicher des oeufs frais partout où nous allions et avait trouvé une façon originale de les transporter sans les briser. Il les entreposait dans le canon d'un mortier de deux pouces, séparés par des couches de paille. Heureusement que nous n'avions pas à nous servir du mortier en vitesse. Le singulier Armand Caron, né aussi à Timmins, était mon *runner* ou messenger en motocyclette, véhicule qu'il maniait en vrai professionnel. À son retour de la guerre, il devait épouser une cousine de Jeanne, Irène Pexton.

J'ai eu l'occasion de retourner en Allemagne à trois reprises depuis la guerre, en y amenant mon épouse : une fois à Hanovre, avec Gaston Malette et son épouse, une fois en Bavière et une fois



avec Reynald Malette et son épouse, en Alsace-Lorraine. Nous avons alors fait une croisière d'une semaine sur le Rhin et profité de l'hospitalité inoubliable de Herr Fink et Herr Glinck à qui nous avons eu l'occasion de rendre la pareille en Floride, au début des années 1980. Un mélange de français, d'anglais et d'allemand, avec multiples gestes et rires, nous permettait, le vin aidant, non seulement de nous comprendre mais également de cimenter des relations amicales hors de l'ordinaire.

Ce voyage d'affaires mérite une petite digression. Vers 1970, je fis partie d'un petit groupe qui se rendit en Allemagne pour étudier les dernières méthodes de fabrication des panneaux de bois. Nous avons alors visité la plus grande exposition annuelle au monde de machines pour traiter et transformer les produits de bois, soit le fameux «Mess» de Hanovre. Erik Glinck et Fred Fink, respectivement président et vice-président de Wurtex, nous ont reçus comme seuls les Allemands méthodiques peuvent le faire quand une vente est en jeu. Mon voisin à Timmins et président de Malette Inc., Gaston Malette, son épouse Irène ainsi que Theresa et Helmut Moeltner, notre ingénieur-conseil, furent d'excellents compagnons de voyage. Il faut dire que l'on mêlait l'utile à l'agréable dans ces voyages en Finlande, aux Barbades, mais surtout en Allemagne.

Helmut devait se faire tuer dans un accident d'auto avec son fils aîné, près d'Earlton, sur un chemin glacé, en revenant d'une réunion des directeurs de Malette Waferboard, à Timmins. Inutile d'ajouter que ce triste et cruel incident mit fin à plusieurs années de très grande amitié.

Quant à Erik Glinck, véritable surhomme, il avait été le champion allemand du décathlon en 1939. À la fin de la guerre, lorsque l'Allemagne connut une débâcle semblable à celle subie par Napoléon, Erik est revenu de la Russie à pied ! Il lui manquait un gras de jambe et des parties du dos, mais ça ne paraissait pas à son allure. Son ami Fred Fink avait aussi souffert terriblement pendant la guerre, mais tous les deux épousèrent des filles de

familles assez fortunées à leur retour, ce qui leur permit de bien vivre.

Chose assez curieuse et difficile à croire, pas une de nos multiples connaissances, pas un de nos amis allemands n'avait appuyé Hitler...

J'ai, en général, beaucoup apprécié mon séjour en Angleterre durant la guerre et, malgré ma prédisposition à détester tout ce qui était «tête carrée», j'ai aimé ce peuple, son courage, son sang-froid, sa détermination de *bull-dog* – si bien incarnée par Churchill, physiquement et autrement – et surtout sa façon de nous accueillir chaleureusement à la seule vue de nos épaulettes canadiennes si distinctives. Les Anglais, pour leur part, n'aimaient pas trop les Américains et je me rappelle un comédien qui disait de ces derniers : *They are overdressed, overpaid, oversexed, and worst of all, over here.* Il faut entendre cette boutade avec l'accent *British* pour vraiment s'en régaler.

Je n'oublierai jamais une jeune juive polonaise rencontrée à mon retour d'Allemagne, qui me demanda ce que je désirais le plus au monde. Elle fut certainement déçue de m'entendre répondre : «des carottes fraîches». Bonne *sport*, elle rampa immédiatement sous la clôture, pendant que je faisais la garde, pour aller arracher trois ou quatre petites carottes dans une arrière-cour. Quel délice ! Je n'en avais pas mangé depuis un an.

Le courage, la ténacité et l'hospitalité des Anglais, qui avaient pourtant si peu à partager, m'ont touché profondément. J'ai aussi appris à aimer le pays : Haward Heath, Hove, Brighton, Exford (tout près d'Oxford) et Londres naturellement, qui n'a été surpassée que par Édimbourg, grâce à la chaleur, l'entregent et la joie de partager des Écossais. J'ai effectué de nombreuses visites à Paris – en affectations, en vacances ou en affaires –, mais j'ai de beaucoup préféré les Écossais aux Français. Les premiers m'ouvraient leurs demeures et, chaque fois, la franche cordialité de toute la famille contribuait à me faire sentir *at home*. Le fait que je sois Canadien,

mais de langue française, les touchait assez curieusement. À vrai dire, je fus déçu par les Français. Puisque nous partagions une même langue et une même culture, mes attentes étaient peut-être trop élevées. Évidemment, deux visites d'une semaine chacune à Édimbourg ne suffisent pas pour connaître un peuple, mais l'anecdote suivante vous permettra de tirer vos propres conclusions.

De mémoire, ça fait plus de soixante-dix ans que j'assiste à la messe de minuit la veille de Noël. Je ne voulais pas manquer cette cérémonie, même pas en temps de guerre. J'arrivai donc à la cathédrale St. Mary's d'Édimbourg à minuit tapant, pour voir l'officier verrouiller la clôture extérieure. J'ai donc dû utiliser mes pouvoirs de persuasion et de vendeur pour l'attendrir. Il finit par me conduire à l'intérieur où il me trouva une chaise; il m'invita aussi à l'accompagner chez lui pour le réveillon. On célèbre la Noël avec brio en Écosse et avec l'abondance des grandes occasions, peut-être pour se venger d'avoir vécu si sobrement le reste de l'année.

Les Wallons et les Flamands aussi m'étaient très sympathiques et je n'ai que de l'admiration pour les Hollandais. Les Allemands, que j'avais été conditionné pendant trois ans à détester, me surprirent par leur humilité dans la défaite, par leur regret d'avoir été endormis par leurs chefs et par leur détermination à rebâtir leur pays, brique par brique, ce que j'ai vu, littéralement. C'est incroyable, il faut l'avoir vu pour le croire aujourd'hui.

Je suis donc revenu au Canada à l'été de 1946, à l'âge de 26 ans, au sein du régiment Lincoln & Welland, de St. Catherines, et c'est là que je fus démobilisé après quarante-sept mois de service, avec le rang de capitaine d'infanterie. Je renouai mes liens avec l'armée en 1975, à Sudbury, lorsque le régiment irlandais de Toronto me nomma lieutenant-colonel honoraire. Vers 1980, à la fin de mon mandat, je leur ai remis tout mon attirail militaire : bas, jupes, jarretières, chemises, cravates, épaulettes, képi, béret,

plumes et décorations; je n'ai gardé que mon vieux *Sam Browne*. Finie la guerre.

Pour le petit orphelin de Cochrane, quelle expérience extraordinaire que ce voyage outre-mer. Cela m'a valu autant qu'un cours classique... à tout le moins un cours complet en histoire, en relations humaines, en géographie, en langues (anglais, français, allemand), en commerce, en achat, en vente, en marché noir, en échange monétaire et en *bootlegging*. Mais le bénéfice le plus important est peut-être le suivant : j'ai appris à développer mes facultés d'analyse et à réfléchir sur les chances de succès avant de poser un geste. Je revins de cette aventure – si je peux l'appeler ainsi – prêt à faire face à tout ce que la vie pouvait me présenter comme défi.

Quel plaisir de retrouver son épouse et quelle tristesse de constater que sa fille de deux ans ne connaît pas son père... L'euphorie du retour fut de courte durée; il y avait une nouvelle vie à bâtir. Après quatre ans de vie militaire, où tout est organisé et réglementé, ce ne fut pas facile de passer à la vie civile. Néanmoins, le sort m'avait favorisé. Nul doute que j'avais mûri, vieilli, élargi mes connaissances, développé mon jugement, sans toutefois courir les grands risques du front lui-même. À ceux qui me demandent ce que j'ai fait durant la dernière guerre mondiale, je peux répondre que j'ai survécu, ce qui n'est pas peu dire.

Franco-Ontarien bilingue, je fus favorisé à plusieurs reprises dans l'armée, même si les Canadiens français avaient la réputation de ne pas être trop suiveux, c'est-à-dire peu intéressés à se joindre à une cause étrangère. Généralement, celle-ci ne semblait pas relever de nos affaires. La peur de la conscription incitait donc certains à se sauver, à se cacher et à essayer un certain ridicule.

Malgré certaines statistiques qui ont semblé prouver le contraire, il me semble que, toutes proportions gardées, les Canadiens français se sont joints à l'armée en aussi grand nombre que n'importe quel groupe linguistique. Mais les vieilles mesquineries

et rengaines de la guerre de 14-18 demeuraient tenaces. Nous étions censés être des traîtres, des peureux, peu sympathiques et déloyaux face à la mère patrie, l'Angleterre; des gens qui préféreraient laisser à d'autres le soin de défendre le Canada. La stupidité évidente d'ignorer la liberté de choix de l'individu au Canada pour aller défendre cette même liberté de choix en Europe était inconcevable mais vraie; n'empêche que ça passait par-dessus la tête de bien des gens. Les vieilles haines du temps de Laurier et Borden, les promesses vides de Mackenzie King et le lésinage politique de Lapointe et Howe contribuaient à cet état de choses. Des milliers de jeunes vivaient alors dans la crainte d'être appelés sous les drapeaux.

Il demeure que je fus choisi pour aller suivre un cours d'officier surtout parce que j'étais bilingue. Si, subséquemment, on me garda comme instructeur à l'école Commando de Cold Stream Ranch, à Vernon, après le cours et pour au-delà d'une année, c'est parce qu'on avait besoin de gens bilingues pour enseigner. Et j'étais bon instructeur. Une fois par mois, on envoyait le jeune Canadien français à Vancouver pour donner des cours sur le feu et le mouvement aux cadets de l'Université de la Colombie-Britannique. Pour avoir leur attention et leur respect, je devais nécessairement, avoir recours à l'humour. J'aimais bien faire mon entrée en la matière en posant la question : qui détient le championnat de vitesse sur roues du monde ? et en répondant : un Canadien français en bicyclette qui passe devant un centre de recrutement. Il m'arrivait aussi de me gourmer au début du cours et de m'excuser en expliquant que c'était normal pour moi d'avoir une «grenouille» dans la gorge. Après avoir brisé la glace, mes étudiants devenaient beaucoup plus sympathiques et, souvent, se rendaient compte que la haine et l'étroitesse d'esprit enseignées par leurs parents étaient pure stupidité et ignorance. À mon avis, ces sentiments étaient probablement les vestiges d'anciennes guerres de religion. Pour alléger l'atmosphère, je prenais plaisir à

leur souligner que ça m'avait pris vingt-cinq ans pour réaliser que même un protestant pouvait aller au ciel. Il m'est évident maintenant que j'avais déjà, à cette époque, sciemment commencé à utiliser l'humour pour établir un terrain d'entente entre les gens. Quelle meilleure façon d'abaisser les barricades que de dérider un auditoire avec une bonne blague, fut-il composé de militaires, de gens d'affaires ou de professeurs. Ainsi, j'aimais bien me moquer un peu de moi-même. Il m'est arrivé de m'excuser de ma nervosité, au début d'un discours, en disant que c'était de famille, puisque mon père était également nerveux. Ma mère m'avait même avoué que j'aurais été un an plus âgé si mon père n'avait pas été si nerveux !

Je me souviens en particulier d'un incident à l'hôtel Vancouver. En voyant mes trois galons de capitaine, on m'a assuré qu'on avait une chambre pour moi. Cependant, dès que j'eus rempli ma carte d'inscription à l'hôtel et qu'on eut remarqué mon nom bien français, un commis se confondit en excuses, me déclarant s'être trompé et regrettant que l'hôtel affichait complet. Heureusement, mon *chauffeur-batman* de six pieds deux pouces et de langue anglaise – il venait de Kelowna – prit la chose en main et régla le problème bien simplement en étouffant un peu le commis. Son collet de chemise n'a jamais dû reprendre sa forme originale.

À Édimbourg, où je me rendais par train de nuit lorsque je pouvais passer des petites vacances, heureux de quitter Londres que je ne prisais guère, j'étais traité en roi. Il semble que, depuis l'époque de la reine Marie Stuart où des liens spéciaux se sont développés entre l'Écosse et la France, un francophone est automatiquement citoyen d'Écosse et vice-versa. Enfin, je n'ai jamais vérifié, me contentant des bons soins et du luxe que me prodiguaient ces gens formidables. Il est vrai que j'arrivais toujours avec une malle remplie de marchandises : bas de soie, chocolat, café, cigarettes, cadrans, montres, rations d'armée Spam, tout cela à la douzaine et, souvent, avec un bon scotch Black & White qui avait

été produit en Écosse et expédié au Canada avant de revenir en Europe pour finalement être consommé dans son pays d'origine.

Le fait d'être le seul officier de langue française dans les parages peut avoir ses avantages. C'est pour cette raison que j'ai pu me promener dans les pays libérés d'Europe, pendant plus d'une année, afin acheter toutes les boissons possibles pour le régiment, ce qui m'épargna la vie rude et plutôt dangereuse du front. De plus, j'étais délégué ici et là pour représenter le Canada, en Belgique et en France, pour toutes sortes de cérémonies de libération. J'étais heureux de voyager aux frais du roi d'Angleterre, d'autant plus que j'étais de souche française.

Malgré le passage des années et l'évolution des idées ou des attitudes, il me semble que le conflit anglais-français refait toujours surface. Récemment, à Toronto, je rencontrais un ancien diplômé de mon école de Commando, à Vernon. Celui-ci me rappela la remarque que je lui avais jadis faite lorsqu'il m'eut déclaré, après une course de trente milles : *I'm tired from running*. Du tac au tac, je lui avais répondu : *How do you do, I'm Lavigne from Timmins*. Le gars ne m'avait pas encore pardonné.

## CHAPITRE SEPT

### *L'après-guerre : direction CFCL*

Oncle Arthur avait bien hâte de me voir revenir pour repartir en affaires. Moi aussi, j'avais hâte, mais je ne voulais pas retourner dans mon ancien métier. J'étais revenu avec une nouvelle confiance en mes pouvoirs de persuasion et avec une quinzaine de mille dollars en bons de la victoire. Je m'étais aussi rendu compte que le commerce de l'alcool était plus payant que celui de la viande ou de l'épicerie. En fait, j'avais vendu l'épicerie que nous avons fondée, avec deux mille dollars de capital en 1936, pour douze mille dollars en 1942, lors de mon départ pour l'armée. Nous avons donc environ quinze mille dollars de capital pour repartir en affaires et notre choix s'arrêta sur l'hôtel Prince George, de Kirkland Lake, pour un coût d'achat de soixante-cinq mille dollars, dont quinze mille dollars comptant. Avant ma carrière militaire, je pense que je n'aurais jamais osé prendre un tel risque. Mais je m'y étais préparé. Pendant un mois, oncle Arthur et moi avons voyagé de Hearst à Val d'Or, observant, analysant et pesant les chances de succès de tel site, puis de tel autre, comparant les modes d'exploitation des hôtels. Pour ma part, j'étais certain de réussir.

Le Prince George était un hôtel de trente chambres fréquenté surtout par les chauffeurs de camion, les fermiers d'Earlton et de Belle Vallée, qui venaient au marché deux fois la semaine, et les bûcherons. Ces derniers faisaient un bon salaire après la guerre et je me suis vite rendu compte de leurs besoins. Cette attention



devait me permettre de payer l'hôtel en quatre ans. Ma première dépense par la suite fut l'achat d'une Chevrolet deux couleurs payée comptant chez Blais Motors, soit deux mille deux cents dollars. Ma première voiture bien à moi. Quel luxe !

L'hôtel n'aurait certes pas fonctionné aussi bien sans l'appui et la polyvalence de Jeanne, mon épouse. En effet, Jeanne était cuisinière, serveuse à la salle à manger et lave-vaisselle; de plus, la plupart du temps, elle coordonnait le lavage, le séchage et le repassage. Quand nous avons pris le dessus dans nos affaires, nous avons embauché une dame Morello comme cuisinière, et Marguerite De Grâce, incroyable amie et travailleuse à tout faire. Mais Jeanne avait encore beaucoup de responsabilités en plus de s'occuper de Michelle et du nouveau-né.

En effet, en 1947, Jeanne donna naissance à Marc; il était prématuré et ne pesait que trois livres et demie. Pauvre lui, il était trop faible pour boire, ça lui prenait deux heures pour finir sa bouteille, goutte à goutte, et en plus, pour l'aider, il fallait serrer la suce. Figaro, notre épagneul noir et blanc, l'avait adopté et le suivait partout avec un air de découragement, comme s'il comprenait. Lorsque nous mettions Marc dans son carrosse au soleil, Figaro le veillait, dormant à moitié, et malheur à qui voulait s'en approcher. Pauvre chien, il ne reconnaîtrait sûrement pas son Marc aujourd'hui : six pieds deux pouces et 180 livres. Pendant que nous vivions et travaillions au Prince George – car nous habitions dans l'hôtel même –, Jeanne donna aussi naissance, en 1948, à Andrée, notre troisième enfant et deuxième fille. Je peux affirmer sans exagérer que nous avons travaillé comme des fous. Mais nous avions de précieux atouts : d'abord Jos Ménard, demeuré à notre emploi à titre de gérant, puis le barman aux cheveux blancs que tout le monde appelait «Monsieur» Morin.

Après la première année, oncle Arthur trouvait que j'allais trop vite en affaires. Réparations, employés supplémentaires, agrandissement (quatre chambres), achat d'une maison voisine en cas

d'expansion future, etc. J'étais entêté et je parvins rapidement à lui remettre son capital, plus 100 % d'intérêt, donc quinze mille dollars avec lesquels il déménagea à Eastview, près d'Ottawa, avec ma cousine Colette et son mari, Raymond Chénier, pour retourner dans l'épicerie où il se sentait plus à l'aise.

Quant à moi, je ne flanchais pas, même si les journées étaient longues, surtout quand la femme de nuit partait sur une brosse et oubliait de rentrer. À minuit, au lieu d'aller me coucher, je devais alors sortir les seaux, les savons, les vadrouilles, les désinfectants et procéder à laver les planchers : celui du hall principal, qui avait des grands carreaux blancs et noirs, celui de la taverne des femmes et des hommes qui était en terrazzo, puis les salles de toilettes et les crachoirs. Il y avait une tâche que je ne détestais pas, toutefois : il fallait mettre toutes les chaises sur les tables, cent du côté des hommes et soixante du côté des femmes; ça m'aidait à garder des muscles fermes, ce qui s'avérait utile lorsqu'il me fallait chasser un ivrogne récalcitrant. Je ne détestais pas l'horaire de nuit : réponse aux appels téléphoniques, tournée régulière en haut, attention aux odeurs en cas de feu et visite à la cave deux fois la nuit, l'oreille attentive à la cloche au cas où arriverait un client tardif.

J'aimais les heures paisibles du matin, assis dans le lobby à écouter les bruits divers, regardant les mineurs passer avec leur boîte à lunch en route vers la Lakeshore pour l'équipe de sept heures; ils me saluaient en passant et me criaient de leur garder une *draft* pour trois heures. Les mineurs et les bûcherons étaient plus que des clients : ils devinrent mes amis.

Le vin coûtait soixante cennes la bouteille de vingt-six onces. C'était du canadien, tel du Four Aces ou du Catawba. À mon avis, c'était aussi du poison à rats; pourtant, combien de fois ai-je dû en livrer en secret à deux dollars la bouteille, en guise de «médicament», plutôt que de voir mes clients se faire rouler dans les *blind pigs*. On échangeait les chèques à n'importe quelle heure. Je devais en tout temps avoir au moins une couple de mille dollars dans le



Jeanne et Conrad Lavigne à la réception de l'hôtel Prince George, vers 1945.



L'hôtel Prince George, de Kirkland Lake, vers 1947.

«Les *jobbeurs* restaient souvent deux semaines à l'hôtel; pendant ce temps, mes chambres étaient louées et la taverne occupée».

coffre-fort. Il nous arrivait également d'avoir à garder des chèques pendant un ou deux mois avant que la banque puisse les honorer. Ces clients, souvent de petits *jobbeurs* ou contracteurs, s'appelaient des «chaudrons pas de couverts». En d'autres mots, les réserves étaient rares mais, tôt ou tard, ça payait. De plus, les gars qui travaillaient dans le bois me confiaient souvent leur argent, parfois de cinq cents à mille dollars, en me disant : «Je te défends de me donner plus que vingt-cinq ou cinquante dollars par jour». C'était bon pour le commerce, c'était bon pour le client et ça évitait aux gars de se faire rouler. Au lieu de rester à l'hôtel deux ou trois jours avant de retourner au camp, ils y restaient souvent deux semaines. Pendant ce temps, mes chambres étaient louées et la taverne occupée.

Le Prince George offrait un bon service. Ainsi, on reconduisait aux chantiers les gars «cassés» qui, de toute façon, devenaient un fardeau. On avait toujours au moins une douzaine de montres-bracelets qui avaient été échangées par ces types pour le prix du taxi, et une couple de douzaines de belles combinaisons en laine, des Stanfield, que je ramassais dans les chambres pour les laver et les revendre (certains gars ont dû acheter la même combinaison cinq ou six fois). Et que dire des caisses de Molson Ex livrées en cachette, hors des heures d'ouverture et à trois fois le prix de vente... À l'époque, on pouvait servir de la boisson entre midi et vingt-trois heures; autrement, on prêtait flanc au *bootlegging* et à la possible contravention.

Je n'oublierai jamais les filles de joie, qu'on appelait aussi les filles de vie. Elles prenaient soin de mes clients et je ne leur demandais pas de certificat de mariage. Chez nous, il n'y avait pas de mauvais exemple et les gars ne se faisaient pas voler. J'allais vite changer les essuie-mains après usage, replacer les couvre-lits et les «exercices» recommençaient, avec un nouveau locataire. L'un voulait se *ramoner*, l'autre se *déjammer* ou *essayer sa plomberie*. Les gars en forêt travaillaient dur, au milieu des moustiques et des

intempéries; ça leur prenait beaucoup d'énergie pour faire une corde de bois de huit pieds plumés pour les mines (appelée *pit props*). Ces garçons sans famille venaient pour la plupart du Lac Saint-Jean et de la Gaspésie. Je m'occupais d'eux, allant jusqu'à traduire pour eux en cour de justice. Je me suis fait prendre une fois en altérant la traduction pour que la réponse soit moins incriminante. C'est bien moi qui savais que le juge Robinson, de Cobalt, comprenait le français. J'ai vite perdu ce travail d'appoint.

La paroisse de l'Assomption de Kirkland Lake devait devenir le lieu de rencontre des francophones de la ville. En plus de diriger la chorale, je siégeais au conseil scolaire et je devins directeur de l'Association des hôteliers de l'Ontario. Je participais également aux pièces de théâtre communautaire montées par le Cercle Saint-Louis, pièces qui devinrent très populaires dans les villages environnants, notamment à Earlton, Thémloe, Rouyn, Virginiatown et Larder Lake. Outre mon plaisir à jouer, j'en retirais même un bénéfice secondaire puisque ça faisait de la bonne publicité pour le Prince George. Je me rappelle avec beaucoup d'amitié des frères Gaston et Laurier Brisson, d'Omer Lefebvre, de Julien Pichette et du docteur Jean-Marie LeBlond.

J'avais réussi à acheter une demi-heure de temps d'antenne à la radio CJKL, le dimanche, de midi trente à une heure : chants, récits, nouvelles sociales, dédicaces. Ça ne nous rapportait pas une fortune, mais ça rendait service. Pourtant, un dimanche, on arriva toute la *gang* après la grand-messe, avec notre programme organisé, minuté, scripté, pour se faire dire : *Sorry, this is your last show*. La direction alléguait avoir reçu des plaintes à cause de cette émission dans une langue «étrangère». Ah ! je vous assure que je n'étais pas content, moi qui recevais des compliments de tous bords tous côtés pour cette initiative. Mes compagnons Omer Lefebvre, Gaston Brisson et Onésime Vermette acceptaient cette décision, mais moi, j'étais en «enfant de chienne». Je peux d'ailleurs dire que cette insulte a agi comme un catalyseur.

Toujours est-il que, six mois plus tard, je décidais d'aller à Larder Lake pour rencontrer le curé Anicet Morin\*. Après consultation auprès de cet homme que je considère comme mon mentor et après mûre réflexion, mon idée était faite : je redéménageais à Timmins, centre géographique et démographique du Nord, afin d'y fonder un poste de radio de langue française. Je reçus aussitôt l'appui d'Ernest Denis, ancien ami de Timmins, et de Laurent Bélanger, d'Earlton.

Ma première démarche fut une visite à M<sup>gr</sup> Louis Rhéaume, alors évêque du diocèse de Timmins, qui résidait à l'évêché de Haileybury. Je suppose que Sa Grandeur ne fut pas trop impressionné par mes finances, mon manque d'expérience, ma jeunesse et le fait que d'autres avant moi, tels Félix-Henri Trudeau et Louis Rousson, avaient échoué. Toujours est-il que M<sup>gr</sup> Rhéaume ajusta son petit capuchon et me lança : «quand je voudrai un poste français dans mon diocèse, j'en bâtirai un». CKVM Ville-Marie venait péniblement d'entrer en ondes et les postes français de l'Ouest avaient la vie dure. Mais avec ou sans bénédiction épiscopale, j'étais bien décidé à aller de l'avant.

J'ai donc vendu la moitié de mon avoir au Prince George à Aldéric Lafrance, pour la somme de cinquante mille dollars – ce qui me permettrait d'y revenir si l'aventure de la radio allait mal – et j'ai déménagé ma famille à Timmins, dans la maison d'Aldéric Lafrance qui faisait partie de son paiement (son piano aussi, d'ailleurs). J'avais donc environ cinquante mille dollars comptant et il me restait cinquante mille dollars investis dans le Prince George, dont les profits me feraient vivre. J'avais économisé un autre cinquante mille dollars en vendant des montres, des combinaisons de laine et de l'alcool en contrebande. À partir d'un capital de mille cinq

---

\* Anicet Morin est né en 1912 et ordonné prêtre par M<sup>gr</sup> Louis Rhéaume, en 1936. Il exerce tour à tour son apostolat à Kirkland Lake, Timmins, Chapleau, Larder Lake, Virginiatown et Val Gagné. Il est reconnu comme le père du mouvement coopératif dans le Nord-Est ontarien.

cents dollars en 1936, j'avais augmenté mon avoir à quinze mille dollars en 1946 et je sortais partiellement de l'hôtellerie avec cent cinquante mille dollars en 1950. Pas mal, n'est-ce pas ? Je pouvais donc m'aventurer en radiodiffusion et fonder le premier poste de radio de langue française en Ontario. Il faut dire que les taxes à cette époque étaient raisonnables.

Ce fut le début d'une autre phase de ma vie, le début de la radio CFCL dont les lettres d'appel signifiaient pour moi : **C**anadien **F**rançais, **C**onrad **L**avigne. À cette époque, j'attachais beaucoup d'importance à ce genre de choses qui, aujourd'hui, ne veulent peut-être plus rien dire. J'étais alors avide de réussite, d'indépendance financière, de reconnaissance du fait français en Ontario et de revanche aussi. Il faut en effet savoir que le propriétaire de CJKL à Kirkland Lake, Roy Thomson (plus tard Lord Thomson of Fleet) était aussi propriétaire de CKGB, la radio anglaise à Timmins. Si trente minutes de français par semaine étaient de trop, que penserait-il de cent vingt-six heures ?

La Société Radio-Canada, qui régissait alors l'octroi de permis, avait par trois fois refusé d'autoriser l'établissement d'un poste de radio dans la région de Timmins. À la lumière de ces refus, ma demande devait donc être parfaite. Je devais prouver que j'avais le financement nécessaire, y compris l'appui des marchands, qu'il existait un besoin pour ce service en français, que le public le désirait et, enfin, que j'avais l'équipe, l'expérience, le désir et l'habileté nécessaires pour surmonter toutes les difficultés et toutes les embûches que je rencontrerais.

Au début, mes amis Anicet Morin, Ernest Denis et Félix-Henri Trudeau\* voulaient déposer un long mémoire historique, question de démontrer les injustices du passé, les revendications à partir de

---

\* Félix-Henri Trudeau (1901-1978) fut agent d'assurances, homme d'affaires, commissaire d'école et échevin à Kirkland Lake. Un des militants franco-ontariens les plus engagés de son époque, il pilota, de 1941 à 1950, le dossier de la radio de langue française dans le Nord-Est ontarien.

## Cinq minutes de français par jour n'est pas assez

La population française de Timmins mérite plus que cela, affirme M. J.-C. Lavigne qui réclame un permis de poste de radio.

Cinq minutes par jour d'émission en langue française pour une ville dont la population est de langue française dans la proportion de 60 pour cent... c'est trop peu!

S'appuyant sur ce fait, M. J.-Conrad Lavigne, de Timmins, petite localité du nord de l'Ontario, a soumis, hier après-midi, au bureau des gouverneurs de Radio-Canada, en séance plénière et publique, un impressionnant mémoire pour l'obtention d'un permis d'opération d'un poste de 1000 watts.

Les gouverneurs (...) ont écouté avec le plus grand intérêt le plaidoyer de M. Lavigne.

Ce dernier entend opérer un poste bilingue. A une suggestion du président, M. A. D. Dunton, il répond: "Je pourrais très bien me tirer d'affaires et faire ma vie avec un poste exclusivement français. Par ailleurs, il serait préférable que mon permis soit pour un poste bilingue afin de pouvoir mettre à exécution tous les projets actuellement préparés."

### Les ravages du communisme

L'argument de M. Lavigne va bien au delà des considérations commerciales habituelles. (...) [Il] dépose au dossier 200 lettres signées par des ouvriers unionistes, notamment de l'Union des travailleurs canadiens de la pulpe et des ouvriers de l'acier. Ces ouvriers réclament des émissions en langue française pour deux raisons: (a) parce qu'ils y ont droit et (b) parce qu'il faut absolument trouver un moyen de contrecarrer la propagande communiste intense qui se pratique au sein des ouvriers de la forêt.

"Ne pas oublier," d'ajouter M. Lavigne, "que le français est enseigné dans les écoles de Timmins. Or, il est de première nécessité que les enfants, autant que les parents, puissent du fait même trouver un complément agréable, facile et efficace à leur éducation. Ce ne sont pas les cinq minutes de nouvelles en français du poste CKGB qui peuvent satisfaire à ce besoin de la population."

Répondant à diverses questions des gouverneurs, M. Lavigne se dit en mesure de satisfaire

sa clientèle par l'opération d'un poste indépendant. D'autre part, il reconnaît qu'un service de réseau serait autrement avantageux.

### Version de l'Opposition

M. H.-C. Freeman, directeur du poste CKGB n'est pas du tout du même avis que M. Lavigne. Il soutient que la ville de Timmins est fort bien servie par son poste et qu'il n'existe pas, à proprement parler, de demande pour un service en langue française. Selon M. Freeman, tous les citoyens canadiens-français de Timmins parlent habituellement l'anglais; tout le commerce s'effectue dans cette langue et il est très rare de voir un magasin par exemple annoncer ses ventes, ses produits en langue française. De plus, M. Freeman est d'avis que le poste de M. Lavigne qui n'aura qu'une puissance de 1000 watts ne pourra pas servir aussi bien que le sien (5000 watts) les localités de Hearst, Rock Falls (sic), Cochrane, etc. La population de Timmins est actuellement de 25,779 soit une diminution de 3,361 âmes depuis 1941. Un autre poste serait une concurrence sérieuse à un commerce déjà difficile et entraînerait une diminution de personnel et de gages.

"D'ailleurs," ajoute M. Freeman, "si on nous avait demandé plus de français il y a longtemps que nous nous serions rendus à ce désir. Nous l'aurions fait avec d'autant plus d'empressement que cela nous aurait valu des revenus additionnels." Or tel n'est pas le cas, au dire de M. Freeman.

A ceci, M. Lavigne répond qu'il existe plusieurs petits postes dans les centres principaux du marché nord-ontarien et que tous font un travail identique à celui du poste CKGB. Par contre, au strict point de vue de la population, Timmins peut très bien faire vivre deux postes et M. Freeman, dit-il, procède un peu vite en affaires en disant "On ne me demande pas plus de français, donc ce n'est pas nécessaire. C'est conclure rapidement une discussion dont on veut éviter précisément le point essentiel."

(...)

*La Presse, Montréal, 12 janvier 1951*



1867, les besoins d'aujourd'hui et ainsi de suite. Mais j'avais peur de cette approche qui pouvait susciter du venin, du négatif, des récriminations, des menaces. Donc, j'écrivis seul mon exposé, soit un document de trois cents pages élaboré dans l'isolement de mon sous-sol pendant six mois de travail intense, dactylographié par Jeanne et sa soeur Laure. Il me valut non seulement l'assentiment de la Société Radio-Canada, mais également des éloges pour un travail bien fait et minutieux. Ce document fut habilement relié, avec le nom en grosses lettres dorées pour chaque membre individuel. C'était une première ! Malgré cet exposé très étoffé, il a fallu lutter contre les adversaires du projet (voir article de *La Presse*, page 99).

Le vice-président du conseil de Radio-Canada, à cette époque, était Adrien Pouliot, doyen des sciences à l'Université Laval. Cet homme extraordinaire défendit ma requête, allant jusqu'à demander à Roy Thomson quelle menace un petit poste de langue française pouvait représenter pour son journal et pour ses postes de langue anglaise à Kirkland Lake et à Timmins. Que ça va donc bien quand un requérant se voit appuyé par celui-là même qui octroie les permis ! En rétrospective, la tâche fut plus facile que je l'avais escompté. Certains diront que c'est souvent le cas lorsqu'on est bien préparé. Pas nécessairement et je m'en rendrai d'ailleurs compte quelque trente ans plus tard...

Plus facile que je pensais, mais assez difficile tout de même ! Des choses assez cocasses se produisent au cours d'un tel exercice. En voici deux exemples : d'une part, une belle lettre d'appui de l'évêque anglican de Cochrane et de Moosonee; d'autre part, un refus catégorique du président de la chambre de commerce du district de Porcupine, qui était d'avis qu'un poste de radio de langue anglaise suffisait pour desservir la population. En réponse à ma déclaration que ce nouveau commerce emploierait quinze personnes, il m'adressa un petit sourire narquois. Il est vrai que ce docteur McClinton était un ami de Roy Thomson. Quoi qu'il

en soit, le 6 octobre 1951, le quotidien *Le Droit* pouvait écrire que, «dans un avenir rapproché, les ondes du Nord Ontario transmettront une voix nouvelle. Cette voix chantera (...) la réalisation du rêve qu'entretiennent depuis des années les 60,000 Canadiens français de Kirkland Lake à Hearst, par la voix de CFCL, poste français de radio de Timmins».

Mais trois mois après l'obtention de mon permis de diffusion, je n'avais toujours pas réussi à acheter l'acier dont j'avais besoin pour mes trois tours de 303 pieds. Mon petit papier ne valait pas grand-chose si je ne pouvais pas diffuser. Or, l'acier était encore rationné; je fus donc paralysé jusqu'au jour où je pus parler au ministre C. D. Howe. Ce dernier accepta de m'écouter après qu'un compagnon de l'armée, Norm McLeod, de British United Press, eut placé un bon mot en ma faveur. Trois minutes d'entretien Howe-Lavigne suffirent pour qu'il m'accorde un numéro prioritaire. Je n'oublierai jamais le député conservateur franco-ontarien, Rhéal Bélisle\* qui, à ma demande d'aide, avait répondu : «Tu te prends pour qui, toi ? Je peux même pas obtenir de fer pour l'INCO».

En avril 1951, nous avons donc soixante acres à défricher, à trois milles du centre ville. Les deux frères Labine à un dollar de l'heure et Léandre Bolduc, expert en défrichage de Val Gagné, avec son gros tracteur TD14 à huit dollars de l'heure, pouvaient s'occuper de ce travail. Une foule de travailleurs bénévoles s'organisait aussi autour de moi, car on en voulait de la radio française. Je ramassais tous les garçons de septième et de huitième années qui préféraient la hache à l'arithmétique, de grands gars qui aimaient mieux travailler dehors qu'écrire leurs examens. Le midi, Jeanne nous livrait des repas composés de sandwiches et de bonnes *binnes*. Quarante ans plus tard, je rencontre encore de ces

---

\* Rhéal Bélisle (1919-1992) fut agent d'assurances et homme d'affaires dans la région de Sudbury, préfet du canton de Rayside (1946-1952), député de Nickel Belt à l'Assemblée législative de l'Ontario (1955-1963), sous la bannière conservatrice, et sénateur de 1963 jusqu'à sa mort en 1992.

gars qui me demandent si je me souviens d'eux. Je souhaiterais souvent leur répondre «ben certain !», mais je n'ai pas toujours leur nom sur le bout de la langue. Alors, je navigue entre le oui et le non avec force gestes et hésitations polies.

En parlant des frères Labine, j'en ai rencontré un dernièrement qui m'a rappelé que j'avais rapidement pris le tour de manier la hache et que lui et son frère avaient plus que gagné leur 1 \$ de l'heure. Voici comment ça se passait. En arrivant le matin, je déposais mon veston et mon lunch par terre; les frères Labine se plaçaient de chaque côté de moi et bûchaient juste pour me suivre. Il me semblait qu'on en défrichait trop peu car, à midi, je voyais encore mon veston à l'arrière. Alors, redoublant d'ardeur, ils devaient me suivre. Laissez-moi vous assurer qu'au bout de trois mois, tout était clair, net, labouré et brûlé et nous étions prêts à enterrer les fils de cuivre du système de radio à tous les trois degrés. Si on avait pu voir ces fils du haut de la tour et à travers six pouces de terre, cela aurait ressemblé à une vraie roue de bicyclette.

À l'extrémité de ce terrain que nous étions en train de défricher, il y avait un petit ruisseau et une habitation de castors. Il n'existe pas un animal au monde plus travaillant et plus têtu que notre emblème national. J'avais beau briser l'écluse, vider l'eau, le lendemain matin tout était rebâti. Le plus sacrant, c'est qu'ils tiraient mes fils de cuivre et s'en servaient pour rendre leurs fortifications encore plus solides en y enveloppant des branches de toutes sortes. Un jour, mon frère Maurice, qui était mineur à Val d'Or, en visite à Timmins, m'annonça que l'heure fatidique avait sonné. En effet, il s'était procuré une dizaine de bâtons de dynamite. Nous les avons enfouis à cinq pieds de profondeur, la longueur d'un manche de pelle ronde, dans le rempart des castors. Puis, vous l'avez deviné, ce fut une explosion formidable, suivie d'une pluie d'eau, de boue, de branches et de fumier de castor pour deux cents pieds à la ronde. Adieu, castors ! Mais non, tout était



L'abbé Anicet Morin, «que je considère comme mon mentor», et Gustave Sauvé, o.m.i., de l'Université d'Ottawa, lors de l'inauguration du poste CFCL, en 1951.



Roch Demers, premier ingénieur de CFCL, en 1951, «qui devait dix ans plus tard filer vers Montréal pour devenir un grand de notre industrie au Canada».

**CFCL** C'est le nom du nouveau poste de radio de Timmins, qui commencera à fonctionner en septembre et dont les émissions seront françaises dans une proportion de 80 pour cent. M. G.-H. Dagneau lui a consacré dans *Notre Temps* (11 août) un article qui est un hommage aux gens de la région et à l'esprit d'initiative de l'organisateur du poste, M. Conrad Lavigne, jeune de trente-deux ans, qui a laissé son emploi et investi ses propres capitaux dans l'affaire. J'entendais un jour un personnage important de Radio-Canada affirmer que le mémoire présenté par M. Lavigne pour l'obtention du permis était vraiment remarquable, couvrant avec méthode et précision tous les points de vue que les gouvernements tiennent à étudier.

Un fait rapporté par M. Dagneau illustre l'esprit de collaboration de la population canadienne-française et sa hâte d'avoir un poste de radio. Dans une grande corvée pleine d'enthousiasme, de sueurs et d'écorchures aux mains, les écoliers ont consacré une partie de leurs vacances à débroussailler le terrain. Cette ardeur et l'appui des adultes n'ont pas été le fruit d'une génération spontanée. Ils correspondent d'abord à un besoin depuis longtemps constaté et ensuite à l'appel d'un véritable pionnier, M. Conrad Lavigne, qui est compris et aidé par des amis dynamiques.

**RELATIONS**

Septembre 1951

rebâti le lendemain matin ! Le ministère des Ressources naturelles réussit finalement à les attraper et à les transporter ailleurs.

Pendant ce temps, j'avais loué d'une dame Laflamme, un deuxième étage délabré sur la rue principale de Timmins. Bail inespéré, à cinquante dollars par mois pour cinq ans ! C'est là que René Barrette et François Boivin commencèrent à défaire, nettoyer et refaire, d'après mon plan incertain, les 1 500 pieds carrés qui logeraient le grand studio, la petite salle de contrôle, la discothèque, la salle de toilette, la réception et deux petits bureaux. Georges Archambeault, chef détective et peintre décorateur, se chargeait de la décoration, tandis que d'autres bénévoles coupaient les tablettes ou collaient les tuiles, bref, une véritable petite armée s'affairait à passer du rêve à la réalité. Parallèlement, mon ingénieur Roch Demers, un gars extraordinaire qui devait dix ans plus tard filer vers Montréal pour devenir un grand de notre industrie au Canada, rassemblait les équipements qui seraient nécessaires au fonctionnement de CFCL. Alfred Caron, lui, coulait les piliers de ciment et Ed Leblanc érigeait les tours.

Un noyau de personnel se dessinait : Léon Cloutier de Kapuskasing, Robert Millette de Timmins, Guy Angers de Québec, Robert DeBlois de Cochrane, Laurent Smith et Ted Meunier de Timmins aux ventes; Aurèle Lacoste de Cochrane, Jeanne Larcher et Jeanne de Cayen qui devaient, dès le début, nous assurer une popularité instantanée. Je n'oublie pas Mona Bergeron et Thérèse Rivard, jeunes femmes dévouées et brillantes. Alphonse Blain, époux de ma belle-soeur Jacqueline, devait également se joindre à nous à titre comptable et remplir ce poste avec grande compétence et loyauté. Ce fut mon homme de confiance pendant plus de vingt-cinq ans. Gaston Bergeron, Fidèle Barrette et Marcel Boileau, suivis plus tard de Rudy Fauteux, allaient devenir nos premiers et fameux techniciens et ingénieurs.

Voilà des jours fébriles et inoubliables. On ne savait trop à quoi s'attendre. Était-il possible d'entendre du français par la voie des

## Mérites reconnus

Le 25 juin à Montréal, M. Conrad Lavigne, propriétaire de CFCL, était nommé à vie directeur de l'Ordre du Bon Parler Français.

Comment ne pas être fière d'un "grand patron" comme le nôtre. Conrad Lavigne est ce que nos voisins appellent "a self-made man". Tout son mérite réside dans l'effort constant vers le but à atteindre: faire vivre et prospérer la langue française dans l'ouest ontarien et donner aux Canadiens français toutes les chances possibles de se faire connaître et, par conséquent, de se faire apprécier des autres nationalités.

Au nombre des réalisations qui tendent à ce but, CFCL s'affirme au premier rang. A pareille date, l'an dernier, monsieur Lavigne n'a pas craint de se rendre, à la barre du jour, sur le terrain où se trouve aujourd'hui notre émetteur et d'essoucher, niveler le terrain. Il avait tant à coeur le succès du premier poste radiophonique d'expression française en Ontario! Grâce à sa persévérance indomptable, le français a maintenant droit de cité dans notre région. Les obstacles, les soucis, les fatigues et les désappointements du passé sont maintenant inscrits à l'histoire et c'est aujourd'hui avec fierté que toute l'équipe de CFCL lui dit "Félicitations, grand patron. Vous l'avez mérité."

JEANNE DE CAYEN

*Le Droit*, 1952

## Au jour le jour

### Le poste CFCL fait un bon travail

Il n'y a pas encore un mois que le poste de radio de Timmins fonctionne. Ses débuts sont prometteurs. On rapporte que plus de 80,000 personnes de Hearst en Ontario à La Sarre, en Québec, écoutent, chaque jour, les émissions de ce poste. Les nombreux messages reçus par lettres, par télégramme et par téléphone indiquent que le nouveau poste était une nécessité. La population canadienne-française du Nouvel-Ontario en retirera de précieux avantages pour sa propre survivance. La réalisation de ce projet, selon nous, est la plus belle victoire que les Franco-Ontariens ont remportée en 1951. Les gens de cette région ne se sont pas contentés de paroles; ils ont passé à l'action, parce qu'ils sont convaincus que la meilleure façon d'assurer leur avenir ethnique, c'est de créer le fait français. La région de Timmins possède un groupe de Franco-Ontariens actifs, parmi lesquels il faut placer au premier rang M. Conrad Lavigne, qui a su mener à bonne fin la mise sur pied du nouveau poste. Ce groupe sert d'exemple au reste des Franco-Ontariens.

C'est avec plaisir que nous constatons que les Franco-Ontariens de Timmins s'occupent des Néo-Canadiens. Ainsi le poste CFCL met une heure, le dimanche, de 4 à 5 h. de l'après-midi, à la disposition des Italiens, et une demi-heure, le même jour, de 2 h.30 à 3 h. de l'après-midi à la disposition des Ukrainiens.

*Le Droit*, février 1952

## À la section Notre-Dame de Lourdes, Timmins

Votre récit des fêtes scolaires à l'occasion de Noël m'a donné la rage... d'aller vous voir, lors de l'inauguration du poste. Malheureusement, de graves occupations me retiennent à Ottawa. Aussi, pour me consoler, j'ai écrit au moins quatre articles sur M. Lavigne, l'homme de la Providence à Timmins, et le poste bien-aimé CFCL (...) Et d'ici mon prochain voyage... chez vous, remplissez le poste CFCL, de la gaieté des plus belles chansons françaises.

*Le Droit*, janvier 1952

ONCLE JEAN

ondes ? Ça donnerait quoi ? Tout le monde en parlait, tout le monde voulait aider. Je voyageais trois jours par semaine, de Kirkland Lake à Hearst, avec mon carnet de commandes : spot, flash, signal horaire, un cinq minutes cinq fois la semaine, du lundi au vendredi, des contrats pour 52, 260 ou 364 insertions. Je ne savais trop ce que je vendais, mes clients achetaient sans trop savoir ce qu'ils auraient, mais tout le monde attendait et anticipait la réponse à leur rêve. Imaginez maintenant la cérémonie d'ouverture – car nous en fîmes toute une occasion – au cinéma Palace de Timmins, par un beau dimanche après-midi d'hiver : mille trois cents spectateurs à l'intérieur, autant dans la rue, tous branchés sur les haut-parleurs. Trois heures de spectacles, de chants, de discours, avec un chœur, une soliste, un trio et un quatuor, sans oublier les politiciens. Tout fut habilement dirigé par Vincent Gauthier – en tuxedo s'il vous plaît – et béni par M<sup>gr</sup> Rhéaume tout de rouge vêtu, qui tint ce discours très significatif pour moi : «Quelle heureuse initiative j'ai eue...» ! La diffusion en direct mettait en contact, pour la première fois dans leur histoire, au-delà de 100 000 Franco-Ontariens qui s'entendaient, reconnaissaient leurs accents, leur façon de parler et, surtout, se rendaient compte que CFCL officialisait vraiment le fait français en Ontario, et ceci pour la première fois sur les ondes. Quel tour de force !

Je n'oublierai jamais cette cérémonie d'ouverture. Quand vint mon tour de prendre la parole, je fus saisi par l'émotion, la pression, les compliments et la culmination de cet effort gigantesque. Je ne pus prononcer qu'un seul mot : «Merci» et fondre en larmes. C'est la seule fois de ma vie où j'ai pleuré en public. Comme l'a si bien écrit *Le Devoir*, dans son édition du 8 février 1952, «la population franco-ontarienne du Nord était en liesse dimanche dernier. De près et de loin on est venu par centaines envahir le théâtre Palace pour un concert sans précédent de talents locaux. (...) L'avènement de CFCL marque une étape importante dans la vaillante lutte de nos compatriotes». Un journaliste du même

## Véritable épopée dans le nord de l'Ontario

Le poste CFCL de Timmins fait entendre sa voix aux milliers de Canadiens français du nord de l'Ontario – Nombreuses et intéressantes personnalités de l'extérieur – MM. Adrien Pouliot et Marcel Ouimet de Radio-Canada sont présents – Le club Richelieu-Timmins prend une part active aux démonstrations – Bel hommage rendu à M. Conrad Lavigne, propriétaire-fondateur du nouveau poste

Par Jean Taillefer

TIMMINS, Ont. (De notre envoyé spécial) "Tu es l'homme qu'il nous faut, lui avait dit l'abbé Anicet Morin. Nous avons besoin d'un poste de radio français dans le Nord. C'est toi qui vas nous le donner."

Conrad Lavigne se mit à la tâche. Pendant près de deux années, il fit démarches et pétitions. Aidé de patriotes généreux comme lui, il travailla d'arrache-pied. Son courage fut récompensé.

Aujourd'hui, à 500, 600 et 700 milles au nord d'Ottawa, de Kirkland à Hearst, une voix nouvelle se fait entendre; une voix chère à des milliers de Canadiens français qui en étaient privés; une voix française; celle du nouveau poste CFCL de Timmins.

### Mémorable cérémonie d'inauguration

Dimanche était un grand jour pour Conrad Lavigne, pour l'abbé Anicet Morin, pour M. Ernest Denis, pour M. F.-H. Trudeau et pour ces 120,000 Canadiens français du nord d'Ontario qui peuvent maintenant, dans leurs propres foyers, entendre cette voix chérie. C'était l'inauguration officielle.

Dimanche matin, Mgr Rosaire Mathieu, P.D., curé de Saint-Antoine de Padoue, à Timmins, a béni le nouveau poste, situé au numéro 175, 3e avenue. Durant l'après-midi, des centaines de personnes se sont rendues au théâtre Palace pour goûter les paroles de plusieurs personnalités, de même que les chants et les pièces musicales d'une myriade de jeunes talents locaux. Les cérémonies se sont terminées dans la soirée, par un concert offert par le club Richelieu Timmins, auquel plus de 350 personnes ont pris part.

On remarquait, parmi les personnalités présentes: Mgr Mathieu, délégué officiel de Son Excellence Mgr Louis Rhéaume, O.M.I., évêque de Timmins; M. Adrien Pouliot,

gouverneur de Radio-Canada; M. Marcel Ouimet, directeur du réseau français de Radio-Canada; M. Edmond Cloutier, Imprimeur du Roi, vice-président de l'Association canadienne-française d'éducation d'Ontario; M. Louis-J. Billy C.G.G., président du Syndicat d'Oeuvres sociales, Limitée; Me Waldo Guertin, C.R., président des Sociétés Saint-Jean-Baptiste d'Ontario; M. Karl Eyre, député libéral de Timmins au gouvernement fédéral et plusieurs autres...

### Véritable épopée

La fondation du Poste CFCL est une véritable épopée.

M. Lavigne, originaire de Cochrane, Ont., est âgé de 34 ans seulement. Durant la dernière guerre il combattit pour son pays pendant 14 mois, en Hollande et en Allemagne. Il est le fils de M. Eugène Lavigne, d'Amos, et le fils adoptif de M. et Mme Arthur Ducheneau, d'Eastview.

L'abbé Anicet Morin, curé de Mattagami Heights, à Timmins, M. l'abbé Charles-Eugène Thériault, curé de Notre-Dame-de-Lourdes, également à Timmins, et quelques autres, furent les premiers à intéresser M. Lavigne à l'établissement d'un poste de radio qui desservirait les nombreux Canadiens français de Timmins, Hearst, Ramore, Kapuskasing, Cochrane, Iroquois Falls, Ansonville et les environs.

En octobre 1950, M. Lavigne, co-propriétaire d'une hôtel à Kirkland Lake, alla s'établir à Timmins en vue de travailler à la réalisation du projet. Ce n'était pas la première fois qu'on essayait. Une première demande avait été faite à Radio-Canada en 1940, et une seconde en 1946. Les deux tentatives avaient échoué.

Pendant quatre mois, M. Lavigne parcourut le nord d'Ontario en tous sens, demandant



l'appui de la population tant anglaise que française. Il reçut plus de 300 lettres supportant son projet. Il présenta ensuite à Radio-Canada un bref de 300 pages, un des plus complets qu'aient jamais reçus les gouverneurs. Il obtint finalement son permis.

Les obstacles continuèrent à se dresser sur sa route.

D'abord, les banques imposèrent des nouvelles restrictions sur les prêts. Elles obligèrent les emprunteurs à rembourser dans un délai d'un an. M. Lavigne surmonta l'obstacle en offrant son hôtel comme sécurité.

Ensuite, à cause des gisements métallifères dans la région, M. Lavigne dut trimer pour trouver les 120 acres de terre non rocheuse dont il avait besoin pour installer ses mâts de transmission. Il dut se servir d'un marécage.

Aussi, l'acier se fit rare. M. C.D. Howe, ministre du Commerce, recommanda au Cabinet d'imposer des restrictions plus sévères sur l'acier destiné à la construction. M. Lavigne finit néanmoins par obtenir l'acier nécessaire, non sans d'innombrables démarches.

De plus, aucun fil électrique assez puissant n'était disponible pour transmettre l'énergie requise entre Timmins et l'endroit du transmetteur.

#### **"Un vrai miracle"**

De l'avis général, l'histoire du poste CFCL tient du miracle. Normalement, les obstacles qui se sont dressés contre l'établissement du poste auraient découragé les cœurs les plus généreux. Mais ils n'ont pas vaincu nos fiers compatriotes du Nord.

Aujourd'hui, on peut entendre CFCL de Kirkland à Hearst. On peut même l'entendre en plusieurs endroits isolés de l'Ontario et même du Québec, qu'on n'osait même pas espérer atteindre. A Timmins et dans les environs, quel que soit le restaurant, l'hôtel ou la maison que vous visitez, c'est CFCL qu'on écoute, "la seule voix française de l'Ontario-Nord".

CFCL, dont la longueur d'ondes est de 580 kilocycles, réjouit non seulement la population canadienne-française du Nord, il réjouit aussi tous les Canadiens anglais

bien pensants qui désirent se familiariser avec la langue et la culture françaises. On a même vu de ces derniers se ranger aux côtés de leurs compatriotes canadiens français pour aider au défrichage nécessaire à l'établissement du transmetteur.

Comme CFCL ne dispose pas du service régulier de Radio-Canada, M. Lavigne, propriétaire du poste, compte beaucoup sur les talents locaux, lesquels, heureusement, ne manquent pas. CFCL reçoit cependant, de Radio-Canada, des enregistrements tels que "Un homme et son péché", "Yvan l'intrépide" et quelques autres.

Au moins 80 p. 100 des émissions doivent se faire en français, selon les directives de Radio-Canada. Actuellement, seuls quelques bulletins de nouvelles et annonces commerciales sont diffusés en langue anglaise. CFCL est donc le premier poste véritablement français de tout l'Ontario.

#### **Une pépinière de talents**

Le gala musical qui a eu lieu durant l'après-midi, au théâtre Palace, a fourni la preuve indéniable que Timmins et la région constituent une véritable pépinière de jeunes talents musicaux.

M. Lavigne a souhaité la bienvenue et a cédé la parole à M. Lucien Saint-Amand, gérant du poste, qui a présenté son personnel.

CFCL dispose d'un personnel aussi habile qu'enthousiaste. Il se compose comme suit:

Gérant: M. Lucien Saint-Amand, natif de Montréal, autrefois gérant de CKLS à La Sarre, P.Q.;

Ingénieur: M. Roch Demers, originaire de Hull, autrefois ingénieur à Rouyn, Toronto et Ville-Marie, qui a travaillé aussi au poste CKOY, à Ottawa;

Directrice des programmes féminins: Mlle Jeanne de Cayen, native d'Ottawa, qui a gagné le Palmarès de Radio-Télévision 1951 comme courriériste de CHRL à Roberval;

Quatre annonceurs bilingues, dont: M. Léon-R. Cloutier, natif de Kapuskasing, Ont., M. Guy Angers, de Montréal; M. Robert Milette, qui occupe aussi le poste de directeur des nouvelles; et M. Laurent Smith, qui occupait le poste d'organisateur à l'Union Saint-Joseph, à Ottawa;

Chef du trafic: Mlle Thérèse Rivard, sténo-dactylo bilingue;

Réceptionniste: Mlle M. Pagé;

Préposée aux talents locaux: Mme Jeanne Larché.

La présentation terminée, M. Vincent Gauthier, de Timmins, maître de cérémonies, a ouvert le programme.

Y ont pris part: l'orchestre de garçons et filles de la Haute École de Timmins; Mme Aline Gauthier, accompagnée au piano par Mme Germaine Piché; M. Louis Gérard, accompagné au piano par sa soeur, Mlle Aurélie Gérard; les compagnons du Folklore canadien, sous la direction de M. François Boivin, accompagnés par Mlle Irène Carbonneau; M. Ronald Saint-Jacques, accompagné par Mme Germaine Piché; les troubadours (quatuor) du Porcupine; le quatuor de Henry Kelneck; Mlle Jeannine Smith, accompagnée au piano par Mme J. Thériault; M. René Giroux, accompagné par Mme Blanche Dafoe; René et Georgette Barrette; Philippe Boucher, accompagné par Mme Jeanne Larché; Mme Madeleine Fournier, diseuse; Mary Flinsky et Bill Aide, pianistes; la chorale de Smooth Rock Falls; Mme Lanteigne, accompagnée par Mme Larché; le "Melody Strings", sous la direction de M. Armand Lefebvre; M. Edward Bartlett, violoniste, accompagné au piano par Mme Wilkins; François Boivin et Mme Agathe Caron, chanteurs; le quatuor des Gais Lurons; Lou Vacchino et son ensemble; et autres.

M. Ouimet qui assistait à la fête, en était émerveillé.

### 20 postes

M. Ouimet, durant l'allocution qu'il a prononcée, a souligné que par suite de l'inauguration du poste CFCL, le nombre de postes diffusant les émissions du réseau français de Radio-Canada se porte à 20.

M. Ouimet déclarait que les 20 stations, à la fois de Radio-Canada et de l'entreprise privée, s'unissent "dans un bel esprit de collaboration, pour donner au Canada français un service radiophonique qui ne cède en rien aux réseaux de langue anglaise de notre pays et même aux grandes chaînes américaines."

"Je n'ai aucun doute, a ajouté le directeur du réseau français de Radio-Canada, que le

poste CFCL travaillera à resserrer davantage les liens déjà forts qui unissent les éléments anglophones et francophones de la nation canadienne."

M. Eyre, député de Timmins, a déclaré que la région avait "un pressant besoin" de posséder un poste de radiodiffusion française. Il a souligné, comme M. Ouimet, que CFCL contribuera à entretenir la bonne entente entre les deux principaux éléments ethniques du pays, en faisant connaître et aimer la culture et la mentalité canadiennes-françaises.

M. Wilfred Spooner, maire de Timmins, a aussi fait l'éloge du nouveau poste et a indiqué sa mission.

"Qu'il me soit permis, a dit le premier magistrat de Timmins, de noter les avantages qu'il apporte aux nôtres, le bonheur de goûter, après de longues années d'attente, des émissions radiophoniques dans la langue de leurs ancêtres, des programmes de choix, propres à développer chez nous le goût du bon et du beau, le goût de cette riche culture qu'est la culture française. (...)

M. Émile Turcotte, maire de Kapuskasing, s'est fait le porte-parole de sa ville et des villes environnantes pour souhaiter longue vie au poste nouveau-né.

### Plus de 350 personnes

Le souper concert qui a réuni, en l'hôtel Goldfield, au delà de 350 personnes, était sous les auspices du club Richelieu Timmins.

M. Georges Archambault, président du club, a souhaité la bienvenue aux invités et a cédé la parole à M. Saint-Amand, gérant du poste, qui a fait l'éloge des "influences de l'ombre": les épouses des employés du poste. Il a rendu hommage, en particulier, à Mme Conrad Lavigne, épouse du propriétaire, à qui on a présenté une magnifique gerbe.

Mgr Mathieu, qui représentait son Excellence Mgr Rhéaume, O.M.I., a ensuite félicité M. Lavigne, "cet homme qui a déclenché dans les coeurs canadiens-français un courant d'émotion profonde". Il a rappelé aussi la mission du nouveau poste. (...)

M. Cloutier, qui représentait l'Association canadienne-française d'éducation d'Ontario, a annoncé une nouvelle qui a haussé davantage l'estime que Timmins entretient à



La première équipe de CFCL, 1951. assises : Jeanne de Cayen, Mona Bergeron, Thérèse Rivard; au centre: Jeanne Larcher; debout : Lucien St-Amant, Léon Cloutier, Roch Demers, René Barrette, Robert Millette, Laurent Smith, Gérard Charbonneau, Conrad Lavigne.

l'égard de M. Lavigne. Il a annoncé la nomination du propriétaire-fondateur de CFCL au poste de président régional de l'Association d'Éducation.

M. Billy a transmis à M. Lavigne ses vœux, ceux de M. Aurèle Gratton, gérant général du "Droit", et ceux de M. Jean-Paul Lemire, gérant du poste CKCH. M. Gratton et M. Lemire s'étaient trouvés, malheureusement, dans l'impossibilité d'assister aux célébrations.

Me Waldo Guertin, l'abbé Achille Courmoyer, curé de Cochrane, le curé Charles-Eugène Thériault, le doyen des curés de Timmins, M. Adrien Pouliot, gouverneur de Radio-Canada, et quelques autres, ont aussi adressé la parole à l'issue du souper.

M. Pouliot, avec sa verve bien connue, a surtout appuyé sur la radio française en regard de la culture canadienne. Il a rappelé aussi que Radio-Canada compte sur la collaboration entière des postes privés, surtout ceux des provinces minoritaires. (...)

Faisant allusion au bref magnifique soumis par M. Lavigne aux gouverneurs de Radio-Canada, M. Pouliot a déclaré:

"Nous n'avions jamais rien vu de tel. Quand des ingénieurs viennent me demander un modèle, c'est le bref de M. Lavigne que je leur remets aussitôt."

M. Lavigne, visiblement ému, a remercié tous en général. "Il serait impossible de nommer tous ceux qui m'ont aidé, a-t-il dit. Il y en a beaucoup trop. Je peux dire cependant qu'il y en a très peu à Timmins et même à l'extérieur qui n'ont pas travaillé".

M. Edmond Aubé a agi comme maître de cérémonies. Le souper fut agrémenté par plusieurs pièces de musique et de chant.

Parmi ceux qui ont assisté à l'inauguration, on remarquait, outre ceux déjà mentionnés: M. Hervé Lemieux, préfet de Mountjoy; le R.P. Antonin Toupin, O.M.I., de l'Université d'Ottawa; M. Joseph Beaulieu, d'Ottawa; M. W. Wilson, représentant de CKVL, à Verdun; M. Ricard, directeur de CHNO, de Sudbury; M. David Armanbourg, président de Radio-Nord, Inc.; le docteur Émile Gaboury; M. Louis Bilodeau, gérant de CKVM, de Ville-Marie; M. Jean Sénécal, ingénieur en chef de Radio-Nord Inc.

*Le Droit*, 16 janvier 1952

quotidien avait noté, le 9 décembre 1951, que «le Nord Ontario sera dans la joie [quand] le poste CFCL commencera à fonctionner». Puis il avait ajouté que, «du même coup le poste anglais CKGB perdra 80 000 auditeurs. Je ne serais pas surpris qu'il soit assez rapace pour donner du français maintenant pour faire concurrence à M. Lavigne». Le journal *Le Droit* a, pour sa part, consacré toute une page à l'ouverture du poste CFCL qu'il a qualifié de «véritable épopée» (voir de larges extraits, pages 107-110).

Les premiers mois d'euphorie totale ont dû mener bien des gens à doubler leur facture d'appels interurbains, car les requêtes au poste pour entendre leur sélection préférée et offrir des dédicaces ou des bons souhaits ne tarissaient pas. Ce goût qu'ont les gens de s'entendre à la radio et d'offrir des dédicaces nous poussa, quelques années plus tard, à offrir une émission en direct intitulée *Curb Service* (nous lui avons donné un nom anglais parce qu'elle attirait une nombreuse clientèle de langue anglaise) L'annonceur descendait sur le trottoir, devant notre édifice, pour parler aux jeunes qui s'arrêtaient en personne ou en auto afin de dédier des chansons à l'un ou à l'autre de leurs amis ou parents. La circulation était parfois tellement dense que les policiers devaient venir la diriger. Éventuellement, cette émission devint le «Rendez-vous sur la colline» lorsque le poste déménagea sur le mont Sacré-Coeur.

Voici quelques-unes des émissions qui donnèrent à CFCL un cachet bien spécial : «Les nouvelles de chez-nous», «Le chapelet en famille», «Le hockey des Canadiens», «Les deux Jeanne», «René et Georgette», «Les Hirondelles», «Le quatuor des Gais Lurons» et «Radio Pierrot» qui, de 16 heures 30 à 17 heures tous les jours, rassemblait une classe entière d'une école primaire en studio.

Jeanne Larcher et Jeanne de Cayen («Les deux Jeanne») animaient l'émission du matin. Jeanne Larcher, femme au sourire facile, généreuse à l'extrême, musicienne dans l'âme, avait toujours le bon mot au bon moment pour faire rire les auditeurs. Jeanne de Cayen, Québécoise cultivée expatriée dans le Nord de

l'Ontario, avait fait de la radio au Lac Saint-Jean et était toute désignée pour donner le ton, non seulement dans le choix musical mais dans toute la programmation. Quand on a la chance de découvrir une formule gagnante, on l'exploite, on la cultive, on l'améliore. Ce fut le cas des deux Jeanne qui occupèrent les ondes pendant nombre d'années de 9 heures à 11 heures, du lundi au vendredi. Leur courrier était phénoménal, notamment les requêtes pour Jeanne Larcher au piano, sur le vif. Il y avait aussi les recettes, les poèmes, les commentaires, les invités sur des questions d'intérêt féminin, bref, elles n'avaient jamais assez de temps. Il faut dire que les douze minutes par heures consacrées à la commandite se vendaient bien. On consacrait dix minutes par heure aux nouvelles sociales, courtoisie des deux Jeanne.

Unique médium de communication de langue française dans tout le Grand Nord, CFCL bouleversait la vie des gens. Ainsi, de Ramore à Hearst, tout s'arrêtait de 14 heures à 14 heures 30, du lundi au vendredi, pour «L'histoire de Charles Martel». Ce roman-fleuve était composé par Robert DeBlois, de Cochrane, puis dirigé, animé et présenté entièrement par le personnel du poste. Pour ma part, j'animais l'émission «Les souvenirs du Père Onésime», vieux radoteux d'histoires de l'ancien temps.

Le hockey local diffusé une fois la semaine et le hockey professionnel, en direct, deux soirs par semaine, nous méritaient une énorme publicité dans le Nord. De plus, une fois par mois, nous organisions une soirée musicale de style *jam session*, le dimanche soir, au cinéma Cartier où de vingt à trente musiciens se rassemblaient deux heures durant, en concert impromptu et souvent frénétique (nous étions encore à l'ère prérock 'n' roll). On devait placer des haut-parleurs dehors pour accommoder les gens qui s'entassaient dans le hall et sur le trottoir. Ensuite, on passait le chapeau pour payer les frais de diffusion. Les orchestres d'Al Pierini (Ansonville), de Ti-Gus Saint-Aubin, de Gene Crocco (Timmins), de Gene Longstreet (Matheson) et, surtout, de Hank

EMOUVANT! CAPTIVANT! HUMAIN!

POUR LA DEUXIEME SAISON

**LE POSTE CFCL**

présente

**L'HISTOIRE DE CHARLES MARTEL**

TEXTE ET REALISATION DE ROBERT DEBLOIS

"L'HISTOIRE DE CHARLES MARTEL"

est un roman de chez-nous, d'un auteur de chez-nous  
et mettant en vedette des artistes de chez-nous

ECOUTEZ TOUS LES SOIRS A 7.15 P.M.

DU LUNDI AU VENDREDI

L'HISTOIRE DE CHARLES MARTEL

**A**

**CFCL**

(canal 6 ---- en '56)

La direction  
Poste CFCL  
175 Troisième Ave  
Timmins, Ontario.

(23 janvier 1952)

Messieurs,

Samedi soir dernier, au cours de votre émission diffusée directement du Pavillon, nous avons justement une soirée dansante à domicile. Quoi que nous aimions beaucoup danser sur les grands orchestres, nous aimons davantage danser sur la musique d'Henry Kelneck. Peut-être est-ce parce que c'est un orchestre de "chez-nous" ? De toutes façons, nous aimons beaucoup Henry Kelneck et sa musique et souhaitons vivement que vous continuerez à radio-diffuser sa musique le samedi soir.

Soit dit en même temps que nous sommes des auditeurs assidus de CFCL. Vos émissions sont variées et des plus intéressantes.

Un groupe de jeunes de Cochrane

Kelneck (Timmins) devaient placer CFCL au premier rang dans les sondages, tout comme les contributions musicales de Cécile Sween, de Jeanne Larcher, de Georgette Barrette, de Dorothy Mascioli, de Thérèse Lamarche et de Germaine Piché.

Les grands succès du réseau français de Radio-Canada, tels «Chez Miville» et «Les joyeux troubadours», les bulletins de nouvelles, les séries dramatiques comme «Les belles histoires des pays d'en haut» (commandité par Pepsodent) et «Je vous ai tant aimé» (commandité par la farine Robin Hood) étaient très populaires chez nous aussi. Ils aidaient à nous faire oublier ou accepter les autres émissions de grande culture («L'Opéra du samedi après-midi») et de grandes discussions philosophiques ou «dans les nuages» qui intéressaient assez peu la majorité de nos auditeurs. Ce genre de programmation les laissait avides d'émissions locales populaires, à leur portée, à raison de dix-huit heures par jour.

Ces premières années de la radio en ont vu de toutes les couleurs. Ainsi, ce jeune annonceur courant au micro pour s'excuser que la tempête avait fait sauter l'émetteur mais qu'on reviendrait en ondes aussitôt que possible... ou l'autre qui, un bon dimanche matin, se mit en tête d'exhorter les gens à fermer leur appareil car l'émission de 10 heures était en langue étrangère (anglais) et protestante (L'Armée du Salut), mais qui rajoutait : «Revenez à 11 heures pour la grand-messe en direct» ! Une fois, les gars avaient convaincu Stompin Tom Connors, qui faisait ses débuts à l'hôtel Maple Leaf de monter en studio. Après une douzaine de verres de bière en fût, il *stompait* si fort que le gérant de la bijouterie au rez-de-chaussée, un nommé Martel, vint nous prier d'arrêter parce que toutes ses assiettes tombaient des tablettes.

Il y eut les années de la Caravane de CFCL. En effet, pour mieux se faire connaître, une partie du personnel du poste voyageait toutes les fins de semaine d'été, donnant des spectacles de deux heures dans les salles paroissiales de Hearst en descen-



Conrad Lavigne dans la salle de contrôle de Radio CFCL, en juillet 1961.



L'annonceur de «Rendez-vous sur la colline» descendait sur le trottoir pour parler aux jeunes qui s'arrêtaient en auto, sur le mont Sacré-Coeur, afin de dédier des chansons à leurs amis ou parents.



dant. On avait du plaisir ! Ainsi, à Mattice, un géant assis dans la première rangée dit à son épouse : «C'est lui, ça, l'annonceur qui te fait t'évanouir à la radio ? Ben, j'suis pu jaloux pantoute». Il faut dire que cet annonceur, qui avait une belle voix grave et chaude, était doté d'un visage que même sa mère a dû avoir de la misère à aimer. Nos mélanges de musique, de chants et de sketches comiques donnaient aux membres du personnel l'occasion de s'extérioriser et, plus important encore, procuraient aux auditeurs la chance de pouvoir rattacher des visages aux voix des personnalités sur la scène.

Une de mes émissions préférées était «Ça, c'est une bonne», où quatre conteurs d'histoires – Léo Lalonde, Vincent Gauthier, Gérard Pelletier et moi-même – racontions des histoires fournies par des centaines d'auditeurs. L'émission dura trois ou quatre ans avant de cesser parce que les histoires devenaient trop salées. Grivoise ou non, celle-ci semble véridique. Une compagnie canadienne en réunion annuelle à Toronto demande à chacun de ses gérants provinciaux de se présenter. Celui de l'Ontario dit : *My name is Brown, B-R-O-W-N. I am an Anglo-Saxon Protestant, I am white all over and I don't like French Canadians !* Celui du Québec se lève et, avec un bel accent bien entendu, déclare : *My name is Lebrun, that's Brown in English; I am a French Canadian Roman Catholic. Me too, I am white all over, but for one little spot and that is BROWN, B-R-O-W-N.*

Les premières années, soit de 1950 à 1955, le téléphone ne déroutait pas. D'un bout à l'autre du Grand Nord, des requêtes, des suggestions, des compliments et des critiques fusaient de toutes parts. CFCL dut éventuellement augmenter sa puissance à 10 000 watts et, pour ce faire, changer de fréquence en passant de 580 à 620 sur la bande MA. De plus, avec les ans, vinrent s'ajouter deux postes de retransmission : CFLH Hearst et CFLK Kapuskasing.

Radio CFCL ne tarda pas à être reconnue comme une vraie pépinière de talents, une école de créateurs disciplinés et entraînés

à tout faire. Je n'ai aucun doute que le capital humain de CFCL fut notre plus belle contribution à l'industrie de la radiodiffusion. Mentionnons, entre autres, les carrières subséquentes de Roch Demers, Yvan Ducharme, Jean-Pierre Coallier, Raymond Lemay, Gaston Bergeron, Henri Saint-Georges, Ted Meunier, Pierre Stein, Aurèle Lacoste, Roger Poirier, Robert De Blois, et Jean De Villiers. La peine et le désarroi que j'ai éprouvés de voir cette brochette de jeunes talents apprendre le métier chez nous avant d'être littéralement volés par les grandes stations étaient quelque peu atténués par l'idée que c'était bien normal, pour ces jeunes, d'aspirer à étaler leurs talents dans les grands centres capables de leur offrir des salaires à la mesure de ces marchés tellement plus populeux et riches.

Albert Aubé, ancien professeur, et Pierre Stein, de Québec, se succédèrent à la gérance. Ils donnaient à CFCL le goût de l'excellence, le ton de la distinction. Stein surtout brillait par sa verve, sa bonne humeur et sa façon de corriger sans blesser. En ressassant tous ces noms, je ne peux passer sous silence une perte inoubliable, celle de Tex Lefebvre d'Ansonville. Cet ouvrier de la première heure est mort prématurément au grand chagrin de toute la famille CFCL. Les employés et les amis de CFCL formaient en effet une grande famille.

CFCL ou moi-même devions, au fil des ans, mériter une foule de médailles, de décorations et de titres. Parmi ceux-ci, notons : chevalier de l'Ordre du Bon Parler Français, décoration de la survivance française, le fleur de lys du gouvernement du Québec, chevalier des francophones d'Amérique, trophée de l'Association canadienne de radio et de télévision de langue française (pour la promotion de la culture française), la palme d'or des pionniers (décernée par les gens de la radio) et, finalement, l'élection au temple de la renommée en 1990.

On m'à souvent demandé pourquoi j'ai investi seul dans la radio, puisque la mode aujourd'hui veut que les risques soient

répartis entre plusieurs actionnaires. C'est précisément parce que mon affaire était risquée que je n'osais demander à mes amis, à mes parents, d'investir ou de partager le risque avec moi. Mais dès le lendemain de ma première visite à Smooth Rock Falls, à Kapuskasing et à Hearst, l'incertitude face à ma réussite s'envola. Je me rappelle en particulier des gens de Hearst – les Fontaine, Tanguay, Comeau, Girard, Lecours, Aubin, Narbonne, Lévesque, Vermette, Lafrance – qui signaient des contrats d'annonce même avant l'ouverture du poste; ce fut le même phénomène à Kapuskasing avec les Falardeau, Lefebvre, Guénette, Lincez, Turcotte, Turmel, Guertin, Beauchesne, Marin et Nadeau qui signaient sans trop savoir ce que ça leur rapporterait. Gravel, Bordeleau et Léonard en firent autant à Smooth Roch Falls. La générosité de mes compatriotes m'aida à traverser les moments les plus difficiles.

En me voyant arriver, plusieurs me saluaient en disant : «Tiens, v'là Conrad qui vient chercher son *support*». Ce fut le cas de Gérard Guay, ancien forgeron devenu vendeur pour Ford à Val Gagné; un mois avant l'ouverture du poste, il acheta une gigue diffusée tous les jours à 17 heures. Ni lui ni moi ne savions exactement ce que ça lui rapporterait, mais la confiance régnait. Un peu avant la période des Fêtes ou de la Saint-Jean-Baptiste, mon gérant des ventes, Ted Meunier, m'accompagnait dans une tournée de promotion. Arrivés à Hearst, par exemple, nous prenions chacun un côté de la rue principale pour voir qui ferait le plus de ventes. C'était un gars plaisant, un vendeur extraordinaire, un vrai promoteur, un vrai *chum*.

Avec un tel rythme de vie, il va sans dire que mes absences du foyer étaient nombreuses. Je partais très souvent le dimanche soir, vers six heures, pour me rendre aux extrémités du territoire desservi afin de pouvoir frapper à la porte de mon premier client potentiel à huit heures le lundi matin. Au fil des ans, la famille s'agrandit; durant ces premières années de la radio, Nicole s'ajouta à Michelle, Marc et Andrée, puis arriva Jean-Luc. Jeanne eut

## Hommage au poste CFCL de Timmins

De la part de l'Association canadienne-française d'Éducation d'Ontario

Depuis le 21 décembre, jour de l'inauguration des émissions radiophoniques du poste CFCL, à Timmins, les sonneries téléphoniques ne cessent de se faire entendre. De toutes les parties du Nouvel-Ontario comme aussi de La Sarre, d'Amos, de Malartic, des messages tout imprégnés de sincérité et de joie disent et redisent à monsieur Conrad Lavigne leur bonheur d'entendre les syllabes françaises portées par les ondes de CFCL.

Nous voulons rendre un hommage de sincère admiration à monsieur Conrad Lavigne, le fondateur du poste CFCL. Nous savons l'esprit de suite, la ténacité qu'il a mise dans la poursuite de son projet; nous savons la somme de travail qu'il a apportée dans la lutte contre les circonstances difficiles, contre les oppositions parfois systématiquement organisées. Jeune Canadien français doué du sens des affaires, Conrad Lavigne sert d'exemple à ses compatriotes.

Ce qui nous a édifié dans le cours des deux dernières années, ce fut l'esprit de coopération manifestée par les Canadiens français de Timmins à l'endroit de CFCL. Nous soulignons le fait suivant tout plein de signification: il s'agissait de défricher le terrain où s'élèvent les tours d'émission, terrain couvert d'aulnes touffus. Un appel fut lancé et tout de suite il fut entendu. Des hommes et des enfants firent leur large part et, en peu de temps, aulnes et arbustes disparurent. Cette collaboration populaire jetait dans le sol une semence de bénédiction car la Providence féconde toujours les oeuvres imbibées des sacrifices des humbles et des petits. (...)

Le poste CFCL veut aussi faire oeuvre de résurrection française. Il fallait être à Timmins, durant ces premières semaines après l'inauguration de CFCL, pour goûter le bonheur de nos compatriotes prenant, par la radio, un contact plus intime avec leur mentalité française. Vous entrez ici, vous entrez là, et partout, vous entendez la voix française de l'Ontario-Nord, le poste CFCL; vous enten-

dez des chansons dont l'harmonie fait vibrer les coeurs et met sur les lèvres des mots que les années n'ont pu faire disparaître; vous entendez la musique traditionnelle au rythme varié et joyeux qui dissipe les ennuis et redonne au coeur le désir de grandir et de rester ce que nous sommes.

La culture d'un peuple n'est pas faite seulement de sentiments, mais de convictions religieuses et nationales qui poussent leurs racines dans la nature même des individus. La Providence, dans le plan de l'univers, a donné à chaque peuple des possibilités de perfectionnement qui trouvent leur réalisation dans l'action individuelle conforme aux coutumes, aux traditions à la langue. Cette inclination naturelle, nous l'avons fort remarquée dans tous les messages adressés au poste CFCL. "Vous ne sauriez croire, lisons-nous dans un de ces messages, comme nous sommes heureux d'entendre du français à la journée dans nos foyers." "Un merci reconnaissant à monsieur Lavigne, souligne un autre message, pour les magnifiques programmes que nous entendons dans notre langue." Et c'est par centaines de fois que ces affirmations sont répétées par nos compatriotes du Nouvel-Ontario. C'est le cri d'une race qui prend contact avec son âme française.

Monsieur Lavigne a compris le sens et la nécessité de la vraie culture et veut que son poste serve de puissant véhicule aux aspirations de ses compatriotes dans les domaines religieux et ethnique.

L'Association d'Éducation se réjouit de la fondation du poste CFCL. Elle lui souhaite de remporter des succès toujours plus grands; elle exprime le voeu que les ambitions du directeur-fondateur deviennent des réalités bienfaites pour la population catholique et française du Nouvel-Ontario.

Gustave SAUVÉ, O.M.I.

*Le Droit*, janvier 1952

## Éditorial

### Le poste CFCL

La principale réalisation de ces derniers temps à Timmins, c'est sans doute l'établissement d'un poste de radio français sous le nom de CFCL. Nous avons eu le plaisir de le visiter la semaine dernière au cours de notre rapide voyage dans cette ville.

Vraie ruche de travail, le poste se développe si rapidement que l'espace fait déjà défaut. On le doublerait qu'on serait à peine à l'aise pour le présent sans avoir prévu pour l'expansion future.

Assis sur une solide base financière, malgré la rude concurrence qu'il doit subir, le poste CFCL s'est imposé à la population tant de langue française que de langue anglaise par la qualité et la variété de ses émissions. Mais le grand service qu'il rend, c'est aux Franco-Ontariens.

Le poste CFCL a d'abord imposé le français dans la vie publique de Timmins par son affirmation du fait français 365 jours par année. Voilà un grand mérite dans une région fort éloignée des grands centres et avec lesquels elle est assez mal reliée.

Mais ce n'est pas tout. Le poste CFCL fait entrer du français, à longueur de journée, dans tous les foyers français de la région: ce qu'auparavant l'on n'avait pas. Il se distingue surtout par ses consignes quotidiennes d'une dizaine de minutes sur la vie française de la région.

Cette émission est, en quelque sorte, la page éditoriale du poste. Elle prêche la fierté nationale, l'amour de sa langue maternelle, l'importance des écoles séparées bilingues et la nécessité d'y envoyer ses enfants, l'urgence, pour les nôtres, de pousser le plus loin possible leur formation intellectuelle, la grande loi de l'entraide franco-ontarienne. Un puissant souffle national anime la causerie. Cette émission, c'est aussi l'âme française du poste CFCL, qui crie les mots d'espoir, les raisons de tenir, les motifs de progresser. Elle est la voix du général qui soutient, fouette, réveille les énergies prêtes à se ramollir. Cette émission, c'est encore le coup de clairon qui retentit à la tombée du jour. Il résonne à Timmins, à Porquis, à Iroquois Falls, à Ramore, à Ansonville, à Val-Gagné, à Cochrane, à South Porcupine, à Smooth Rock Falls, à Kapuskasing.

Dans des milliers de foyers franco-ontariens, chaque soir, au moment où l'ombre descend sur l'immense plaine, le père de famille, la mère ou les enfants à l'écoute communient à la pensée forte de leur poste de radio. C'est l'heure de la recollection nationale. Après la journée de travail, les esprits se replient quelques instants sur eux-mêmes. La voix du poste éclate alors. Les âmes se dilatent, elles se sentent plus fières de leurs origines françaises et plus résolues à conserver et à développer leur héritage culturel.

Les services que CFCL rend à la population franco-ontarienne de cette région sont incommensurables à ce point de vue. Mais il y a plus. Par le raccordement avec Radio-Canada, toute cette région bénéficie des meilleurs programmes de son réseau français. L'isolement que dressaient les distances est ainsi supprimé. Grâce à CFCL, les Canadiens français de la région se voient en contact quotidien ou hebdomadaire avec le reste du Canada français.

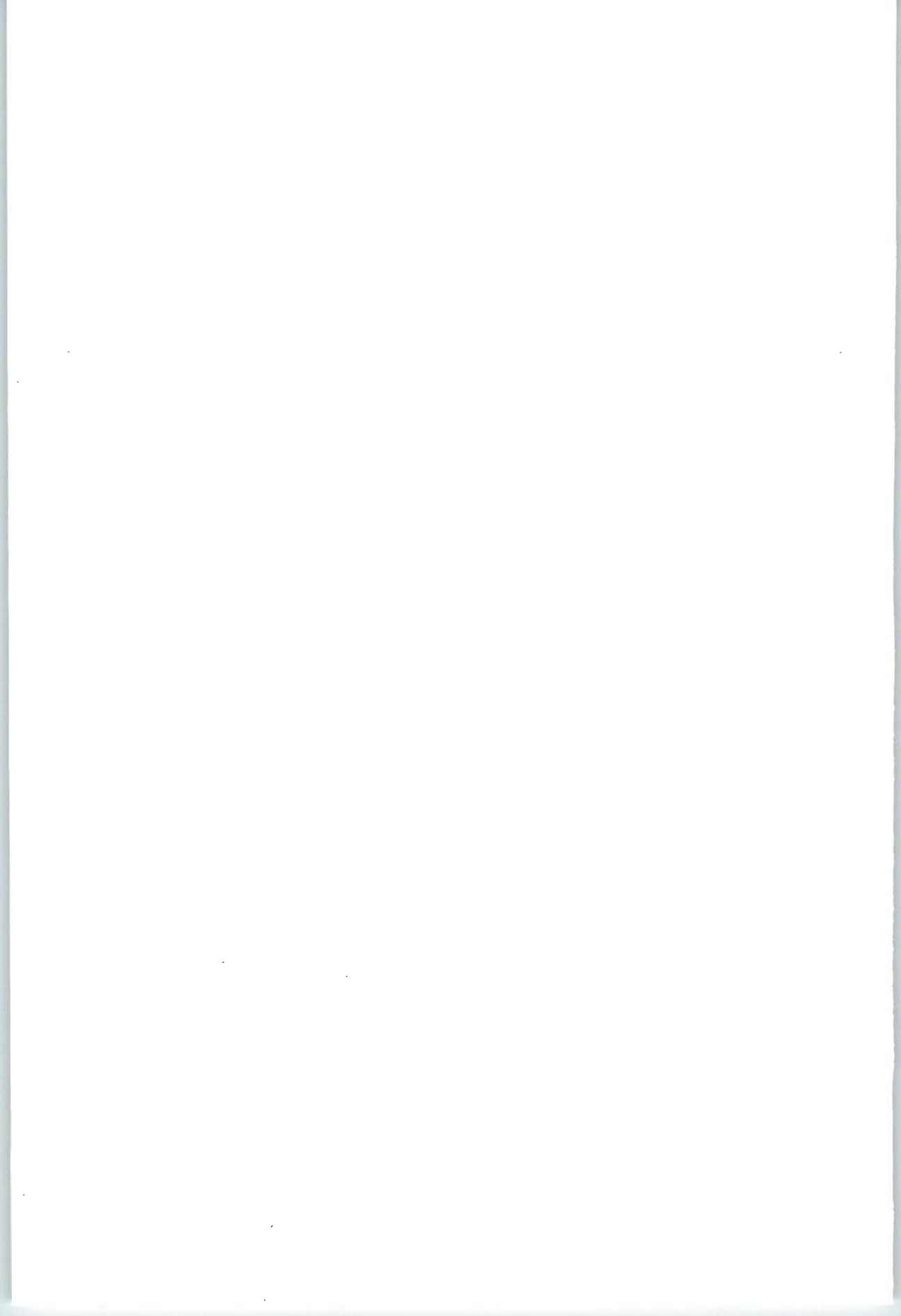
Il faut avoir visité cette région sous les deux régimes successifs, celui où il n'existait pas de poste de radio français et celui où il en existe un, pour se rendre compte du changement que l'établissement d'un poste de radio français a effectué dans la vie des nôtres qui habitent la région de Timmins.

Camille L'HEUREUX

*Le Droit*, 1952

beaucoup de mérite à endurer mes absences et à garder l'ordre au foyer, seule qu'elle était, jour après jour, pour élever les enfants. J'espère que mon épouse et mes enfants comprennent maintenant la nécessité de mes absences. Elles ont ni plus ni moins contribué à écrire une page de notre histoire.

Quelques coupures de journaux (pages 105, 107-110 et 120) complètent ce chapitre qui relate bien sommairement les débuts de CFCL. Ces échos de la presse viennent souligner la grande fierté suscitée par l'entrée en ondes du premier poste radiophonique de langue française en Ontario.



## CHAPITRE HUIT

### *La télévision à ses débuts*

Tout allait trop bien à l'automne de 1953. Un bon matin, mon ami et ingénieur en chef, Roch Demers, m'aborde en disant : «Patron, il faut parler té-lé-vi-sion». Ça ne me tentait pas une maudite miette. La radio française CFCL marchait à cent milles à l'heure. On avait beaucoup de plaisir avec un personnel de dix-huit qui ne restait pas tranquille une minute. On avait du succès avec «Les deux Jeanne», «Radio Pierrot», «Club Service», «Jam Session», «L'Histoire de Charles Martel», en direct du lundi au vendredi, et j'en passe. Tout le monde était de la partie : bruiteurs, musiciens, scriptes, producteurs... et ça roulait. L'été, on voyageait d'une salle paroissiale à l'autre, de Val Gagné à Hearst, avec la Caravane CFCL pour donner trois spectacles de deux heures par fin de semaine – le samedi soir, le dimanche après-midi et le dimanche soir – dans le but de se faire connaître et, surtout, d'avoir du plaisir en compagnie de Ti-Louis, TiBi, les Hirondelles et le Père Onésime (ce dernier était mon personnage de vieux raconteur bien grîmé, avec sa perruque grise et sa pipe de plâtre).

À vrai dire, les gens du Nord nous adoraient. Je parle, ici, d'une époque où les gens «mangeaient» de la radio française. Beaucoup d'entre eux étaient des Québécois nouvellement arrivés et ils s'ennuyaient de leurs émissions préférées. CFCL leur offrait non seulement les émissions les plus populaires de Radio-Canada, en provenance de Montréal, mais diffusait aussi une programmation



locale imaginative, fraîche, renouvelée à chaque jour, avec les gens et l'accent du Nord pour des auditeurs du Nord.

Je n'oublierai jamais ces salles paroissiales remplies à craquer; on se serait cru aux messes de minuit où pas une chaise n'était libre, même pas dans le jubé. Je me souviens, entre autres, de la participation de Jean De Villiers, directeur de la programmation, qui avait joué avec Ti-Zoune dans ces tournées. Jean avait écrit des sketches ou pièces en un acte qui se prêtaient bien à la Caravane. L'auditoire pleurait durant les drames et se roulait par terre durant les comédies. Avec toute cette activité fébrile, les ventes allaient bien et nos cotes d'écoute étaient élevées. En trois ans, le poste était payé. Pour tout dire, en ce temps-là, il n'y avait pas de maudite télévision... Eh oui, on jouait aux cartes, on bavassait et, surtout, on écoutait la radio. Les heures de pointe étaient de 18 heures à 22 heures.

Le hockey en direct avec Gaston Bergeron, les concours de français qu'on a même diffusés d'Ottawa lors des finales, les ouvertures de commerce, les récitals, les concerts, les bazars, les kermesses... on était partout. Roger Poirier, Germaine Piché et les Hirondelles, Jean De Villiers, Guy Angers, Gaston Bergeron, Robert DeBlois, Aurèle Lacoste, Roch Demers, Robert Millette, Léon Cloutier, Jeanne Larcher, Jeanne De Cayen... étaient plus populaires que le Premier ministre. Nous avions aussi Laurent Smith, François Boivin, Georgette et René Barrette; Ted Meunier aux ventes et Marcel Boileau à l'aiguillage.

Un de nos meilleurs annonceurs, venu de Montréal, prenait un coup pas mal fort. Robert Millette réussit à l'amener au presbytère de la paroisse Saint-Antoine pour faire le serment de ne plus boire. Il s'empressa de disparaître pour une brosse de sept jours, question de célébrer son projet d'abstinence, avait-il expliqué plus tard.

C'était alors le Bureau of Broadcast Measurement (BBM) qui mesurait l'auditoire pour tout le Canada, c'est-à-dire le nombre de personnes écoutant la radio à un moment précis, et ce, en périodes

d'une demi-heure entre 6 heures et minuit. Ce procédé s'appelle l'échantillonnage par scrutin. Toujours est-il que CFCL, un an après son arrivée sur la scène nord-ontarienne, avait capté 50 % de l'auditoire dans le comté de Cochrane. Ça ne s'est jamais revu depuis. Aujourd'hui, CFCL capte à peine 10 % de l'auditoire.

CFCL réussissait donc au-delà de toutes mes espérances. Pas de dettes, une petite réserve en banque, un personnel formidable, une participation extraordinaire, tous nos talents, de Val Gagné à Hearst, qui se disputaient littéralement le micro. Mais l'ombre ou le nuage à l'horizon, selon Roch Demers, était la télévision. Une petite boîte électronique où l'on voyait des images. Devant son insistance, on descendit à Toronto où, de la chambre d'hôtel, on pouvait capter des émissions de WHAM-TV Rochester. Et me voici tout à fait fasciné. Diable, quelle belle affaire pour chez nous, dans le Nord, où nos hivers sont si longs et les soirées si ennuyantes ! Le lendemain matin, on partait pour Rochester avec Frank Flood, ingénieur chez General Electric, originaire de Hearst. Frank parlait français comme nous; il téléphonait à son épouse tous les soirs, puis, il lavait ses chaussons religieusement, comme d'autres récitent leurs prières. Frank avait aussi la manie de répondre aux téléphonistes qui lui demandaient d'épeler son nom : *FLOOD, God dammit ! as in too much water*. Je n'oublierai jamais cette journée passée à écornifler, à poser des questions, à observer et à essayer de comprendre ce mystérieux prodige électronique : un studio, une caméra, un émetteur, une antenne émettrice, une antenne réceptrice... et voilà un portrait, une image qui bouge, qui parle dans votre foyer. J'étais séduit, malade d'envie et on ne peut plus enthousiaste. Rien ne m'arrêterait, ni Roy Thomson (pas encore Lord), propriétaire de CKGB et du journal *Timmins Press*, qui demanderait sûrement un permis, ni le manque de financement, de personnel ou de connaissances.

De retour à Timmins, j'organisai mon groupe d'études dans la plus grande discrétion : Alphonse Blain à la comptabilité, Roch

Demers à l'ingénierie, Laurent Smith aux études de marché et aux ventes, René Barrette à la gestion. Il ne fallait pas que Roy Thomson sache le coup d'État qu'on se proposait de faire. Il fallait surtout trouver un terrain d'une quinzaine d'acres à proximité de Timmins, aussi élevé que possible pour la tour et pas trop cher. Le Club Richelieu, dont j'étais membre, avait songé à faire une glissade pour les enfants, comme celle au Château Frontenac à Québec, sur une élévation juste au nord de la ville, mais le projet avait par la suite été abandonné. Je me dirigeai donc au Toronto General Trust, à Toronto, pour acheter de la succession du bonhomme Brousseau, mort à Vancouver sans testament, sa terre de roches au nord de la rue Cedar. À vrai dire, j'ai dû en parler un coup pour réussir à sortir de là avec une entente de deux mille cinq cents dollars pour soixante acres. Une fois le poste bâti, j'acceptai de donner un bloc aux écoles séparées, d'en céder deux pour la construction d'une école pour enfants mentalement handicapés et d'en offrir un autre où s'élèveraient des maisons pour les employés. Ce dernier geste n'était pas totalement altruiste puisqu'une fois installés dans leur demeure, et avec une hypothèque, les membres du personnel bougeaient peu. De toute façon, il me resta encore une trentaine d'acres que je suis en train de développer, maintenant que je suis censément à la retraite. Ce fut l'aubaine de ma vie.

Après cela, il me fallait du capital. Je faisais affaire avec la Banque de Nouvelle-Écosse depuis vingt ans; on me prêtait de l'argent car ma réputation de gars qui fait face à ses obligations était établie depuis longtemps. Donc, un prêt de cinq cent mille dollars, à 5% et dix ans pour rembourser... (j'en pris quatre). Bien entendu, tout se faisait dans le plus grand secret. On réussit à faire une tournée en Ontario – à Barrie, à London et à Sudbury où des postes de télévision étaient aussi en construction – sans éveiller le moindre soupçon.

Au moins une fois par mois, les espions du *Timmins Press* venaient s'enquérir de mes intentions. On s'accordait alors pour

dire que Timmins était trop petit, que ça ne survivrait pas, que c'était trop tôt, etc. Imaginez leur consternation le jour où ma demande pour CFCL Télévision fut imprimée dans la Gazette du Canada, spécifiant le site, la hauteur de l'antenne (300 pieds), la puissance maximale permise sur le canal 6, le personnel proposé, l'affiliation à CBC et même l'émetteur de soixante-quinze mille dollars fourni par General Electric sans paiement pour deux ans !

Pourquoi ai-je fait une demande pour un poste de langue anglaise plutôt que pour un poste de langue française ou les deux ? D'une part, la population francophone était trop peu nombreuse. Le marché de Timmins était déjà trop petit pour un poste anglais; comment en aurait-il soutenu deux ? L'exploitation d'un poste de télévision est une entreprise très coûteuse. Avec un poste de langue anglaise, 95 % de la population pouvait en jouir. Une programmation française, venue de France et de Montréal, aurait coûté trop cher et aurait été trop difficile à obtenir, tandis qu'Hollywood et Toronto offraient une gamme variée d'émissions, abondantes et accessibles. De plus, du côté français, Radio-Canada se chargeait d'étendre son réseau, en grande partie sans commandite locale, sauf à Montréal.

À cette époque, c'était la Société Radio-Canada qui octroyait les permis. On dut livrer toute une bataille, une journée durant à Ottawa, pour réfuter les arguments, surtout ceux des concurrents. J'ai réussi à convaincre les représentants de la Société que tous les médias ne devaient pas être entre les mêmes mains. Je leur ai fait comprendre que si Roy Thomson, déjà propriétaire de CKGB Radio et du *Timmins Daily Press*, obtenait également la télévision, les gens du Nord couraient le risque de souffrir de «Thomsonite». Trente-trois ans plus tard, alors que je faisais une demande de permis pour la câblodistribution, le CRTC devait accorder le permis à un autre concurrent, alléguant que trop de concentration dans les médias n'était pas dans l'intérêt du public. Mais on oubliait les particularités du vaste Nord.

L'année 1955 fut une année mouvementée, c'est le cas de le dire. Édifice en construction, mille et un problèmes, froid record... Chaque jour, il fallait faire face à l'imprévisible et à l'inattendu. Nous devions surmonter toutes sortes de problèmes.

– Devant l'impossibilité d'avoir un émetteur de 25 cycles, on dut louer un immense convertisseur de l'Hydro; éventuellement, tout le Nord fut converti à 60 cycles.

– En dépit des problèmes financiers du contracteur George Knowles, l'architecte Rudy Papanek refusa de diminuer la qualité du travail ou du matériel et exagéra ses demandes.

– Le meilleur bâtisseur de tours au pays, Ed Leblanc, eut sa part de problèmes avec General Electric, fournisseur de l'antenne émettrice.

– Devant le refus de la municipalité d'ouvrir la rue Pine, j'ai dû non seulement construire le tronçon de rue moi-même, mais également acheter le terrain de Gus Johnson et de son voisin en bas de la côte pour pouvoir passer.

– Je travaillais jour et nuit à creuser et à dynamiter l'immense fossé qui divisait la rue Cedar de la rue Pine afin de monter les services d'égout et d'eau sur le Mont Sacré-Coeur. Résultat : j'aboutis à l'hôpital, crevé, et dus passer au bistouri à deux reprises pour réparer deux hernies, une de chaque côté du ventre.

– Imaginez la chaleur émanant des milliers de tubes dont étaient composés les émetteurs et les volumes d'air nécessaires pour déplacer cette chaleur. C'était avant l'ère des transistors, cette merveille du siècle qui a réduit la grosseur des émetteurs de 75 % et qui ne produit pas de chaleur. Il va sans dire que, cette année-là, CFCL-Télévision fut une occasion toute rêvée pour les ferblantiers.

– Enfin, puisqu'il n'existait pas de personnel avec l'expérience requise, on apprendrait ensemble; faute d'argent pour embaucher des experts, on en formerait sur le tas; privé de budget pour créer des fonds de scène, on en bâtirait avec les moyens du bord.

Le premier juillet 1955, j'étais grimpé sur le *grid* du grand studio, en train de peindre les vieux tuyaux de métal que j'avais récupérés chez Timmins Scrap Metal, quand un employé me cria : «Patron, il est midi, descendez pour faire l'ouverture officielle». Impossible pour moi de décrire l'euphorie du grand public nord-ontarien devant cette merveille en noir et blanc que le *Timmins Press* avait baptisé «Lavigne's Folly». Notre manque d'expérience et nos moyens financiers limités étaient largement compensés par le courage, l'enthousiasme, l'imagination et le dévouement du personnel. On transposait à la télévision les mêmes stratagèmes qui avaient si bien servi la radio. Celle-ci perdait malheureusement une grande partie de son auditoire, surtout le soir. Pire encore, les meilleures personnalités au micro – Jean De Villiers, Tex Lefebvre, Guy Bergeron, Raymond Lemay, Jean-Pierre Coallier, Yvan Ducharme, Roch Demers – déménageaient à la télévision.

Au début de la télé, j'ai dû faire face à un problème insurmontable qui devait me donner des ulcères. Les gens de langue française trouvaient que vingt heures par semaine de télévision en français étaient nettement insuffisantes... tandis que les téléspectateurs de langue anglaise ne manquaient jamais de me rappeler qu'on était en Ontario, que la langue commune et officielle était l'anglais. L'impasse ne devait se régler que quelques années plus tard, avec l'arrivée de CBLFT (Radio-Canada). Inutile d'ajouter que j'avais perdu quelques plumes à mon chapeau, des deux côtés de la clôture. Ma demi-heure hebdomadaire, *President's Corner*, où je répondais oralement aux lettres de nos téléspectateurs, devenait à l'occasion un véritable champ de bataille. La meilleure volonté au monde ne pouvait faire de cette émission un instrument de bonne entente, de réconciliation entre les deux groupes linguistiques du Nord, tel qu'on l'avait espéré. Mais tout revint à la normale une fois les deux postes en opération. La leçon à retenir est la suivante : on ne peut servir deux groupes linguistiques à partir d'une seule antenne.

Il faut se rappeler qu'en 1955, il n'y avait pas encore de magnétoscopes – et même s'il y en avait eu, notre budget ne nous aurait probablement pas permis d'en acquérir un –, donc, tout se faisait en direct : nouvelles sociales, nouvelles sportives, entrevues, numéros d'artistes locaux à chaque émission, comédies, sketches, présentations de personnalités dans tous les domaines et une heure chaque après-midi avec Hazel Clermont et la tante de ma femme, Anna Pexton, une excellente cuisinière qui faisait des démonstrations de recettes entre les potins d'Hazel. L'union des musiciens n'existait pas et on jouait rude pour paraître aux émissions artistiques : Cécile Sween, Henry Kelneck, Gino Marescotto, Gene Longstreet, Ti-Gus Saint-Aubin, Raymond Lemay, Jeanne Larcher, les étudiantes de l'école de danse des soeurs Brochu, les danseuses de ballet de M<sup>me</sup> Lewis, une douzaine de chorales dont celle de Dorothy Mascioli, gagnante du Festival Kiwanis, et ainsi de suite. Tous n'étaient peut-être pas professionnels, mais tous se connaissaient et se sentaient chez eux.

La production d'émissions locales joue un rôle important dans une communauté, petite ou grande. En voici un exemple : «Le village d'Earlton est encore tout ébranlé de s'être vu à la télévision lundi soir dernier. Nous considérons tous que votre poste a rendu un grand service à notre communauté par le biais de cette émission», m'écrivait Pierre Bélanger, président d'Earlton Manufacturing Co. Ltd., le 12 janvier 1978. Il ajoutait que l'émission de CFCL-TV «donnera sûrement un autre coup de pouce à nos efforts de développement» et qu'en plus de susciter beaucoup de fierté, «elle servira à nous mettre au défi».

Nous avons aussi créé des séries de vingt-six semaines, telles que «René et Georgette», «Doug & Léona», «Discovery Night», «Jam Sessions», «Les soirées de chez nous», «Les soirées d'amateurs», sans oublier les samedis matins où les groupes de l'extérieur arrivaient par autobus, armes et bagages, pour présenter leurs numéros de variétés. Non, je n'oublierai jamais l'hiver, dans le



*Les gais lurons* ont chanté pendant plusieurs années, accompagnés par Georgette Barrette, pour la grande joie des auditeurs et téléspectateurs de CFCL.  
De gauche à droite : René Barrette, Conrad Lavigne, Léo Barrette et François Boivin.



Le 10 avril 1959, Conrad Lavigne signe un contrat pour une antenne de 10 000 watts; derrière lui, de gauche à droite : Gaston Bergeron, Ted Meunier, Roch Demers, Alphonse Blain et René Barrette.



sous-sol du poste, où l'on avait vissé au-delà de cent gros crochets sur le mur du passage. On y trouvait des centaines de bottes, de parkas et de foulards, des salles de maquillage et des miroirs partout. Tout cela pour nos «génies en herbe» et nos futurs comédiens. La période des Fêtes était particulièrement mouvementée. Chaque chorale voulait présenter son programme de chants de Noël. La famille Boileau, les Gais Lurons, les Hirondelles, les chorales de l'âge d'or... ce ne sont que quelques noms qui me reviennent à l'esprit.

Nous privilégions aussi le patrimoine avec les causeries données par le bonhomme MacDonald à *Old Times Talk*. Il avait environ 85 ans, suçait une grosse pipe et, pendant quinze minutes à chaque semaine, il nous entretenait du passé, en se fondant sur le journal *Porcupine Advance* des années 1915, dont il avait été l'éditeur. Tout y passait : mariages, feux de forêt, bordels, tragédies, découvertes, scandales... au grand plaisir des téléspectateurs ravis de savoir que leurs ancêtres n'étaient pas tous des saintes nitouches.

Notre programmation culturelle avait un réel impact. Elle créait une saine rivalité entre les groupes, entre les villages et les villes. Cette rivalité suscita une activité musicale et culturelle sans précédent. Ce fut un réveil culturel à nul autre pareil grâce à CFCL qui offrait un débouché pour tout ce talent. On voulait se voir, entendre son accent, apprécier ses enfants et admirer ses amis.

Mais qu'en était-il de CFCL Radio pendant ces folles années de la télévision naissante ? Mon euphorie devant le succès inespéré de la télévision anglaise fut tempérée par ce sentiment de tristesse que j'éprouvais à l'idée qu'on abandonnait la radio française, celle-là même qui avait enfanté la télévision. Elle devait continuer tant bien que mal, au ralenti et sans grande ardeur. Négligée par son fondateur, abandonnée par ses auditeurs, elle devenait second violon, même pour son personnel. Tout le monde voulait oeuvrer dans cette nouvelle merveille qu'était la télévision. On espérait non

seulement se voir à la télé et faire parler de soi, mais aussi faire plus d'argent. Le nouveau médium créait de nouvelles attentes. C'était normal, d'autant qu'on prédisait déjà la mort de l'épopée radio-phonique. Ce ne fut pas le cas – même si certains postes plièrent bagages –, mais il s'ensuivit une longue période d'ajustement, d'essai et d'expérimentation, notamment avec l'arrivée de la radio MF qui doubla le nombre de permis de radiodiffusion au Canada, fractionnant ainsi un marché déjà plongé dans un climat incertain. La rentabilité devint très difficile, surtout pour les postes oeuvrant dans des petits bassins de population. Tout compte fait, ce chambardement fut le début de la fin pour les plusieurs postes desservant les communautés francophones minoritaires. Un grand nombre d'entre eux furent achetés par la Société Radio-Canada, qui assumait ainsi une tâche un peu ingrate. Mais, à bien y penser, n'était-ce pas sa raison d'être ? Je le crois.

Chose étonnante, à Timmins, ce fut grâce à la télévision anglaise, devenue très payante vers 1960, que je réussis à combler le déficit engendré par l'exploitation de la radio française CFCL. Les revenus de la télévision me permirent également d'augmenter sa puissance de 1 000 watts sur la bande 580 à 10 000 watts sur la bande 620, et de bâtir deux postes ré-émetteurs, le premier à Hearst et le second à Kapuskasing. Cette lueur d'espoir et cette preuve de confiance en l'avenir de la radio française devaient aider énormément le moral du personnel de la radio et redorer les états financiers du poste.

Ces investissements dans la radio n'étaient pas des décisions faciles à prendre, puisqu'il était difficile de justifier les sommes considérables consacrées à un tel renflouement. Plus souvent qu'autrement, le coeur l'emportait sur la raison. J'avais créé la radio française pour sauvegarder notre culture, mais voici qu'elle devenait en quelque sorte responsable de l'entrée chez nous de la télévision anglaise, laquelle contribuait à coeur de jour à l'anglicisation de ses auditeurs. Je dois dire que cela m'agaçait...

CFCL fut l'oeuvre de ma vie et le plus beau jour de ma vie reste encore le jour de l'ouverture du poste de radio. Vendue après trente ans de service à la communauté, la radio française continue néanmoins à faire son petit bout de chemin, toujours en tant que poste privé et toujours en tant que lien par excellence entre tous les parlants français du Nord. Quelqu'un me faisait remarquer récemment que la devise du Québec – Je me souviens – correspond bien à l'idée que le Québec, né sous le lys, croît sous la rose. Pour moi, Radio CFCL, née sous la rose, croît encore sous le lys.

## CHAPITRE NEUF

### *Le réseau prend de l'expansion*

Tout allait bien, mais on n'avait pas encore trouvé notre vitesse de croisière. On grattait souvent le fond du baril pour arriver et, comme toujours, j'étais bouche-trou pour tous les rôles : acteur, chanteur, vendeur, administrateur, concierge. J'ai encore en mémoire un vendeur de films venu de Toronto qui s'était penché au dessus du *manhole*, c'est-à-dire la bouche d'égout; il voulait voir ce qui s'y passait. J'étais dans le fond en train de briser la glace pour rétablir le flot. Toujours est-il qu'à mon *good morning*, il n'avait pas daigné répondre. Imaginez son désarroi, son air bête, quand la réceptionniste lui dit que le patron était occupé à débloquer les égouts. Il retourna à Toronto sans faire de vente.

La vente locale et régionale fonctionnait pas mal, mais le commerce national était lent. J'avais beau aller à Toronto visiter les agences de publicité pour leur vanter les mérites du Nord, je n'obtenais pas grand résultat. Les distances, la population épars (7 personnes par mille carré), les coûts de distribution de la marchandise, voilà autant d'obstacles à surmonter. Mais, il y avait surtout l'ignorance même de notre existence; à Toronto, on pense que Barrie, c'est le Nord !

Un des meilleurs coups de ma vie fut probablement de louer un DC 9 d'Air Canada et d'organiser, avec l'aide de notre représentant national Paul Mulvihill, une fin de semaine sans frais à Timmins pour quarante représentants d'agences et de clients. Ils sont

arrivés à Timmins le jour de mon anniversaire, le 2 novembre, et ont eu droit à un feu roulant d'activités : visite aux moulins à scie et au fond des mines, rencontre à l'Hôtel de ville et à la Chambre de commerce, réception, série de cocktails et grande danse au Pavillon Riverside avec les orchestres combinés d'Henry Kelneck, de Gene Longstreet et d'Al Pierini. Tout le Nord s'était mis de la partie. Laissez-moi vous dire que nos visiteurs ont parlé de cet accueil pendant des années ! Et ce fut le début du placement d'annonces nationales.

Maintenant, il fallait penser POPULATION ! Jeanne et moi faisons notre part en ce sens : entre 1951 et 1959, nous avons eu quatre autres enfants, soit Nicole en 1951, Jean-Luc en 1954, Pierre en 1957 et Marie-France en 1959, pour un total de sept. Mais même au rythme d'environ un à tous les trois ans, ça n'allait pas vite pour Timmins ! Ça ne suffisait vraiment pas. Nous n'avions pas le bassin de population nécessaire. Comment donc agrandir notre rayonnement, notre potentiel de téléspectateurs ? Même si CFCL était seul et que tout le monde nous aimait – je pense bien –, nous allions crever à moins de doubler le nombre de nos téléspectateurs. Au Canada, c'était alors le début des postes ré-émetteurs ou satellites. À Radio-Canada, on m'appelait le *satellite kid*. Kapuskasing fut le premier satellite ou poste ré-émetteur VHF au Canada... avant même que le ministère fédéral des Transports n'écrive les règles du jeu. Cette oeuvre de pionnier me valut sans doute de recevoir l'Ordre du Canada, en 1982.

Les amoureux parlent de *heartbreaks*, de se faire briser ou crever le coeur. Moi, ce ne fut pas une affaire d'amour qui me brisa le coeur. Non, ce fut Elk Lake où on avait bâti, à force d'énormes sacrifices, un satellite muni d'une tour de quatre cents pieds. Imaginez dépenser un demi million, travailler comme un chien pendant un an et découvrir par la suite que le signal de télévision vous passe par-dessus la tête en raison d'un caprice géographique... Eh ! oui, aujourd'hui, on appelle ça une zone d'ombre. À cette

époque, les secrets de la propagation des ondes de télévision n'étaient pas tous connus. Toujours est-il qu'on passait par-dessus Kirkland Lake, Cobalt, New Liskeard, Haileybury... enfin, tout ce qui était au niveau du lac Témiscamingue. Après une période de découragement, on décida de déménager toute la patente à Kearns parce que cette position géographique permettait aux ondes de suivre le lac, d'entrer par le bout pour ainsi dire. Rouyn et Noranda purent capter CFCL-TV clairement pour la première fois. Par la suite, on érigea un satellite d'un satellite à Malartic, le premier au Canada, pour étendre notre service à Val d'Or, à Mattagami et même à Chibougameau. Puis Hearst et Chapleau obtinrent chacun leur satellite et contribuèrent à doubler notre potentiel. Ça commençait à être payant. Les annonces dites nationales augmentaient avec chaque nouvelle antenne, puisque les annonceurs pouvaient maintenant rejoindre une plus large clientèle. CFCL-TV se vantait de couvrir 500 milles carrés.

Il y aurait long à écrire sur chacune de ces installations. Qu'il suffise de mentionner que les gars de la première heure – Fidèle Barrette, Jean-Guy Langevin, Rudy Fauteux, Roch Demers (parti ensuite faire fortune à CKAC Montréal) – m'appuyèrent tous sans réserve. J'avais alors une roulotte de construction traînée par un Rancho renforcé et nous avons vécu des mois durant sur les sites en voie de construction. À trois reprises, nous avons dû déménager la tour de Kapuskasing. Le travail fut plus facile à Hearst, mais Chapleau devint un cauchemar. Nous avons tout de même réussi à bâtir une antenne rhombique, puis parabolique, avec l'expertise d'Édouard Dufresne, ami rare et gars brillant originaire d'Amos. Lorsque nous sommes les premiers à faire quelque chose, il faut s'attendre à des surprises. À Kapuskasing, nous avons érigé notre première antenne sur la tour de la compagnie Spruce Falls. Hélas, nous ne savions pas que l'électricité statique générée par le roulement des presses monterait dans l'antenne pour créer l'effet d'une grosse neige épaisse et détruire l'image !

Dame Fortune me souriait dans mes voyages. Chaque année, je me rendais à Ottawa pour convaincre les autorités du besoin d'un autre lien micro-ondes, c'est-à-dire d'antennes en forme de soucoupe, d'une tour à l'autre, pour améliorer la réception de l'image. J'en eus finalement partout : Hearst, Shawmere, Lowther, Kapuskasing, Chapleau, Smooth Rock Falls, Cochrane, Timmins, Ramore, Kearns, Johannes et Malartic. On peut visualiser ce système de micro-ondes comme étant un boulevard dans les airs qui transporte des signaux ou des données sous forme de pulsions magnétiques et électroniques. Cette voie aérienne devait faire ma fortune. En effet, avec la venue des câblodistributeurs, ces installations de liens micro-ondes prenaient une importance capitale pour étendre leurs douzaines de canaux depuis Toronto ou Montréal vers le Grand Nord. Au Canada, ce champ d'action est la chasse gardée de Bell Canada et de ses affiliés. Certaines provinces ont également leur propre système, telle la Saskatchewan. On disait, à l'époque, que ma compagnie Mid-Canada Television possédait le plus grand système privé au Canada, voire au monde. Ce ne fut pas facile d'obtenir la permission d'utiliser le mot «Canada» dans le nom de ma compagnie. Heureusement, le général Richard Rohmer, alors président de la société fédérale Mid-Canada Corridor, me donna un fier coup de main. Comme il oeuvrait au développement des ressources du Grand Nord et que CFCL Télévision desservirait toute la région de la Baie James, il m'appuya sans hésiter. Nous sommes, dès lors, devenus de bons amis. Il aimait beaucoup m'amener avec lui dans son avion et me faire visiter le Sud de l'Ontario qu'il connaissait comme la paume de sa main.

Vers 1968, les grands centres furent gâtés avec l'arrivée d'une seconde chaîne anglaise de télévision canadienne : CTV. Ce n'était qu'une question de temps pour que le choix de canaux devienne une réalité dans les centres moins peuplés. Les gens voulaient et avaient droit au choix. Les questions financières et la possibilité de

détruire un poste leur importaient peu. Quant à nous, il fallait faire face à un dilemme dès 1972 : laisser entrer des étrangers comme opérateurs ou nous diviser la tarte et créer notre propre concurrence. Les joueurs étaient Bill Plaunt à Sudbury, lord Roy Thomson à North Bay et moi-même à Timmins. Pour mieux surmonter les difficultés de l'heure et survivre, nous avons décidé de nous unir, d'acheter North Bay et de nous répartir la tarte à deux pour ainsi dire. Je resterais affilié à la CBC dans tout le Nord : de Elliot Lake, en passant par Sudbury, North Bay, Timmins et jusqu'à Hearst. Bill Plaunt devait changer l'affiliation de son poste à Sudbury, de CBC à CTV, et louer mon système micro-ondes à deux voies pour émettre ses signaux. Outre la préparation de multiples demandes pour l'obtention des permis du CRTC, il fallait encore une fois construire de nouvelles installations. Après un an de voyages sur le terrain, d'une montagne à l'autre, après l'étude d'une centaine de cartes géographiques, nous étions enfin en mesure de louer les terrains requis du ministère des Terres et Forêts ou de les acheter. Puis la valse recommença : financement, exposés techniques, achat de tours, de bâtisses, d'émetteurs, de soucoupes et de micro-ondes.

Entre-temps, Roch Demers quittait CFCL pour gagner la métropole, Montréal, et son vaste marché. Je perdais un brillant ingénieur, un planificateur hors pair, un homme d'une logique sûre. Nous avons toujours été sur la même longueur d'ondes. Nous sommes demeurés de très bons amis, mais son départ m'a alors fait mal.

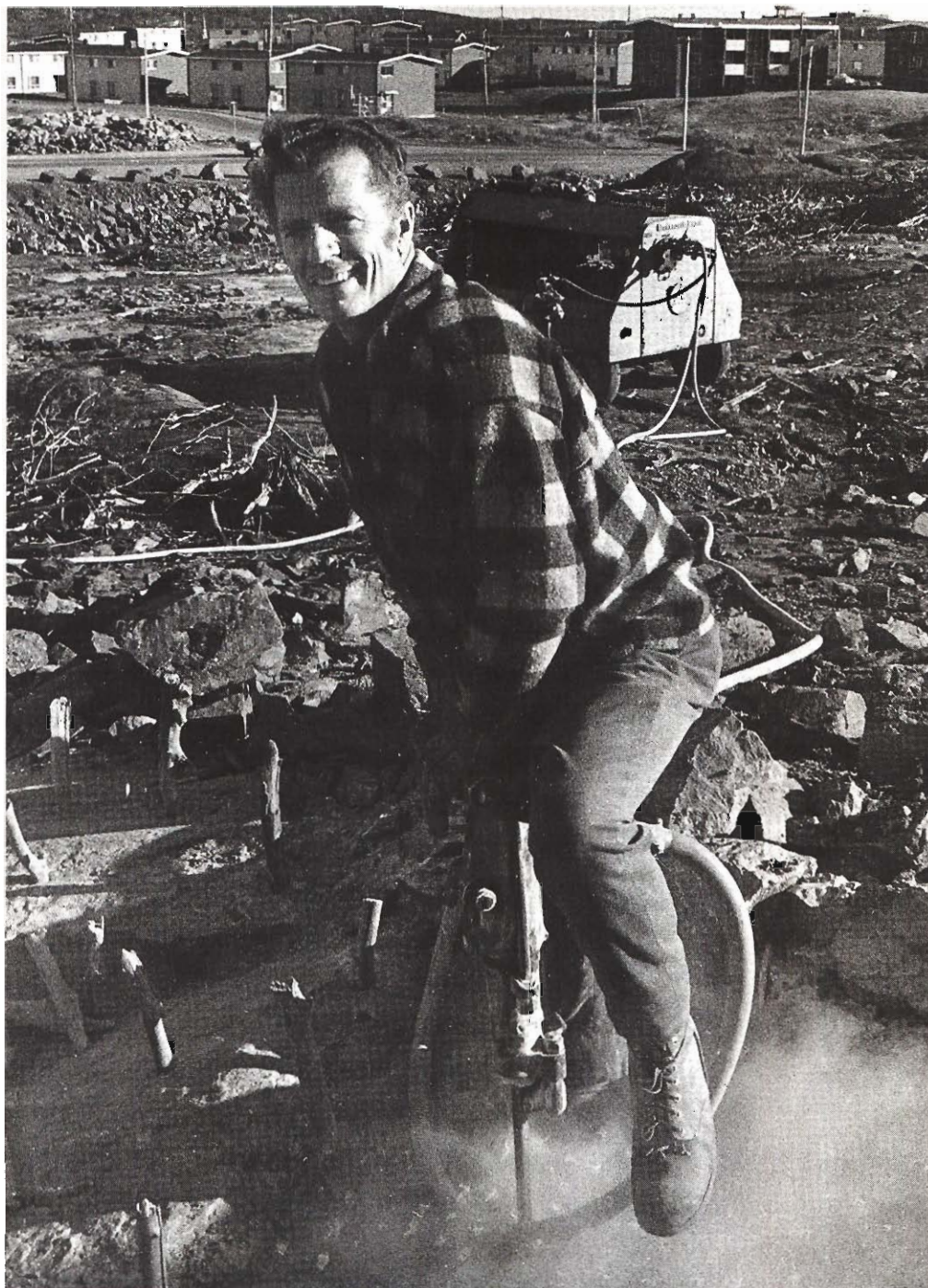
Les tours de Ramore et Kearns, près de la frontière québécoise, existaient déjà. À Cobalt, le site d'une vieille tour à feu de la province et un vieil édifice réparable pouvaient répondre à nos besoins. De là, il fallait sauter quelque part dans la réserve de Mattagami. Après l'examen de plusieurs sites, nous avons choisi celui de North Milne Lake pour sa hauteur et son accessibilité, d'autant plus qu'il n'y aurait que 1 500 à 2 000 pieds de chemin et



de ligne hydroélectrique à construire. Restait à trouver un site qui servirait non seulement à rejoindre l'antenne parabolique du nouveau poste à Sudbury, CKNC, mais également à retransmettre à la tour de CHNB North Bay, tout près de la côte de ski à Powassan. Une haute terre de sable à Verner, à deux cents dollars par année, ferait l'affaire. Powassan était mon plus beau site, soit un verger de pommes acheté pour mille dollars. Quelle aubaine ! Depuis, l'Office de la télécommunication éducative de l'Ontario a choisi notre site pour ériger son antenne. De Sudbury, on se dirigea vers Welbwood comme site intermédiaire, puis vers la tour de la CBC à Elliot Lake. Durant ce temps, le poste CKSO, affilié de CTV à Sudbury, voulait à tout prix participer financièrement (50 %) à mon système de micro-ondes, mais je refusai avec vigueur. Éventuellement, au lieu de bâtir son propre système, CKSO s'est rallié à l'idée de louer des services de mon entreprise. Ce fut une très grande victoire !

Le canal 7 à Elliot Lake faillit me rendre fou. CBC insistait pour qu'on lance ensemble CKNC Sudbury et Elliot Lake. On trimait dur jour et nuit. Tout le personnel ingénieur de Timmins devait travailler sans arrêt et se contenter des pizzas, des mets chinois et des hamburgers McDonald's que je fournissais. Durant ce temps, on se rendit compte que la tour de Verner ne livrait pas le signal requis. Ça prenait un autre cinquante pieds de hauteur... non seulement pour rejoindre Sudbury, mais pour pouvoir, en revenant, passer au-dessus du lac Nipissing où les ondes nous jouaient de mauvais tours en frappant la surface du lac. Ces problèmes de réflexions devaient disparaître le jour où les antennes furent élevées à 250 pieds. Quel soulagement de voir, en bout de piste, quatorze tours et vingt-huit soucoupes qui transmettaient en un clin d'oeil des signaux dans les deux sens, sur une distance de 1 000 milles !

Parmi tous les problèmes envisagés à Sudbury, celui de l'érection de la tour et de l'antenne figure parmi les plus difficiles que j'aie rencontrés. Pour épargner une vingtaine de mille dollars, j'avais



Conrad Lavigne à cheval sur son marteau pneumatique  
lors de la construction de CKNC-TV, à Sudbury.

«Je me réjouis encore aujourd'hui de n'avoir jamais demandé à quiconque  
de faire quelque chose que je n'aurais pas moi-même accompli».

acheté de Leblanc et Royal l'ancienne tour de Radio-Canada à Sackville (Nouveau-Brunswick). Elle était immense : 6 pieds de face et 600 pieds de hauteur. La deuxième journée, après avoir élevé la tour à environ 150 pieds, je vois approcher une centaine d'hommes armés de pancartes, juste en face du site du nouveau poste, chemin Froid. Ils m'annoncent que Sudbury est la ville des *steelworkers* et que Leblanc et Royal n'étant pas affiliés à un syndicat, ils n'avaient pas le droit d'ériger cette tour : pas un pouce de métal ne serait érigé dans leur ville par des gens non syndiqués de peur que la tour ne s'effondre. Après trois jours, mais surtout trois nuits sans dormir, avec ma Winchester 32 spéciale à mes côtés dans ma roulotte, je finis par convaincre Leblanc qu'il fallait céder. Heureusement, Sky Hook érigeait une tour à Sault-Sainte-Marie. Il fut convenu que pour dix mille dollars de plus, Sky Hook viendrait finir la tâche à Sudbury. Leblanc me remit cinq mille dollars, en vrai *sport*. L'ouverture se fit à temps. CKNC devait, au bout d'une année d'opération, devenir non seulement profitable, mais obtenir des cotes d'écoute supérieures.

La peur de l'inconnu et les menaces sont des armes terribles. De 175 livres, j'étais descendu à 150 livres, pour ne jamais les reprendre. Néanmoins, j'avais réalisé mon rêve de desservir tout le Grand Nord avec un potentiel de 500 000 téléspectateurs. J'y étais arrivé sans avocat, sans contracteur, sans consultant, sans vice-président de ci ou de ça, sans fanfare. J'y étais arrivé avec une petite équipe exceptionnelle – Fidèle, Jean-Guy, Rudy et Dietclief – qui réussissait à faire accepter ses plans par le CRTC et, qui plus est, à les exécuter avec des ressources financières très limitées. Heureusement qu'Alphonse Blain veillait à la comptabilité, lui qui avait le tour d'épargner.

Notre nouvelle station CKNC à Sudbury, construite sur un site prestigieux, devait devenir la tête du réseau. J'avais acheté une quinzaine d'acres de l'INCO pour seulement sept mille dollars. J'ai dû forer et dynamiter un fossé de sept pieds de profondeur dans la

# CKNC TV

By ROGER COOKE  
Steward

For quite a long time, Local 6500 has been pushing for more new outlets, TV, press, radio etc. Well at least some thing has come along to improve the situation.

A new TV station CKNC made its debut, I had the privilege of meeting Conrad Lavigne, the owner of the new station and with his cooperation the layout of the station and all plans were explained. Here are some of them.

CKNC-TV Channel 9 has opened in our city. As participants in a 10,000 names petition two years ago for a new voice in Sudbury, we are naturally interested in what CKNC stands for and proposes to do.

(...)

Conrad was the first Canadian to put up a VHF Television rebroadcast station in Canada at Kapuskasing in 1957. People wanted television and in spite of tremendous odds, rebroadcast stations were built in Kirkland Lake, Chapleau, Hearst and Malartic, Quebec.

With the years CFCL Radio expanded its coverage with Stations in Kapuskasing and Hearst, managed to link Channels 2 - 3 - 4 - 5 - 6 and 7 by private microwave and brought color TV to a 1,000 square mile area, the largest coverage area in the world of any one private station.

His personal philosophy is "go ahead and do it if you can raise the cash"; whether it pays or not is secondary. As a Northerner he feels strongly about his moral responsibility to bring television to Northerners, no matter where they live and at no cost to them. Somehow, he says, it will all come out O.K.

Don't worry, but work. He hopes CKNC-TV in Sudbury will be a paying proposition because of the large concentration of people, commerce and industry. His profits here will help to carry other money losing rebroadcast stations in sparsely populated areas.

Questioned as to his great calm in a very hectic business, he answered that he was like the swans one sees in Hyde Park. Very cool on the surface but paddling like "hell" underneath the surface to get somewhere. (...)

Conrad feels that giving the people what they want is not the total answer for a television station. It is a good way to become popular, yet TV is too great a medium to be used entirely for recreational purposes. It must contribute to the social, educational and informative side of life. Sometimes, he says, democracy has to be given a helping hand. (...)

Finding favor with the public is Conrad's main concern. The sole source of revenue is advertising. Unless the station is popular with the viewers, an advertiser will not buy time as sales results from advertising are naturally dependent on viewers seeing a commercial and availing themselves of whatever service or merchandise is promoted. The tone of CKNC is low key, friendly and eager to please and serve a useful purpose.

We wish him well. From what we have seen of CKNC-TV so far, Conrad has a real winner and we, the people of this area, will certainly benefit.

Good Luck.

*The Searcher*, Sudbury, novembre 1971

roche, du chemin Froot au site du poste, soit environ 800 pieds de longueur pour y amener tous les services. La chance me sourit de nouveau, car en face de ce site, un entrepreneur s'était mis en tête de tracer des rues. C'est ainsi que j'eus au-delà de cent mille verges de roche gratuitement pour remplir les alentours et préparer un stationnement. J'avais planifié construire un seul étage, mais une représentante de l'école des infirmières se présenta au début de la construction. Comme elle était à la recherche d'un local, pourquoi ne pas ajouter un deuxième étage pour répondre à ses besoins ? Ces quinze mille pieds carrés additionnels allaient me rapporter trente mille dollars par année pendant cinq ans. De plus, la banque me prêtait cent cinquante mille dollars pour bâtir Welbwood et Elliot Lake. Parfois, vaut mieux être chanceux qu'intelligent !

La valeur marchande de mon entreprise était surtout liée aux installations physiques de Mid-Canada : quatre postes de télévision de diffusion locale, un poste de radio et deux satellites, une douzaine de postes ré-émetteurs, deux douzaines de postes micro-ondes, plus trente-six autres de tous genres. Les ressources humaines, elles, sont inestimables. Aussi ce chapitre serait-il incomplet si je négligeais de dire quelques mots sur certains membres de l'équipe technique qui me seconda avec constance pendant si longtemps. Rudy Fauteux, embauché par Roch Demers comme assistant, devait lui succéder. C'était un homme patient, minutieux, dévoué, toujours prêt avec sa bonne humeur à vous expliquer le fonctionnement d'une montre si vous lui demandiez l'heure. Tout comme Alphonse Blain et moi-même, il mit ses soixante-quinze heures par semaine, et ce, durant trente ans. Débordé, il avait embauché Jean-Guy Langevin, de Rouyn; fin de caractère et d'allure plaisante, ce brillant employé ne comptait guère ses heures. Il devint imbattable pour maintenir et faire fonctionner les postes de retransmission et le système micro-ondes. Toujours à court d'argent, Jean-Guy innovait et, par son talent, accomplissait des miracles.

Et que dire de Fidèle Barrette, arrivé tout jeune à Timmins, les cheveux ébouriffés, ne parlant pas l'anglais, mais cherchant résolument un emploi ? Probablement le meilleur investissement en capital humain jamais fait. Fidèle portait bien son nom; il apprit très vite le métier et était toujours là, non seulement pour garder la radio en ondes, mais prêt à n'importe quoi : construire, ériger des tours, changer les lumières à 600 pieds, couler du ciment, forer les ancrs, déblayer les cimes des montagnes. Il me suivait partout et me dépassait même. Il faut dire que, rendu à 300 pieds, moi je m'attachais, mais lui continuait en me criant : «monte, patron, si tu tombes, tu vas te casser la gueule à 300 pieds, aussi bien le faire à 600». Et finalement, Marcel Boileau, qui avait soin de la boutique quand nous étions partis, c'est-à-dire environ cinq mois par année. Marcel gardait et la radio et la télévision en ondes. Ce n'est pas peu dire. Du vingt-quatre heures par jour, il connaît ça ! Aujourd'hui, il est devenu collet blanc, chef ingénieur, et passe des heures au téléphone à dire aux autres quoi faire. Quelle réussite pour un petit gars de 15 ans, gêné, timide, embauché à 10 \$ par semaine comme opérateur en 1952.

Est-ce qu'on peut à la fois être tyran et conciliateur ? Probablement. Chose certaine, j'étais très exigeant pour moi-même, voire dur pour mon corps, et j'exigeais beaucoup des autres, peut-être trop... Quoi qu'il en soit, je me réjouis encore aujourd'hui de n'avoir jamais demandé à quiconque de faire quelque chose que je n'aurais pas moi-même accompli.

## A fine madness – with a method

by ROY SHIELDS, Entertainment Editor

OTTAWA – Comic relief it may have been, but it was method with a madness.

The Canadian Radio-Television Commission had just heard arguments that were to decide the fate of a bold gamble by Stuart Griffiths to acquire an instant broadcasting empire of \$80 million.

In comparison, Conrad Lavigne's application for a TV station in the relatively unprofitable Sudbury was small potatoes. But that did not inhibit wavy-haired Lavigne from making the most colorful pitch yet heard here.

The self-made Timmins millionaire began by reminding the commission that he had appeared before them a year earlier seeking a re-broadcasting station to boost his Timmins' signal. It was denied. But that, he explained was yesterday. Today he recognized his mistake. He was now seeking not a re-broadcasting station, but a full fledged station, serving Sudbury. (...) And, having returned before the commission where he had formerly been turned down, he felt, "like Napoleon revisiting Waterloo".

### Another voice

But the commission, in its great wisdom, had been right about his former application.

"The people of Sudbury," he said, "do not want a re-broadcasting station, but another voice and they want it yesterday.

"It was possible they would accept a re-broadcasting station from Toronto, but from Timmins never. That was like trying to serve Ottawa from Pembroke."

Were there financial risks in the station and the microwave relay system he proposed between Timmins and Sudbury? Yes, there were grave risks. Yet, he said, "I intend to let enthusiasm burn down all obstacles." (...)

Questioned by the commission counsel about the economic viability of his proposed station, Lavigne admitted that, not only would he expect to lose \$160,000 the first year, but that his overall projections of losses were really lower than the commission's.

What, then, the commission wanted to know, were the resources that Mr. Lavigne might have to make up for those losses? "Well," Mr. Lavigne replied with a shrug, "I have a couple of hotels – part of a golf club."

Later, in rebuttal to the group who opposed him, Mr. Lavigne said that he had no advice to offer because he seemed to recall that "Socrates gave advice and they poisoned him".

### Like heaven

But he had to say in all honesty that his proposed station and micro-wave hookup, "is the most perfect system outside heaven."

Even his transmitter was a thing of wonder. It was, he said, "built like the proverbial brick house."

Then there was the big studio he would build, bigger than he himself would need, but of a size that could then supply others, such as cablecasters. "I'll be able to say to anyone," he said, "come to papa for your needs."

In conclusion, Lavigne turned so sincere you expected tears to roll down his cheeks. He looked upon the commission, he said "not as judges, but as friends and advisers, people who will help keep me from making mistakes."

Now, you may ask, what kind of a joker is this to present a serious business proposal in such a seemingly flippant manner?

Well, such is the human condition that, when he was finished, CRTC chairman Pierre Juneau said, "Thank you, Mr. Lavigne, I think the commission would wish every early morning visitor would display your grace, humor and courtesy."

Or, as a broadcaster was heard to say as he left the hearing at a coffee break, "That Lavigne is crazy. What's he want to build a station in Sudbury? He could make another million just by turning the cameras on himself."

*Toronto Telegram*, 26 novembre 1969

## *La vente de Mid-Canada*

Vers 1975, mon gérant et mon ingénieur en chef à Sudbury, respectivement Ron Goswell et Dietclief Krumbacher, m'incitèrent fortement à acheter CHOV-TV de Gordon Archibald. Ce poste de Pembroke était en faillite et la Société Radio-Canada en exploitait l'émetteur. Or, la clef se trouvait à Ottawa. CHOV était mourant parce qu'il n'avait pas accès à un bassin de population suffisamment vaste, tel celui d'Ottawa. La réponse était donc évidente : acheter CHOV pourvu que le CRTC permette l'accès au marché d'Ottawa, ce qui arriva.

Mais tout ne m'est pas tombé cuit dans le bec. Après deux ans de repos et de consolidation, suite à la construction de CKNC à Sudbury, j'ai dû ramasser mes outils et mon équipe, faire réparer mon appareil d'arpenteur et réapprovisionner la roulotte avant de prendre la route. Nous nous sommes retrouvés à Mattawa, où il a fallu ouvrir un chemin, puis préparer la base et les ancres pour une tour de 500 pieds. De là, nous sommes allés à Morin Lake, juste en face du site de Bell Canada. Une tour de 250 pieds à Deep River captait les signaux, pour les lancer dans une soucoupe à Pembroke. Nous avons ensuite pris les mesures nécessaires pour qu'ils soient transmis à la tour de Ryan, à Camp Fortune sur la rive outaouaise, pour finalement s'acheminer vers nos studios près du Queensway à Ottawa. Inutile d'ajouter que ce fut une année fébrile, remplie d'activités et de succès, mais aussi de déboires.



En effet, la construction du chemin de Mattawa s'est faite durant une année record de pluie. Cela faillit me décourager. Ce n'était pas drôle ! Jour et nuit, beau temps, mauvais temps, en salopette dans la brousse, grimaçant d'efforts à attacher des antennes dans le haut des tours... Ou encore endimanché devant le CRTC et le ministère des Transports, souriant pour la caméra... J'allais d'un site à l'autre, encourageant tel employé, corrigeant tel autre. Je devais rassurer la banque, déléguer ici, pousser là, ne jamais demander à personne de faire ce que je ne ferais pas moi-même et, au milieu de tout ça, consoler mon épouse qui trouvait le temps long, seule avec les enfants,

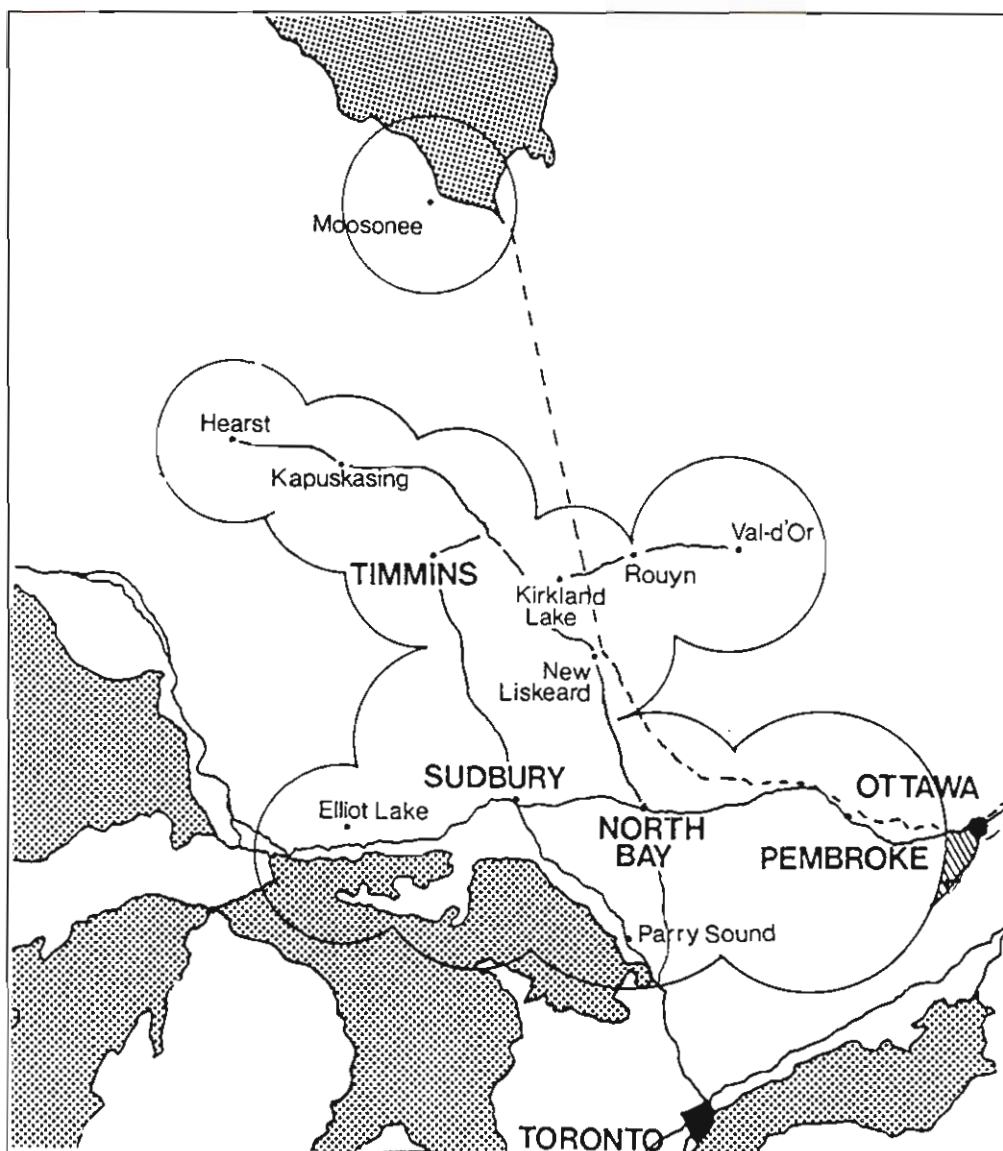
Je n'oublierai jamais ma première visite à CHOV-Pembroke, un soir d'hiver avant mon entrée en scène. J'avais l'impression que le vent voulait démantibuler l'antenne. Sur un site désert et triste, on pouvait, avec une bonne dose de courage, voir et sentir la négligence partout : portes mal fermées, toilettes bouchées, déchets d'égouts répandus dans la cave, fournaise défectueuse, grande mare d'huile puante, eau gelée. Il me semblait que les aiguilles des compteurs se promenaient d'un bout à l'autre des cadrans d'une façon irrégulière en me demandant de l'aide, en m'appelant au secours. Une petite ampoule scintillait encore au-dessus de l'émetteur. Lueur d'espoir... la seule pièce parmi un million de dollars d'équipement qui fonctionnait. Les bureaux, les corridors, le grand studio, tout était en désordre. Les outils étaient disparus, le piano à queue aussi. Quel désarroi ! Seuls les mulots et les rats y faisaient encore leur demeure. Et voilà que trois mois plus tard, nous avons réussi à tout remettre en marche : équipement réparé ou rénové, édifice peinturé et astiqué, la plomberie et l'électricité remises en ordre, vingt-cinq employés en place et un homme tout fier d'avoir réussi à transformer une triste faillite en un succès inespéré.

Je dois toutefois avouer qu'il m'a fallu un an pour surmonter la résistance de la population locale anglophone et rurale à voir un

Canadien français réussir là où l'un des leurs avait échoué. Ce fut un vrai tour de force : pensez donc, un étranger, un catholique, même pas un gars de la vallée, s'implanter chez eux et vouloir se faire accepter ! Passer de la méfiance à la confiance fut ma plus grande récompense, compte tenu des idées qui prévalaient dans les petits villages et les régions agricoles où se trouvait le gros de notre clientèle potentielle.

Entre-temps, à Ottawa, le poste CHRO-TV dut être érigé de toutes pièces, dans un édifice à bureaux en bordure de l'autoroute, pour retransmettre toute la programmation de Pembroke. L'idée était bonne, car 5 % de la population d'Ottawa équivalait à toute la population de la vallée desservie par CHRO, qui distribuerait par câble la programmation de CHOV. Il faut dire que la majorité des émissions avaient leur point d'origine dans le Nord, soit à Timmins, à North Bay ou à Sudbury. Ainsi, tous les films étaient transmis de Timmins, mais chaque marché y insérait ses propres annonces publicitaires ou ses promotions. Depuis mon *President's Corner*, je continuais à lire et à répondre au courrier qui arrivait maintenant d'Ottawa jusqu'à Hearst. Les plaintes ou les félicitations demeuraient à peu près les mêmes d'un bout à l'autre de l'Ontario, et même du Nord-Ouest québécois.

Dietclief Krumbacher, chef ingénieur à Sudbury, et Ron Goswell, gérant du poste, avaient toutes sortes d'idées brillantes, mais j'avais l'impression que Ron m'abandonnait au moment de l'exécution. J'essayais peut-être aussi de trop en faire, j'oubliais de me renouveler, de me laisser seconder. Et je dois avouer, au fond, qu'Ottawa ne fut pas le succès espéré, pour une foule de raisons, notamment à cause des gérants incompetents et du manque de contrôle à partir de mon siège social à Timmins. J'avais de la difficulté à accepter de déléguer certaines tâches, j'acceptais difficilement que Sudbury devienne le coeur du réseau. Inquiet, doutant soudainement de mon talent, j'avais peut-être rejoint mon niveau d'incompétence. Avais-je pris une trop grosse bouchée ?



## LE RÉSEAU MID-CANADA TELEVISION

Timmins – CFCL, canal 6

Sudbury – CKNC, canal 9

North Bay – CHNB, canal 4

Ottawa – CHRO, canal 5

Le 31 avril 1980, après neuf mois de négociations ardues,  
tout le réseau fut vendu à un consortium regroupant  
Northern Cable Services Ltd. et CUC Communications Ltd.

L'année suivante, question de nous reposer, nous demandions au CRTC de nous accorder trois permis de radio de langue anglaise, pour Timmins, Sudbury et North Bay. Comme ce petit réseau pouvait être très profitable, nous avons exigé le tout ou rien. Le président du CRTC, Pierre Camu, nous donna rien. Quelle déception ! Nous sentions que le nombre de permis octroyés depuis trois ou quatre ans avait eu son effet. Le CRTC craignait surtout l'ampleur du système Mid-Canada Television.

Notre deuxième déception fut notre tentative d'acheter, pour trois millions, notre concurrent CKSO-Sudbury, affilié au réseau CTV. Le président de CKSO, Bill Plaunt, voulait trois cent mille dollars en dépôt non remboursable advenant un refus par le CRTC. Cette condition devait nous être fatale. Il ne fallait pas, en effet, préjuger de la décision du CRTC. Dans le milieu, on commençait à parler d'une concentration des médias entre mes mains. Les efforts héroïques de mon gérant général Terry Coles, auprès de Harry Boyle, nouveau président du CRTC, ne purent éviter la défaite. Mais le pire était encore à venir, puisque, l'année suivante, je me voyais refuser les permis nécessaires pour assurer le service de câblodistribution dans tout le Nord. J'avais pourtant travaillé en chien pour couvrir mes arrières, en m'associant à McLean Hunter de North Bay et à Cambrian de Sudbury. Mais même là, j'étais battu avant de commencer. Le CRTC voulait d'autres joueurs afin qu'il y ait plus de compétition. Mon argument à l'effet qu'il fallait des entités fortes pour lutter contre la télévision étrangère tombait dans des oreilles de sourds. Le CRTC voulait diviser. Il réussit.

Mon argument se résumait ainsi : pour protéger notre culture (canadienne plutôt qu'américaine), pour faire concurrence à la programmation des États-Unis, il fallait absolument des conglomérats, c'est-à-dire des opérations ayant suffisamment d'ampleur pour faire le poids. En juin 1979, devant l'impossibilité pour tous les participants de survivre dans ce méli-mélo, je me résignais à

vendre. Il est vrai que les propriétaires de câble avaient besoin de mon système micro-ondes et que le temps était propice. N'empêche que, environ un an plus tard, on fit la remarque suivante au CRTC : *God dammit ! Conrad was right*. Mais il était trop tard. Et il faut dire qu'après trente ans de travail acharné dans le domaine de la radio et de la télévision, sous des conditions souvent extrêmement difficiles, j'étais peut-être fatigué. Mes trois garçons ne s'intéressaient pas à mon métier, pensant que je travaillais trop fort et qu'il existait d'autres façons plus faciles de gagner sa vie.

Les négociations pilotées par mon gendre, Jacques de Courville Nicol, époux de ma fille Michelle, qui s'était joint à Mid-Canada en 1972, furent longues et ardues. Elles se sont terminées le 31 avril 1980, après plus de neuf mois, par la vente de tout le réseau à un consortium regroupant Northern Cable Services Ltd. et CUC Communications Ltd.

Dans son édition du 29 février 1980, le *Timmins Daily Press* écrivait déjà que j'éprouvais des sentiments partagés à l'égard de toute cette histoire de vente : *I expected it but I still have mixed feelings about the deal. You can't build a system like Mid-Canada over 30 years brick by brick and give it up without a twinge of regret*. Et, sans doute pour afficher un air un tant soit peu rassurant, j'ajoutais : *The multiplicity of media in the area just could not be ignored. How much can the market bear before it cracks ? We felt it would be best if they joined together before the companies or the public got hurt*.

Mais, au fond, je demeure encore ambivalent face à la vente de ce qui fut l'oeuvre de ma vie. Comment faire autrement ? J'y avais mis mes meilleures années, j'y avais consacré des efforts sur-humains. J'aurais pu faire appel au Cabinet, refuser de vendre en sachant que la CBC avait besoin de moi pour distribuer ses émissions, exiger une participation active dans la nouvelle compagnie, etc. Un *post mortem* est inutile, voire futile. Je me dis parfois que je n'aurais jamais dû vendre, un point c'est tout ! Par ailleurs,

je me dis aussi que j'ai ma santé, que j'ai retiré mes écus, que j'ai quitté l'industrie en champion et à l'apogée de ma carrière. J'avais gagné de nombreux prix dans les compétitions annuelles du Canadian Program Festival. À deux reprises, CFCL-TV avait gagné le trophée Rogers Memorial Award pour l'excellence technique. Membre honoraire à vie du Central Canada Broadcasters Association, je gagnais également le trophée de radiodiffuseur de l'année, en 1973. J'avais été tour à tour directeur du Bureau of Broadcast Measurement, du Radio Sales Bureau, du Television Bureau, vice-président de la Canadian Association of Broadcasters et président de l'Association canadienne de la radio et de la télévision de langue française. Enfin, d'autres horizons s'ouvraient. J'avais 65 ans. Mon père et ses deux frères étaient morts d'une crise cardiaque lorsqu'ils étaient dans la soixantaine. Je travaillais sans relâche depuis cinquante ans. Ma femme était en moins bonne santé...

Faut-il vraiment que j'accumule tant de faits, de raisons et d'excuses pour cacher ma déception ?

Note : Dans une longue entrevue accordée au *Northern Ontario Business*, en septembre 1981, Conrad Lavigne répond à plusieurs questions concernant la vente du réseau Mid-Canada. De larges extraits de cette entrevue sont reproduits ci-après.

## Conrad Lavigne – A very Special Breed

### **Was this a paying proposition, or what ?**

Well, this was a series of small towns, eh? And I'm a small town boy from Cochrane, so you don't fool the people. And in my book, serving was first and foremost. I didn't know how valuable this thing would be in time. Cable made it valuable. But it wasn't entirely out of altruistic motives. I knew that in order to survive you need circulation. And then for about ten years I was all alone. I was everything for everybody over a third of the province of Ontario if not more. But just as we were on the verge of making a real big buck, CTV came on the scene, so that split the market in two.

### **How was it worked out ? [Lord] Thomson was in North Bay. You were in Timmins and Bill Plaunt was in Sudbury. How was the market split up ?**

Well, what happened was that the boys in Toronto started looking at Northern Ontario, Bassett, if we're gonna name names. And Bushnell out of Ottawa. So that kind of made me nervous. I enjoyed being alone. Why build another store, eh, when you have the same number of customers ? But then I met with Bill Plaunt and with the Lord and we tried to make a deal to put it all together but it didn't work. Subsequently, CKSO and CFCL decided to go into each other's markets. In other words, CKSO would bring the CTV service all over the place and Conrad would bring the CBC service all over the place. CKSO was to buy the North Bay station from the Lord. What we did was divide the pie between the two of us because it was better than letting in a third party. In my case, they said, "Hey, Sudbury's too big for a rebroadcast out of Timmins so you gotta put up a full fledged station and, frankly, I think they were right.

### **So it cost a lot of money to bring CTV into the market. Did it turn out to be a worthwhile venture ?**

Yes, for everybody concerned. The people had a choice of channels and the competition between the two was just fierce, with the result that Northerners got the best programs available. We were fighting like mad.

### **Was this unique to have this level of competition ?**

Pretty well, in such small centres.

### **And then, of course, cable came along.**

Yes, cable. Overnight we went from two English channels to seven or eight. Well, forget it, something had to give.

### **Was there no way around it ?**

Well, I tried to buy CKSO. I tried on two occasions, 76 and 78. And they tried to buy me, but we couldn't make a deal. (...)

### **Why did it prove so difficult for you to make a deal with CKSO ?**

We'd been antagonists. We'd been fighting each other for ratings. It's like the Toronto Star to buy the Globe and Mail or vice versa. (...)

### **What led to the big deal a few years ago that saw Northern Cable buy out both yourself and CKSO ?**

When cable applications were requested I applied with Bill Plaunt and with Maclean Hunter who had the system in North Bay. And I thought this has got to be a winner. I put a group

together and I worked on that for a whole year, but we were turned down by the CRTC. I still don't know to this day why we were turned down. We would both still be in business, Cambrian and Mid Canada. We'd have cable to help us support the broadcasts and we'd still be fighting like bastards trying to serve the viewers and it would have been in the best interests of the whole population of the north.

**Did the CRTC reject your application because they were afraid of a monopoly ?**

Well, that was the reason given.

**But it's somewhat ironic, isn't it ?**

Exactly. And I told them and they have it yet in the minutes of these meetings. For an hour I pleaded that unless this came about, some day the whole shooting match – French, English, CBC, CTV, cable, everything – would be in the same hands. I knew that if cable made the money that was supposed to be made, it would automatically flow. You didn't have to be a seer or a prophet to see how this thing was going to go, for God's sake. When cable comes in here with seven or eight new channels, what happens to your two local stations? First thing, you drop the expense of your local programming, you drop this, you drop that. As you lose viewers, the quality of your merchandise perishes. And it goes from worse to worse.

**So Northern Cable got the licence instead and ended up owning the whole shooting match just as you predicted.**

That's right. (...)

**How did it feel about leaving the business ? All of a sudden you were out the door.**

I spent 30 years building it brick by brick by brick. It really hurts. There's a certain amount of sentimentality by then reason takes over and you realize that unless a change is made there's a very good chance that both operators are going to go right down the drain. Moreover, this is not stopping. Now OECA (educational TV) has come on the scene and there's 50 or so applications that will be heard in September for Pay TV. So I figured, "Conrad, it's all right to have pride and everything else, but if you don't sell now, what are you going to be worth a few years down the road ? Now smarten up." So a deal was struck.

**Were you happy with it ?**

You're never happy with it. But it was, could I use the term, the graceful way, for Conrad to bow out, forget his pride, and his work and his sentiments and his feelings for the people. Hey, maudit. You see I think that was the worst part of it. You develop a certain rapport with the people through the President's Corner, for example. And the mail, the letters, and the telephone calls. God !

**How long were you on the air with that show ?**

Oh, about 20 years. Anywhere you go in Northern Ontario, you know half the people at least by their first names. And you have this rapport where you're tryin' to be everything for everybody and you're enjoying it. Look, I know. I enjoyed it. I'd rather be told what a hell of a good job I'm doing than be rich. I guess we all have our kicks. I live very frugally. My kick is applause.

**You also got a kick out of hard physical labour didn't you ? You supervised a lot of the construction on your towers.**

Well, not supervise. I'll cut trees and bush against any lumberjack. I have my own chain saws and axe and I've always liked physical work. And I'll drill and blast with any



miner. I put in my own services in Sudbury from Frood Road all the way up to the station all by myself, drilled and blasted and the whole bit. And I got a kick out of building the microwave stations. You see, microwave has to have line of sight. And a microwave site is about \$100,000. Now, to have microwave every 30 miles, that's easy... if you have money. But in my case I'm working on 60 miles and 65 miles. That's how I built my microwave. It's the best in Canada but they're long hops. And why did I have such long hops? Well, I'd rather spend more money making a road up a hill and bringing in electrical lines even in impossible situations. But once you're up there, the sweep that you get is 60 or 70 miles out. So, you save a lot of money and you save it forever. In Mattawa it was especially rough. The rain, the culverts, the roads and cutting trees and blasting. I lived right on the site there for about seven months and drilled and blasted and hauled and I can operate a bulldozer, a tractor, a front end loader...

**And you did ?**

And I did. Not that I have any great merit. I like doing it, let's put it that way.

**As president of a pretty substantial company by that time, how could you justify being away driving bulldozers ?**

I couldn't justify it. I did it because I like it. (...)

**What did you enjoy most about the business ?**

Well, I enjoyed the show biz, singing with the quartet or the President's Corner or somebody's missing and I'd take over and have fun doing it. That was number one, probably. The other thing I liked was loading up the truck with tools and drills, sledgehammers and tape measures and go out and look from one bloody mountain top to another, analyzing where to hell are we gonna put this next tower, how we're gonna have a 50 or 60 mile line of sight between two dishes to bring our programs further and further and that's what I particularly liked doing. I'd spend weekends - I don't know how many - with the boys out in the bush. You know, you can have your engineers in Toronto with their slide rules and their college degrees and they look at maps and they say, "Well, this is the way to go", but when you get out in the bush and actually see it on location, you find better ways. That's probably the part of the job I liked best. Pouring cement and making roads and tower bases and anchors, anchors, anchors. (...) Some guys will go out and drink beer at night and that's what they get their kicks from. I got my kicks from putting up towers and making roads. (...)

**Robert Campeau and Paul Desmarais are also successful Franco-Ontarian businessmen but they went to the big city. Do you ever regret not following them ?**

No, not really. We're different animals. I was quite happy up north here and I thought I'd reached my apex with Mid Canada. It was a very large broadcasting empire, I thought. And I owned it 100 per cent. Also, I'm not particularly hungry or eager to really wield the big stick. Had I been more inclined to stay behind the desk and pull strings and manipulate and wheel and deal and buy and accumulate, I'd be real big and real important and real rich and probably not living here. At one time I could have bought Kingston and Peterborough television and radio but that was the south and I didn't. No, I'm reasonably happy with what I've done because I've enjoyed it. I get a bigger kick out of seeing a beautiful, big tower and a good road leading to it and a well-placed building, hydro lines where everything fitted and it was done with a certain amount of taste and in budget than handling a million dollar corporation somewhere else. (...)

*Northern Ontario Business*, Volume 1, numéro 11, septembre 1981

## *Le Coin du Président*

De toutes mes initiatives au cours de l'époque «télévision», il y en a une qui devait me donner énormément de satisfaction. Il s'agit du *President's Corner* ou Le Coin du Président. Chaque semaine, j'animais une émission télévisée d'une demi-heure où je répondais oralement au courrier trop volumineux pour que j'y donne suite par écrit. J'ai initié – oserais-je dire inventé – cette émission en 1958 et je l'ai maintenue jusqu'à la vente du réseau.

Pendant dix-neuf ans, de 1956 à 1975, il y avait seulement un canal à regarder dans le Grand Nord, de Cobalt à Hearst : le mien. Rien d'autre. Je devais, comme je disais en anglais, *be everything to everyone, all the time*, c'est-à-dire combler les désirs de tout un chacun, tout le temps. Tâche impossible s'il en est une. Alors, on fait de son mieux, on s'efforce de plaire au plus grand nombre de gens... la plupart du temps. L'échantillon BBM nous donnait une bonne indication de notre rendement et le *President's Corner* agissait comme thermomètre de notre popularité. Mais cette émission avait aussi une grande importance psychologique auprès de notre auditoire : nos spectateurs pouvaient se rendre compte que leurs intérêts nous tenaient à coeur, que nous les écoutions. Autant que faire se peut, il fallait donner aux gens ce qu'ils désiraient. C'était la seule façon d'assurer notre popularité et d'obtenir une cote d'écoute suffisamment élevée pour nous permettre de vendre les annonces qui assuraient notre survie. Pour-

tant, je n'oublierai jamais une lettre qui me rappelait délicatement que Néron jouait du violon pendant que Rome brûlait et que sa politique était de donner aux Romains ce qu'ils désiraient. Voici donc quelques exemples des sujets qui préoccupaient nos téléspectateurs :

– *If that bitch whines once more, I'll shoot her!* Il est vrai qu'après un certain temps, *Lassie* nous tombait sur les nerfs avec ses plaintes répétées.

– Une téléspectatrice de Hearst m'écrivait qu'elle avait trouvé la réponse pour éliminer la neige sur son écran, notamment en tournant autour de sa fournaise la broche de son antenne... ainsi toute la neige fondait dans la cave !

– Une controverse énorme devait se développer autour d'une émission de lutte. Il semble que des jeunes essayaient de faire la même chose que les professionnels, avec des effets désastreux. Suite à une plainte, j'avais annulé l'émission parce qu'elle enseignait apparemment aux enfants à faire des coups de cochon sans se faire prendre. On me critiquait même du haut de la chaire. En revanche, un policier de la Sûreté provinciale de l'Ontario était prêt, lui, à déchirer ma contravention pour excès de vitesse pourvu que je ramène la lutte. C'était sérieux !

– Les baisers prolongés à bouche ouverte, les scènes suggestives, les gestes considérés pornographiques par certains devaient faire couler beaucoup d'encre et me hanter à longueur d'année. J'avais beau expliquer qu'il existait un bureau de censure qui avait déjà évalué les films, qu'on s'efforçait d'attendre que les enfants soient au lit avant de passer certains films douteux ou qui pouvaient être mal interprétés... j'étais toujours pris entre l'arbre et l'écorce.

– Le nombre d'interruptions pour les messages commerciaux faisait l'objet de beaucoup de critiques. On avait droit à douze minutes de publicité par heure. Malgré nos explications, malgré nos efforts constants de placer les annonces de façon à ce qu'elles

dérangent le moins possible, chaque semaine voyait arriver des douzaines de plaintes. Ma défense était simple : je comparais la télé aux magazines et aux journaux. Et en plus, la télé entraînait chez eux sans que les téléspectateurs n'encourent de frais. Avant la câblo-distribution et la télé payante, les téléspectateurs profitaient d'une bonne affaire !

– Malgré mes explications à l'effet que le volume du son était réglé par un *Automatic Gain Control*, les gens nous accusaient d'augmenter le son au moment de passer des annonces. Apparemment, cela réveillait les petits qui étaient au lit. C'est drôle comme on peut se laisser influencer par une idée préconçue quand on déteste quelque chose, les interruptions pour les annonces, par exemple.

– Mais chaque semaine amenait aussi des douzaines de lettres de félicitations, que je lisais rarement. Je me permets, ici, d'en citer une reçue en date du 22 novembre 1979, soit à la veille de la vente de CFCL. M. Gerry Wagner, de Kirkland Lake écrit : *I am sorry to hear that you are selling the best TV station there is. (...) You have pioneered TV in the North and I think Northerners unanimously will miss your face on President's Corner.* Ce téléspectateur fidèle au poste pendant quelque vingt-trois années conclut sa lettre en ces termes : *CFCL, while under your leadership, has always been Number 1 – the best, with the best announcers, best programs, and best presentation.*

– Généralement, les gens voulaient voir couler du sang. On regardait le *President's Corner* pour entendre les critiques : plus elles étaient injustes, acerbes et violentes, plus j'avais de courrier et, partant, de téléspectateurs. Le BBM m'assurait que je rejoignais souvent au-delà de 100 000 foyers de Hearst à Ottawa, de Val d'Or à Elliot Lake.

– Chez nous, la télévision était très personnelle. Les gens écrivaient pour me dire que mes cheveux étaient trop longs, que je ne devrais pas porter de col roulé, que j'avais mal prononcé un

certain mot en anglais. Mon personnel aussi était aux aguets : souvent les critiques et les suggestions leur étaient adressées.

– Le plus grand nombre de lettres touchait la programmation : pas suffisamment de westerns, trop de westerns, pas assez de films de guerre, trop de violence, pas assez de comédies, trop d'affaires publiques, trop d'émissions éducatives, pas assez d'émissions pour les enfants. Les nouvelles locales et régionales faisaient l'objet de critiques continues. Chaque ville et village voulait s'entendre nommer... même si rien n'était arrivé. Il fallait souvent gratter le fond du baril pour essayer d'équilibrer le contenu.

– La polémique entourant le nombre et la popularité des émissions américaines de divertissement à grande diffusion devait être virulente. Ces émissions étaient beaucoup plus en demande que celles produites au Canada, malgré tous nos efforts en création canadienne. J'avais beau insister qu'il était important d'essayer de se refléter en tant que Canadiens, qu'il fallait créer des emplois pour nos artistes, protéger notre culture, notre façon de vivre... mon courrier, à quelques exceptions près, n'était pas d'accord.

– Les changements à l'horaire – pour les séries de hockey, de balle ou pour des événements spéciaux – amenaient inévitablement un tollé de récriminations. Les gens sont en général réactionnaires, ils détestent les changements : il ne faut pas chambarder leurs habitudes, leur train-train quotidien.

– En plus de rendre service, les avis de décès étaient pour nous une bonne source de revenus, mais je n'oublierai jamais une lettre particulièrement désagréable. On me faisait remarquer que CFCL-TV était un poste de langue anglaise en Ontario et que tout devrait se passer en anglais, même les avis de décès. Il faut préciser que notre politique était de diffuser des avis en français à la demande de la famille. J'avais répondu à cette correspondante, en boutade, qu'elle devrait au contraire se réjouir puisque chaque *obit* en français signifiait qu'il y avait un francophone de moins sur la terre...



«Le Coin du Président, une émission télévisée d'une demi-heure où je répondais oralement au courrier trop volumineux pour que j'y donne suite par écrit».

## Even while holidaying in Florida network president watches TV

By SUSAN MORRIS

If Conrad Lavigne were to have a theme song, an appropriate one would be *The Entertainer*, for this is what he is.

Not only is he in the business of entertaining but there is little doubt that he has a great personal capacity to entertain.

This fact is reflected in his weekly TV program, *President's Corner*, for which he prepares carefully, giving attention both to serious content and to amusing his audience. As president of the Mid-Canada Television System, he feels he has to answer letters personally.

"I try to get on the wavelength of the public," he says. I have little formal education so there's no use in trying to be philosophical.

"I enjoy the show, though, after all, that's what the business is all about. I try to look out for letters which show human nature – for example, the one I received from a man who lives in Algonquin Park. He spend \$86 on an antenna just so he could see the Lawrence Welk show and then wrote to tell me that I'd better not take it off the air!" (...)

Conrad's involvement in the life on the northern community borders on the phenomenal, but he believes that his involvement with many things should be on a temporary basis. (...)

"I believe you should give of your best and then move on. Don't hang on." (...)

An honor that Conrad enjoys recalling is that last spring he was asked to be anchor-man to a cross-country radio program called *Dialogue Canada*.

"The object of the program was to get views from right across Canada on the subject of Canadian unity," he explains. "Some 289 radio stations were involved and it's something that I enjoyed doing very much. I feel very strongly on the subject," he continues. "I love Canada and feel at home anywhere, from Vancouver to Newfoundland."

Conrad has travelled much of the world and says he has a soft spot for Germany. "I've been back many times since the war; I admire the German people very much because they have such a thorough, systematic way of doing things." (...)

Each year Conrad spends a total of one month in Florida with his family.

"You know what I do down there?" he asks. "I watch television. I just sit there and soak it up. That's where I do all my learning, because they really know how to do it right."

For a man who finds so many demands on his time and energies he is in remarkably good health and physique. He explains that like the lady in the commercial, he takes good care of himself, gets plenty of rest, etc.

"I'm aware of what it takes to be healthy," he says. "I hate to be sick. I run two or three times a week, I work out at the health spa, I gave up smoking last year and keep my drinking down to low levels. (...)

The result of this attitude is a man who, at 62 years of age, looks and is debonair and active. The charm that captivates so many of his television viewers during his weekly show is obviously not forced.

Conrad Lavigne is a natural.

Extraits d'un profil paru dans le *Timmins Daily Press* en 1977.

- Les politiciens de tout acabit étaient une source constante d'irritation pour nos téléspectateurs. Plusieurs avaient fait du micro, notamment Vic Powers, Mike Doody et Don Dewsbury; ils avaient donc obtenu une certaine notoriété, ce qui leur donnait un avantage aux élections. On m'accusait évidemment de parti-pris, mais je favorisais tour à tour les Libéraux, les Conservateurs ou les Néo-démocrates, selon l'affiliation politique du correspondant.

- En télévision, un feuilleton compte habituellement trente-neuf épisodes originaux suivis, en reprise, des treize meilleurs épisodes. Dans un marché où il n'y avait qu'un canal télé, ces répétitions créaient des problèmes. Il était normal, également, que nous achetions le droit de diffuser le même film trois fois. Certains téléspectateurs assidus ne me ménageaient pas lors de la troisième parution.

- La plupart des mineurs commencent à travailler à sept heures et sont donc à la maison vers 16 heures 30, prêts à prendre une petite bière tranquillement devant leur téléviseur. Mais c'est aussi l'heure préférée des enfants qui reviennent de l'école. Les goûts et les besoins diffèrent... À qui donc doit-on plaire ? Le bon sens, à mon avis, voulait que la télé desserve les enfants - entre autres pour les occuper pendant que leur maman préparait le souper - à la suite duquel ils devaient théoriquement se consacrer à leurs devoirs et aller se coucher, tandis que les adultes, eux, pouvaient alors s'accrocher à la télé.

- J'essayais de maintenir une stricte neutralité dans les questions religieuses, sociales, politiques et culturelles. Ce n'est pas facile, puisqu'on est le produit de son environnement et qu'une foule de facteurs interviennent. Mais je crois que, plus souvent qu'autrement, le bon goût, la tolérance, le tact et la charité nous aidaient à garder l'équilibre et la justice, ou du moins la perception que nous desservions tout l'monde, tout l'temps.

Au fond, le *President's Corner* a contribué énormément à parfaire mon éducation, à me donner une meilleure compréhens-



sion du genre humain et, surtout, à diriger une entreprise qui voulait se montrer parfaite à l'endroit du grand public et encore plus auprès du CRTC qui lui octroyait ses permis. Cette émission devait m'apporter une notoriété non méritée. Puisque j'avais une réponse raisonnablement intelligente aux problèmes soulevés dans les lettres, on supposait que je connaissais tout. Résultat : les invitations à prendre la parole devant toute une kyrielle d'associations et d'organismes fusaient de partout, de Hearst à Val d'Or, particulièrement d'associations de parents et d'instituteurs. J'avais une présentation générale que j'adaptais à la localité et au genre d'école; les questions et les problèmes se ressemblaient. C'était une excellente occasion pour moi de rencontrer le public. Inévitablement, la soirée devenait un genre de Coin du Président et on s'amusait ferme. Je profitais aussi de cette popularité pour mouser les ventes et, à chaque voyage, je ramenaient de nouveaux contrats.

J'étais le conférencier invité à cinq ou six cérémonies de remise des diplômes par année. En ce qui a trait aux clubs sociaux, je me limitais à une présentation par semaine. Un incident avec la Chambre de commerce de Timmins me revient à l'esprit. Son bureau de direction avait carrément refusé d'appuyer ma requête pour un poste de radio et me demandait maintenant d'être non seulement directeur mais vice-président responsable du recrutement des nouveaux membres. J'avais une crotte sur le coeur et j'ai donc hésité, mais comme la rancune est mauvaise conseillère et que tous mes clients étaient membres de cet organisme...

Le Conseil canadien des chrétiens et des juifs cherchait un directeur pour le Nord de l'Ontario. J'acceptai pour une foule de raisons. J'admirais leurs efforts déployés pour créer une meilleure relation et une meilleure compréhension entre les races. J'aurais en plus l'occasion de rencontrer une foule de Canadiens influents, d'un bout à l'autre du pays, sans oublier que ça ne ferait pas de tort à mon entreprise.

J'acceptai aussi, plus tard, une invitation des Soeurs de la Charité et de la Providence à faire partie d'un comité pour étudier une situation qui était devenue intenable. Elles avaient, vers 1912 si ma mémoire est bonne, accepté d'acheter l'hôpital de Timmins pour la somme d'un dollar et de le prendre en main. La mine Hollinger avait bâti l'hôpital pour desservir ses mineurs et leurs familles, mais elle perdait au-delà de cent mille dollars par année à l'exploiter. L'abbé Charles-Eugène Thériault, curé de la paroisse Saint-Antoine-de-Padoue, avait convaincu les religieuses d'un besoin pressant, d'autant plus qu'elles avaient des capitaux investis partout, qu'elles connaissaient bien les services hospitaliers et qu'elles étaient merveilleusement dévouées. Mais au fil des ans, l'hôpital allait devenir leur Waterloo. Je devins président dudit comité et, en quatre ans, je réussis à recueillir trois millions de dollars par le truchement d'une campagne de souscription. La province contribua une somme équivalente et nous avons pu construire une nouvelle aile de quatre étages.

J'avais rencontré, dans les années cinquante, un ancien ami originaire de Cochrane, Pat Mangan, qui m'invita à siéger au bureau de direction de Hedman Mines. C'était une entreprise près de Matheson, au sud de Timmins, où l'on faisait l'extraction de l'amiante (minerai qui possède des qualités à la mesure de ses défauts). Trente-cinq ans plus tard, je siège toujours au conseil de Hedman Mines. Nous nous efforçons encore de créer un produit qui conservera les qualités de l'amiante, mais non ses défauts. Ce n'est pas facile, mais j'ai encore confiance... si je peux vivre assez longtemps.

Vers 1965, la mine Pamour me demandait de siéger à son conseil. J'y suis toujours, quoique Giant Yellowknife vient d'en prendre le contrôle. Au cours de ces vingt-cinq ans, j'en ai vu de toutes les couleurs. Mais ma plus grande consolation est de savoir que cette entreprise est celle qui, dans le monde entier, réussit à faire valoir la plus faible teneur en minerai. Nous espérons

toujours protéger ses neuf cents emplois. C'est pourquoi nous avons dépensé des millions en exploration pour trouver des réserves d'or plus riches, plus rémunératrices. Nous avons aussi consacré quelque cinquante millions à la récupération des minerais de valeur accumulés dans les résidus miniers depuis 1916, et ce, grâce à de nouvelles méthodes d'extraction. Je siège toujours au conseil de direction de ces mines, devenues maintenant Royal Oak Mines Ltd.

En 1967, pour célébrer le centenaire de la Confédération, Ottawa octroyait des fonds aux organismes désireux de réaliser un projet susceptible de commémorer ce centenaire. Le Club Richelieu de Timmins, dont j'étais membre depuis nombre d'années, me demanda de faire quelque chose. Avec mon ami Léo Lalonde, je réussis à trouver un beau terrain, à recueillir quatre-vingt mille dollars et à construire la patinoire Confédération. J'avais dû contribuer les premiers trois mille cinq cents dollars et le Richelieu avait contribué six mille cinq cents dollars. Ces premiers dix mille dollars déclenchèrent un véritable déluge de dons de partout.

Et parlant de cause... Vers 1960, Don McKelvie, président de Northern Telephone, me demandait de siéger à son conseil de direction. Pour la première fois depuis la fondation de cette compagnie par son père, le conseil allait avoir un directeur de langue française. L'invitation s'était certes fait attendre, mais je dois admettre que ce ne fut pas facile pour moi. Je devais non seulement me familiariser avec un nouveau champ d'activité, mais également gagner leur confiance. Je devais aussi prouver qu'un Canadien français peut être à la hauteur de la tâche et capable d'aller au-delà de leurs attentes. Je devins vice-président, puis président du conseil de Northern Telephone pendant cinq ans. De plus, au cours de mon mandat, on m'a délégué comme directeur de la compagnie de téléphone québécoise Télébec, à Montréal.

Le fait d'être président du conseil d'administration de la compagnie Northern Telephone ne m'empêcha pas d'écrire une

## MID-CANADA TELEVISION

December 10, 1977

### A TELEPHONE CALL OR A LETTER, THAT IS THE QUESTION

While fully accepting that the telephone is indeed a modern instrument answering the modern businessman's needs, may I point out (in spite of the fact that I am a director of two telephone companies) some weaknesses and of course, abuses.

The written word in black and white presupposes that the author gave it a lot of thought and even analysed the reaction of the reader; conversely one needs very little preparation to lift the receiver counting on spur of the moment inspiration which unfortunately does not always materialize. The result is a so so exchange or a solution that really merited greater introspection.

The written word precludes the undue influence of instantaneous charm, warm voice and the huksterism of a hot salesman judging reactions at the end of the wire and reacting accordingly. Have you ever been called by a hot stock broker ?

The written word will normally protect you from a great human frailty and that is to decide matters for other persons. The telephone is a great instrument for the buckpasser who will question, manoeuvre and cajole someone else in authority to make decisions for him.

The written word is rather merciless in all its naked beauty as the writer had to think, scheme, plan, rationalize. The telephone can be the natural ally of the weak, the uncertain, the lazy, the unsure. It is the natural tool of the opportunist, the buckpasser, the temperature tester.

There is no denying the immediacy, the speed, the time saving advantages of the telephoné. Yet just for the hell of it, the next time you have an idea or a problem, a report or a favor to ask, a regret or a love note, an observation or an impression, try the written word, its exhilarating and also exhausting.

Try a memo, try a letter, the result will be fascinating. Your long distance cost will be cut by half. Not because you wrote, but rather because writing meant an effort and you decided the matter wasn't really that important after all to merit a call in the first place, thereby saving two persons valuable time, namely yours and the party on the other end.

"Les mots s'envolent mais les écrits demeurent", words fly but the written record remain, and that's probably why there is a thousand more insane words said than written.

CONCLUSION: If a memo, a letter or a written report will do it, do it, that is WRITE. It's good for you.

Conrad

Note de l'auteur : À la suite de cette lettre adressée à tous les employés de la chaîne ainsi qu'à mes enfants, les factures de téléphone furent réduites de 40 %. Il fallait être mordu d'économie pas ordinaire pour oser braver l'ire de Papa Bell, monsieur de Grandpré !

lettre aux employés de Mid-Canada (voir encadré de la page 167). L'augmentation constante de nos coûts d'opération me força à mettre mon chapeau d'opérateur au grand amusement de Bell Canada qui contrôlait Northern Telephone à 85 %. La lettre fut écrite en anglais puisque la majorité des employés de Mid-Canada Television étaient anglophones.

Il ne fait pas de doute que la plus grosse société où je devais servir durant cette période fut Hydro Ontario, avec son bureau de direction prestigieux et ses 35 000 employés. Durant mon mandat, j'étais le seul Canadien français nommé par le gouvernement conservateur. Je devais consacrer beaucoup de temps à étudier et à comprendre des dossiers très complexes : la génération du pouvoir, son transport, la sécurité, le financement, l'analyse des besoins futurs, la répartition des coûts et, surtout, l'option nucléaire, avec ses amas de déchets qui augmentaient à vue d'oeil. Mais tous ces efforts ont été compensés du point de vue humain. Je me suis fait de solides amis, j'ai rencontré des gens charmants dotés d'un sens d'humour et d'un sens pratique. Normalement, la durée d'un mandat est de quatre ans, mais je devais y rester neuf ans. Quand le journal *Northern Ontario Business* publia une entrevue intitulée *A Very Special Breed* (voir pages 154-156), le président du conseil d'administration d'Hydro Ontario, Hugh L. Macaulay, m'écrivit un petit mot pour dire : *I don't understand what's newsworthy about that. We knew it years ago, as did all who have had the pleasure of meeting you.*

La compagnie Northern and Central Gas, desservant le Nord ontarien, m'avait pressenti à plus d'une reprise pour que je me joigne à son conseil. J'avais eu des rencontres assez intéressantes avec le président, Ed Bovey, lorsque cette société obtenait des laissez-passer pour ses tuyaux ou ses canalisations à travers le Nord. Encore là, je devais me renseigner sur une tout autre forme d'énergie. Le grand patron, Conrad Black, nous recevait au Empire Club de Toronto une fois l'an. Je n'avais rien en commun avec lui,

sauf pour nos prénoms. Mais je participais une fois de plus à la destinée d'une grande société et, encore là, je me fis des amis pour la vie, tel le général et auteur Richard Rohmer qui, dix ans auparavant, m'avait autorisé à utiliser le nom Mid-Canada Television pour désigner mon système de communications. L'autre Canadien français sur ce conseil était Marcel Masse, alors vice-président de Lavalin, qui devait devenir tour à tour ministre de l'Énergie, des Communications et de la Défense sous le gouvernement de Brian Mulroney. Masse était un gars intéressant, brillant même, qui aimait bien manger. Quand je pense que je l'ai encouragé à rester chez Lavalin et à ne pas se présenter en politique parce que ce métier était trop ingrat...

Ma nomination au conseil de la Banque nationale du Canada fut sans doute la plus inattendue d'autant plus que j'avais toujours fait affaires avec la Banque de Nouvelle-Écosse. Imaginez ma surprise lorsque je reçus un appel du grand patron de la Banque nationale qui s'en venait à Timmins pour me rencontrer. Je croyais qu'il venait enquêter sur la compagnie Waferboard, dont j'étais vice-président du conseil, avant de demander au président, Gaston Malette, de siéger à son conseil. Mais il avait d'autres plans. Assis dans notre cuisine où Jeanne venait de lui servir à déjeuner, il me demanda à brûle-pourpoint de me joindre à son bureau de direction. Je devais y passer huit années des plus intéressantes et fort productives. De tout le groupe autour de la table du conseil – nous étions une quarantaine –, j'étais le plus pauvre parmi les Steinberg, Turmel, Lamarre, Dutil, Chiasson, Mahn, Bourgie, Vineberg, Beaudoin, Lemaire, Parizeau, Baribeau, Castonguay, Giguère, Cyr... Je me sentais toutefois bien chez nous et bien à l'aise, grâce en bonne partie à Michel Bélanger qui est l'építome de tout ce qu'un homme d'affaires nord-américain doit être : fin, cultivé, perspicace, brillant, humain, grand meneur d'hommes. Il avait le don de faire croire à chacun que sa contribution était importante. Je serais allé chez le diable pour lui. Mais lorsque j'ai

eu 70 ans, les statuts et règlements m'ont forcé à démissionner, non sans regrets. La Banque nationale, Northern Telephone, Northern & Central Gas, tous devaient tour à tour me faire un petit banquet et me remercier des services rendus. Diable ! on agit comme si ça nous fait rien, mais au fond...

La société Waferboard devait sans aucun doute devenir ma deuxième plus importante préoccupation financière, après Mid-Canada Television. Depuis 1970, les cinq frères Malette me font confiance et je me sens un peu comme un autre frère. Siéger au bureau de direction de Waferboard, c'est beaucoup plus qu'une *job* ou un poste honorifique. Je suis en quelque sorte le confident d'un gars extraordinaire, Gaston Malette. Tout le monde connaît l'admiration que je voue à Gaston et à son oeuvre. Je ne m'en cache d'ailleurs pas ! Comment ne point reconnaître et admirer le succès phénoménal de l'un des nôtres, d'autant plus que les cas de réussite à l'échelle nationale sont assez rares ! Je sais bien que ma contribution à titre de directeur de Waferboard reste minime. Je pense néanmoins que mon rôle de partenaire sympathique et discret, de confident et d'avocat du diable, est positif et utile. Gaston et moi sommes voisins et notre association depuis vingt ans a toujours été fructueuse. Ensemble nous avons perdu, en la personne de Léo Lalonde, mort du cancer, un ami sans pareil, un soutien sans égal, un collègue brillant, loyal et dévoué. Waferboard est maintenant devenu Malette Inc., une société publique fédérale qui s'est de plus lancée dans la fabrication du papier et la génération d'électricité. Mais les principes et l'orientation du début demeurent.

Deux autres activités devaient aussi m'occuper après la vente de Mid-Canada Television. Premièrement, lorsque les frères Perron de La Sarre – qui exploitent de vastes industries forestières et qui sont les principaux actionnaires de La Vérendrye – se portèrent acquéreurs de Télécapitale à Québec, ils m'ont demandé de servir comme administrateur, poste que j'occupai pendant cinq ans. Je

n'ai pas réussi à m'habituer à ce type de gestion où je n'exerce pas le contrôle haut la main et où ceux qui détiennent le pouvoir ne sont pas radiodiffuseurs. Le tout se régla avec la vente de Télécapitale qui entraîna un profit substantiel pour La Vérendrye, et je m'en réjouis.

La deuxième activité fut ma nomination au bureau de direction du journal *Le Droit*, à Ottawa. Les Oblats, propriétaires du quotidien depuis sa fondation en 1913, cherchaient un acheteur et j'étais leur candidat préféré. La meilleure façon de savoir ce qui se passe dans une boîte, c'est bien d'en devenir directeur. Au bout d'un an, je fis un certain effort pour acheter l'entreprise, mais devant le refus de Jeanne de déménager à Ottawa, mon enthousiasme refroidit un peu. Entre-temps, UniMédia doubla mon offre et Jacques Francoeur promit le tout comptant. Je continuai à siéger sur son conseil jusqu'à la vente du journal à Conrad Black, en 1987. En rétrospective, j'ai un certain regret de ne pas avoir acheté le journal, nonobstant les objections de Jeanne. D'un autre côté, c'était un très gros bateau, très différent de la radio ou de la télé, et étouffé par les syndicats. Je n'ai jamais eu de syndicat dans mes entreprises. Est-ce de la chance ? N'était-ce pas plutôt dû à mon style de gestion caractérisé par la porte ouverte et la consultation ? Style que je qualifie de paternel quoique certains le trouvent paternaliste...

Malgré mon refus de siéger à une foule de commissions gouvernementales, le ministère ontarien de la Citoyenneté me nomma juge chargé d'étudier les centaines de dossiers de personnes et associations méritantes proposées chaque année comme étant dignes d'une décoration du gouvernement. C'était plutôt onéreux, car au cours des mois d'hiver, en Floride, je devais passer des heures et des heures à lire, analyser et juger les présentations. Quoique j'aimais bien cette chance de voir et de connaître le travail d'un grand nombre de bénévoles à l'oeuvre en Ontario, je dus démissionner en 1991. J'y avais fait ma part.



Conrad Lavigne au conseil d'administration de la BNC

## Une première pour un Franco-Ontarien

par Germain Dion

OTTAWA – Pour la première fois de son histoire, la Banque nationale du Canada a réservé un de ses 33 sièges d'administrateurs à un Franco-Ontarien, M. Conrad Lavigne.

Interrogé sur la nomination de M. Lavigne, le président de la Banque nationale, M. Michel Bélanger, a souligné que par ce geste l'institution voulait témoigner de l'importance qu'elle accorde aux Franco-Ontariens de l'Est et du Nord de l'Ontario.

«Ce n'est pas un nouveau secteur où nous tentons une percée. Mais c'en est plutôt un où nous sommes déjà sur place avec assez de force et où nous n'avions pas de représentants», a affirmé M. Bélanger.

Quant à M. Lavigne, radiodiffuseur de profession, longtemps militant des associations franco-ontariennes, il arrive à ses nouvelles fonctions sans idée préconçue «parce que je viens d'abord pour apprendre».

«Cela ne m'empêche pas cependant de croire que la banque veut faire un sérieux effort pour étendre ses activités dans le reste du Canada où elle n'a que 10% des actifs», affirme-t-il.

La Banque nationale du Canada concentre en effet 65% de ses actifs au Québec, où son 40% du marché lui donne de loin le titre de première banque, et ensuite pour 25% à l'étranger.

M. Lavigne formule par ailleurs un souhait suite à sa nomination. Selon lui, il ne faut pas que les taux d'intérêt montent au-dessus de 20%. «Ce serait désastreux», analyse-t-il.

(...)

C'était toutefois la première réunion à Ottawa de la BNC qui s'éloigne de son siège social à Montréal pour quatre de ses réunions bimensuelles.

*Le Droit*, 10 juin 1981

Une acquisition formidable pour *LE DROIT*

## Conrad Lavigne nommé au CA

par Adrien Cantin

OTTAWA – Le quotidien *LE DROIT* est appelé à jouer un rôle plus grand et son rayonnement pourrait bien un jour déborder de la région de la capitale, affirme M. J. Conrad Lavigne, qui vient d'être nommé au conseil d'administration de *LE DROIT* Ltée.

L'homme d'affaires de Timmins, dans le nord de l'Ontario, soutient qu'il est même permis de penser que le seul quotidien francophone d'Ottawa «devienne (éventuellement) l'organe de tous les parlant français du Canada».

Ce sont peut-être ces mêmes progrès technologiques qui hantent présentement les journaux, surtout par la télévision, qui sont susceptibles de devenir leur planche de salut, «dépendant de la façon dont on saura s'en servir», croit-il.

M. Lavigne a pris en exemple le quotidien torontois *The Globe and Mail*, lequel est présentement imprimé simultanément à Toronto, Ottawa et Calgary, avec le concours de la technologie avancée. (...) «Nous sommes présentement en mesure de transporter en un instant ce qui prenait jusqu'à quatre jours auparavant,» a fait remarquer M. Lavigne, en précisant que «nous n'avons encore rien vu (en ce qui concerne les développements technologiques futurs)».

Soulignant le caractère national du *Globe and Mail*, diffusé simultanément dans toutes les régions du pays, il ne cache pas son ambition de tenter de donner au *DROIT* une vocation semblable.

«Est-ce trop espérer, a-t-il dit, que ça puisse exister en français, et que ça émane d'Ottawa, la capitale du pays.» (...)

*Le Droit*, 7 septembre 1982

J'acceptais par ailleurs de servir comme membre du conseil d'Epplert's Dairy, à Brampton, à la demande de son président Maurice Korman, qui avait des difficultés énormes à surmonter. Son père m'avait fait confiance en 1935 en m'avançant cinquante dollars de produits laitiers lors de l'ouverture de l'épicerie Ducheneau-Lavigne. Une faveur en attirait bien une autre. J'y siégeai pendant quatre ans jusqu'à la vente avantageuse de l'entreprise à Beatrice Foods.

Je devais également, à la demande du ministre des Communications, devenir membre de la commission Caplan-Sauvageau sur l'avenir de la radiotélédiffusion au Canada. On avait prévu six mois de travail; cela dura dix-huit mois et le résultat fut cent vingt recommandations sérieuses. Nouvelle occasion de tisser des liens d'amitié avec Fil Fraser, Francine Côté, Gerry Caplan, Florian Sauvageau, Mimi Fullerton, Findlay McDonald... et d'encaisser une somme rondelette. De plus, on voyageait aux frais de la Reine depuis Saint-Jean (Terre-Neuve) jusqu'aux Territoires du Nord-Ouest. Seul radiodiffuseur de la Commission Caplan-Sauvageau, je recevais partout un accueil chaleureux, pour ne pas dire royal, de mes anciens compagnons d'armes. Qui plus est, ces gens se sentaient en famille avec moi et nous donnaient un son de cloche plus franc, ce qui aidait la Commission à comprendre la complexité de notre métier et toutes ses ramifications.

Imaginez les longues heures de discussion entre les membres de ce groupe aux intérêts si disparates. Je n'oublierai jamais le coprésident, Gerry Caplan, néo-démocrate bien connu, qui prônait l'absence de toute commandite sur les ondes. J'avais gagné l'argument pour les radiodiffuseurs privés en lui rappelant l'exhortation *Let my people go*.

J'ai douté toute ma vie de l'efficacité et même de la nécessité de toutes ces commissions parlementaires, mais je dois admettre que celle-ci m'a fait radicalement changer d'opinion. Il est vrai qu'elle fit du travail sérieux en dialoguant avec les gens les plus

concernés. Plusieurs des recommandations ont d'ailleurs été adoptées. Notons, entre autres, les changements en profondeur imposés à Radio-Canada et la refonte de l'ancienne *Loi de la radiodiffusion* des années trente, rendue désuète par les techniques modernes de production et de transmission. Je me suis senti utile au cours des travaux de la Commission Caplan-Sauvageau puisque, après des années de lutte, je voyais poindre la lumière au bout du tunnel, notamment en ce qui a trait à la répartition des responsabilités entre l'industrie privée et le secteur public. La refonte du système a aussi eu le mérite de mettre en valeur nos effectifs : radio MA et radio MF, satellite, télévision publique, privée, éducative et gouvernementale.

## *Les associations*

Permettez-moi un bref retour en arrière. Vers 1940, l'église Notre-Dame-de-Lourdes, sise en face de l'épicerie Ducheneau-Lavigne, rue Commerciale à Timmins, voyait arriver un jeune vicaire élevé à Notre-Dame-du-Nord, qui devait influencer ma vie pendant trente ans. Ce jeune prêtre était Anicet Morin. Éduqué et enthousiaste, il apparaissait comme un géant intellectuel pour la plupart d'entre nous, diplômés de la petite école. Il voulait à tout prix que les jeunes de langue française prennent leur place dans la société et les forçait à développer leur potentiel au maximum. Anicet Morin avait, entre autres, le don de nous fixer un idéal, un but qu'il savait nous présenter de façon à nous faire croire que nous pourrions l'atteindre.

Après avoir fondé la Ligue du Sacré-Coeur pour les adultes et le cercle Alouette pour les jeunes, l'abbé Morin organisa des cercles dans nos mines où des organisateurs communistes comme Tim Buck commençaient à faire des ravages. Mais comment prendre contrôle de nos finances sans nous faire exploiter dans notre démocratie avec son système de libre entreprise ? Une réponse devint de plus en plus évidente pour les groupes d'études qui se penchaient sur le problème. Les caisses populaires Desjardins avaient beaucoup de succès au Québec; pourquoi pas en Ontario ? Le mouvement fut lancé, humble à ses débuts, et vit naître au fil des ans une douzaine de caisses millionnaires, de Timmins à

Hearst. Sous l'inspiration d'Anicet Morin, le mouvement coopératif devint un réseau où on veillait à la formation de chefs dans toutes les disciplines.

Pour ma part, je devais participer à la chorale, devenir directeur de la Caisse Saint-Charles, président du Conseil d'orientation de Cochrane-Témiscamingue et organisateur de pièces de théâtre. Toutes ces activités contribuaient à m'ouvrir de nouveaux horizons. À mes qualités naturelles de fierté et de courage allait s'ajouter la débrouillardise. L'astuce venait suppléer à mon intelligence ordinaire. Je devenais ouvert à tout et, perspicace, je voyais partout des situations avantageuses. Je prenais même plaisir à profiter d'un échec pour faire naître un succès. Aujourd'hui, je me demande si ce n'était pas pour prouver à tous et chacun que j'étais plus fin que les autres.

La période d'après-guerre fut extrêmement importante pour les francophones. On vit alors la naissance des Clubs Richelieu, par exemple, où on oeuvrait au développement de la personnalité et du potentiel des membres. On croyait qu'un individu informé contribuerait mieux au bien-être de la société. Je partageais ces idées et je devins membre, puis directeur, président et, enfin, gouverneur. J'eus même l'honneur d'être nommé personnalité de l'année du Richelieu international lors du congrès mondial à Ottawa, en 1982.

La Société Richelieu offrait une nouvelle façon de promouvoir le bien-être de la collectivité francophone. Elle venait continuer l'oeuvre de l'Ordre de Jacques-Cartier, mieux connu sous le nom de Pieds Noirs ou de la Patente, qui, depuis une vingtaine d'années, travaillait dans le plus grand secret à l'avancement des francophones. Je n'oublierai jamais la visite d'un homme mince, grand, sérieux et cultivé du nom d'Edgar Tissot, qui venait de la chancellerie d'Ottawa pour nous encourager et nous donner, d'une voix mystérieuse, les derniers mots d'ordre. J'aimais cette formule du «secret» qui imitait les pratiques des Masonic Lodges. À une certaine

époque, les initiations des membres aux différents degrés eurent lieu au Pavillon, propriété de CFCL sise sur les bords de la rivière Mattagami. C'est à cet endroit que nous recevions, en 1964, un jeune ministre prometteur du gouvernement Lesage. La rencontre de René Lévesque fut une soirée mémorable pour au-delà de mille personnes en ce début du mouvement séparatiste. L'inquiétude régnait et tous voulaient en savoir plus. Le tout s'était terminé à cinq heures du matin, dans mon salon, sans conclusion... Est-on plus avancé aujourd'hui ?

Durant cette période d'effervescence patriotique, je fus également président régional de l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario (ACFEO), devenue maintenant l'ACFO (on a laissé tomber «l'éducation»), en même temps que chancelier régional de l'Ordre de Jacques-Cartier. Il faut dire que les buts étaient à peu près les mêmes, quoique l'ACFEO travaillait surtout dans le domaine scolaire. Elle devait, contrairement à maintenant, se financer elle-même : pas un sou d'octroi, ni fédéral ni provincial. Ceci exigeait donc une collecte annuelle dans toutes les paroisses où, du haut de la chaire, les curés essayaient de fouetter la fierté canadienne-française en faveur de l'oeuvre clef de la survivance franco-ontarienne. De Hearst à Kirkland Lake, je faisais le tour des paroisses pour m'assurer que l'oeuvre survivait. C'était l'ère des grands discours patriotiques à la Félix-Henri Trudeau, agent d'assurances de Kirkland Lake, qui pouvait faire pleurer son auditoire en parlant des cruautés du colonel Colborne à Saint-Eustache ou de la trahison de Macdonald envers Riel, à Saint-Boniface, et même en nous rappelant la cruelle déportation des Acadiens au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Je garde un excellent souvenir du président Gaston Vincent et de Roger Charbonneau, dévoué secrétaire de l'ACFEO à Ottawa. La collecte annuelle pourvoyait aux besoins du secrétariat et du concours provincial de français (que ma fille Michelle devait gagner en 1957). Quelle joie, quel bonheur, non seulement de voir ma fille

lauréate provinciale, mais de pouvoir suivre en direct de CFCL le concours et les cérémonies à partir d'Ottawa. Ça ne s'était jamais produit. Mais revenons à Roger Charbonneau. Il parlait toujours d'une «Maison franco-ontarienne», une demeure permanente, un chez-nous dans la capitale. À cette époque, j'étais vice-président provincial, suffisamment loin d'Ottawa pour éviter les petites chicanes locales inévitables dans toutes les associations. Loin ou non, ça prenait de l'argent. Mais on ne réussissait pas toujours à s'accorder sur une méthode. Au grand congrès de l'ACFEO de 1964 (si ma mémoire est bonne), au Château Laurier d'Ottawa, on m'avait demandé d'entonner l'hymne national. Quelle occasion pour un gars qui aimait le micro de faire un coup d'État ! J'y pensais d'ailleurs depuis quelque temps.

Surprise générale, au lieu de chanter, j'offre aux évêques et aux archevêques, au président et aux invités d'honneur, les compliments d'usage et je me lance dans un fervent appel pour créer immédiatement un fonds en vue de bâtir une maison franco-ontarienne. Je m'étais préparé en demandant à quelques-uns de mes amis, dans le plus grand secret, de se lever, de se nommer et de préciser le montant de leur engagement. Mon ami Jean-Paul Lemire, gérant de CKCH, ouvre le bal avec mille dollars; Aurèle Gratton du *Droit* y va avec quinze cent dollars; Horace Racine se lève et souscrit deux mille dollars; Robert Campeau, qui aime le dramatique, y va pour cinq mille dollars ! Imaginez les applaudissements dans cette salle de quelque mille convives. Si je me souviens bien, un nommé J. Albert Boyer, de la caisse millionnaire Sainte-Anne, s'est engagé pour cinq mille dollars. Véritable feu roulant d'enthousiasme et de contributions. Les caisses, les marchands, les entrepreneurs, les commissions scolaires (qui n'avaient pas le droit de donner) se montrèrent d'une générosité inouïe ! Roger Charbonneau et le grand Rémy Beauregard ne fournissaient pas à écrire les noms et les montants qui pleuvaient. Je voyais les mantes de vison s'agiter un peu partout dans la salle, se pencher

vers leurs conjoints pour les encourager à se lever et à crier leur don. En vingt minutes, on avait recueilli au-delà de cent mille dollars... et la maison franco-ontarienne fut bâtie !

Mais parlant de finances, revenons à l'effort énorme qu'il fallait faire pour enseigner à nos gens à épargner, à contrôler leurs finances, à budgéter par le biais des caisses populaires et des cours d'études. Parmi la vingtaine de caisses mises sur pied dans les années trente, de Hearst à Earlton, une ou deux eurent des difficultés, notamment celle de Kirkland Lake et la Caisse Saint-Charles de Timmins, où je devais jouer un rôle prépondérant. Je pense que la guerre avait déplacé beaucoup de monde, plusieurs de nos chefs de file n'étant pas revenus. Quelques caisses négligeaient de se conduire en caisses *populaires* et devenaient plutôt l'institution d'un seul homme, contrairement à tous les règlements. Les comités de prêts, de surveillance, d'administration, d'évaluation ne fonctionnaient guère.

J'avais mes propres problèmes à cette époque et je faisais affaire avec la Banque de Nouvelle-Écosse qui finançait mon entreprise. Quelle surprise alors de recevoir un appel d'un certain Whitehead, surintendant du service de l'Assurance du gouvernement ontarien, à l'effet qu'il envoyait son lieutenant Bill Jeffreys à Timmins, à cause des graves problèmes de la Caisse Saint-Charles. Il m'expliqua que cette caisse était, à toutes fins utiles, en faillite. Elle avait consenti trop de mauvais prêts, n'avait pas pu récupérer ses prêts douteux et n'avait plus de capital pour rembourser les sociétaires. La rumeur s'étant mise de la partie, les cancans et les mauvaises nouvelles créèrent la panique. Que faire ? On me demanda d'intervenir. Franchement, ça ne me tentait pas trop.

Je n'oublierai jamais la visite qui suivit à la Caisse de la rue Wilson : portes fermées, rideaux baissés et une quinzaine de personnes grelottant dehors en attente de nouvelles. Ces gens étaient, pour la plupart, d'anciens clients de l'épicerie Ducheneau-



Lavigne. Un d'entre eux, Moïse Lortie, me dit : «Conrad, donne-moi cinquante cennes dans la piasse». Russell Parent, un autre bon ami, m'offre son certificat de capital social de cent dollars pour dix dollars. La décision fut vite prise : je demandai à tout le monde de répandre la nouvelle qu'il fallait cesser de s'énerver, que j'allais rapatrier tout leur argent ! Je leur demandais patience, confiance et prières. Plusieurs citoyens de la communauté devaient se joindre à mon comité, dont Jean-Louis Bourdeau, J.-B. Lévesque, Roméo Martel et Georges Perreault. Entre-temps, tous les bulletins de nouvelles de CFCL exhortaient au calme et à la confiance. Du jour au lendemain, la Caisse devenait une banque. J'en avais reçu la permission de Toronto. On prêtait à 1 % par mois, on mettait à la porte les gens qui riaient de nous et qui refusaient de faire leurs paiements, on brûlait de vieux taudis pour vendre les lots. Tracteurs et camions furent saisis et revendus.

La grosse caisse Sainte-Anne d'Ottawa, et la Caisse régionale, sous la direction de J. Albert Boyer, me conseillèrent de tout sacrer ça là. J'entreprenais, disaient-ils, une tâche impossible. Ils refusèrent évidemment de nous aider. C'est alors que j'obtins de la Credit Union League, lors de sa réunion annuelle à Toronto et suite à un vibrant appel, cent mille dollars de prêt sans intérêt et sans garantie, étant donné que c'était dans leur «intérêt». Mais c'était aussi un fier coup de main ! Il fallait à tout prix éviter un scandale, puisqu'une perte de fonds endommagerait la réputation de tout le système. Au bout de quatre mois, nous avons pu recommencer à payer 4 % d'intérêt sur l'épargne et huit mois plus tard, nous annonçons que déjà 10 % du capital était dégelé. À force de nous sortir du trou, la confiance revenait et la vaste majorité des membres se rendaient à la caisse pour mettre leur livre de dépôt à jour et transférer dans un nouveau livre de dépôt les montants dégelés.

Ce fut pour moi une très grande consolation, c'est d'ailleurs tout ce que j'en tirai parce que ce genre d'action sociale ne paye pas.

De toute façon, au bout de trois ans, les quatre cent soixante treize mille dollars de pertes étaient complètement remboursés. Je n'eus qu'un seul regret. La Caisse Saint-Antoine, fusionnée à la Caisse Saint-Charles pour des fins d'économie d'opération, ne put jamais rouvrir ces portes. Mais la Caisse Saint-Charles de Timmins est maintenant plusieurs fois millionnaire et, plus important encore, elle demeure le modèle d'une entreprise au service de la communauté. Il faut bien se dire que les quatre cent soixante-treize mille dollars de ce temps-là représenteraient, aujourd'hui, cinq ou six millions ! Pour des mineurs avec de grosses familles, c'était du foin !

Toujours dans le domaine financier, je suis heureux de voir que la Banque nationale a finalement pris de l'expansion en Ontario. Selon moi, sa meilleure succursale au Canada se trouve à Timmins. Lors de la grande réception publique qui avait lieu pour reconnaître la succursale de l'année, il y a quelque temps, le président-directeur général de la Banque nationale n'en finissait plus de me vanter. André Bérard soulignait mes qualités de directeur, vendeur, homme d'affaires clairvoyant et astucieux. J'en avais les oreilles rouges. Ça me tentait cependant de lui demander pourquoi on m'avait demandé de démissionner du conseil de direction de la banque lors de mes soixante-dix ans ! Je les comprends au fond, car il faut une relève, n'est-ce pas ? Je garde un très bon souvenir des années que j'ai passées à ce conseil, même si je ne pouvais guère me comparer aux grands financiers que j'y côtoyais. Cela ne m'empêchait pas d'employer mes talents à convaincre le bureau de direction d'étendre son réseau en Ontario. Puisque la Banque nationale contrôlait 60 % des affaires bancaires au Québec où elle devait entrer en concurrence avec tout le mouvement Desjardins, il me semblait évident que l'Ontario était un terrain de prédilection. J'avais même osé, en pleine réunion, accuser la banque d'avoir peur. «Presque toutes vos succursales sont collées sur la frontière le long de la rivière comme si vous aviez

encore peur d'une attaque iroquoise». C'était un peu osé, mais vrai. Depuis, on a ouvert à la douzaine des comptoirs à l'ouest du Québec et ils sont, je pense, très rentables.

Vers 1950, Anicet Morin, mon ami et mentor, voulait absolument que je commence à participer à des conseils d'administration. D'après lui, c'était l'endroit tout désigné pour apprendre non seulement à administrer en groupe, mais également à devenir membre de cette élite qui mène le monde financier. J'avais déjà commencé à siéger au conseil d'organismes associés à la radio-diffusion, notamment le BBM (organisme d'échantillonnage, propriété des postes membres et opérant sans profit à travers le Canada) et le Radio Sales Bureau (qui oeuvrait à la promotion de l'industrie, un peu comme les associations d'hebdomadaires, quotidiens ou magazines, pour avoir sa part du gâteau publicitaire). La Société Radio-Canada m'avait demandé de consacrer au moins une année au Comité des affiliés. Je devais y siéger pendant vingt ans. Ce fut une très belle expérience en relations humaines, une école de l'art du compromis, mais pas trop payante. Je devins également directeur de l'Association canadienne de la radio et de la télévision de langue française (ACRTF). Ici également, je devais servir pendant une dizaine d'années, les trois dernières à titre de président.

Je me souviens fort bien de mon dernier congrès de l'ACRTF à l'hôtel Westbury de Toronto. Les premiers ministres Daniel Johnson, du Québec, et John Robarts, de l'Ontario, s'embrassèrent à la française devant mille convives, alors que les relations Québec-Ontario des trois années précédentes avaient été très tendues. Il faut dire que le cocktail prébanquet avait été long et productif. Ce qui prouve que les miracles sont toujours possibles lorsqu'on cherche à communiquer.

L'ACRTF, qui regroupe les postes francophones, m'avait délégué à la Canadian Association of Broadcasters (CAB), dont je devais devenir vice-président. Ayant coudoyé les grands de la radio



Daniel Johnson, premier ministre du Québec; J. Conrad Lavigne, président de l'Association canadienne de la radio et de la télévision de langue française; John P. Robarts, premier ministre de l'Ontario; Toronto, novembre 1966.

Conrad Lavigne préside le premier congrès de l'Association canadienne de la radio et de la télévision de langue française tenu à l'extérieur du Québec. Au cours d'un cocktail, il en profite pour faire du jeu de coulisse et amène les deux premiers ministres à se serrer les coudes. Lors du banquet qui suit, Daniel Johnson prononce une allocution sur les perspectives d'unité canadienne et sur l'amitié entre le Québec et l'Ontario.

d'expression française – tels Pouliot, Audet, Pelletier, Couture, Dansereau, Demers, Crépeault et L'Anglais – me voici assis à la même table que les géants de l'industrie anglophone, les Waters, Peters, Jamieson, McGregor, Marz, Moffet, Botheril, Caine, Allard, Love, Craig et beaucoup d'autres.

De notre participation à diverses associations, nous recevons normalement beaucoup plus que nous contribuons. Je peux l'affirmer non seulement au niveau du choc des idées et de la camaraderie, mais également en ce qui a trait aux voyages payés. Je devais me promener de Vancouver à Saint-Jean (Terre-Neuve). Lors d'un banquet à cet endroit, Joey Smallwood et moi avons échangé des histoires tout au long de la soirée, au grand plaisir des convives. Je m'en tenais à mon répertoire d'humour québécois et lui me relançait avec l'humour terre-neuvien qui, soit dit en passant, est unique. Il m'avait même offert la circonscription de St. John East, la seule où son charme aurait été inutile. Quel plaisir nous avons eu par la suite à pêcher le *squid* (calmar) tout en sirotant du *screech*.

Depuis toujours, la CAB embauchait un maître de cérémonie professionnel lors du grand banquet annuel qui se tenait dans une des capitales provinciales. À la suite d'une réunion du bureau de direction, quelqu'un suggéra qu'un radiodiffuseur devrait présider à nos grands banquets puisque le *show business* est notre métier. Eh ! oui, vous l'avez deviné. J'acceptai de présider au banquet qui eut lieu au Château Frontenac de Québec, en 1964. Malgré une préparation sérieuse, j'étais nerveux. Je touchai à peine mon repas, mais en grugeant un petit pain croûté, je sentis soudain la couronne d'une de mes dents se décoller. Imaginez mon désarroi ! Personne pour me remplacer. Je dus donc faire le *show* avec une lèvre supérieure rigide. Pas question de rire de mes propres farces. Or, ce fut un succès incroyable. Il paraît que mes histoires étaient encore plus drôles lorsque racontées avec un air sérieux. Je répétais l'expérience – problème de couronne en moins – d'année en année,



George Brown, Bill Walker, Dalt Elton et Conrad Lavigne  
donnant un spectacle lors du congrès de la Canadian Association of Broadcasters,  
au Château Frontenac de Québec, en 1964.

Au lendemain d'un congrès de la Canadian Association of Broadcasters

Toronto, April 25, 1967

Dear Conrad:

I try not to throw idle compliments around, but you took a potentially good script and format and gave it just the personality and life it required. As one who sat in the concert hall to enjoy and as well, as one personally interested in the performance and its successful production, I was very proud. You are a true Broadcaster in that you have retained your sense of showmanship and I trust you never lose it.

Al A. Bruner  
Vice-President  
Niagara Television Ltd

d'un bout à l'autre du pays, et je dois dire que j'en garde un souvenir inoubliable.

Où cesse la farce et où commence le mauvais goût ? Jusqu'où peut-on aller sans sombrer dans le ridicule ? Il faut se sentir fort intérieurement avant de se permettre le luxe de rire de soi-même. On accepte généralement qu'un membre des nôtres lance une boutade qui, prononcée par un étranger, causerait une guerre. Le même phénomène s'applique à la religion. Un catholique peut raconter sans crainte que le p'tit Jésus arrive en courant et demande à son père, «M'as-tu appelé, papa ?», et saint Joseph de répondre : «Non, je viens juste de me donner un coup de marteau sur le pouce»...

La foule éclatait quand je leur disais que ce n'est qu'à l'âge de quarante ans que je me rendis compte que même un protestant pouvait aller au ciel... ou encore que j'avais eu sept enfants grâce à la roulette vaticane... un peu comme on joue à la roulette russe. Même les Québécois s'accordèrent avec moi quand je racontai, à Vancouver, que notre premier parent n'était sûrement pas un Canadien français puisque, le Créateur lui ayant donné une femme et une pomme, Adam avait mangé la pomme !

J'avais toute une collection de blagues «québécoises» que je vous épargne volontiers. Je les polissais, j'en rajoutais, j'en coupais ou je les modifiais selon les circonstances, selon l'endroit et selon l'assistance. J'aimais faire le fou lors de nos banquets annuels. Non seulement raconter, mais chanter, danser, imiter et faire des sketches en compagnie de fameux collègues tels que Peggy Miller, directrice des Klondike Days, Orville Kope, de Medicine Hat, Bill Walker, annonceur de General Motors, et George Brown, comédien d'Edmonton.

Durant les années de la révolution (pas si tranquille que ça) au Québec, j'avais l'occasion, une fois l'an, de promouvoir la bonne entente, de créer un climat sympathique, de louer les efforts de tous et chacun des deux côtés de la clôture pour «éteindre les feux».

Ainsi, lors du centenaire de la fédération canadienne, j'eus l'occasion de présider à un effort unique de bonne entente à l'occasion de la diffusion sur 230 postes de radio, d'un océan à l'autre, d'une émission téléphonique de trois heures, depuis Winnipeg. Mes invités au micro étaient Solange Chaput-Rolland (Montréal), Jack Webster (Vancouver), Peter Warren (Winnipeg), Morris Nathanson (Sydney) et John Gilbert (Toronto). Suite à cette expérience, j'ai pu passer deux semaines en Europe, à titre d'invité du gouvernement français, et visiter la BBC à Londres, l'ORTF à Paris et Radio-Luxembourg. C'est donc dire que tout ce temps passé dans les salles de réunion des conseils d'administration rapportait certains dividendes... Aujourd'hui, on dirait des *perks*.

Je dois avouer que l'approbation de mes contemporains, de mes compagnons d'armes, me touchait. Les marques d'amitié – lettres, appels, cartes, invitations – qui arrivaient de tous bords tous côtés ne me laissaient pas insensibles. J'aimais surtout entendre une salle éclater lors d'un mot d'esprit, d'une bonne blague. J'adorais voir toute une salle se lever pour applaudir à la présentation d'une table d'honneur que j'avais préparée de longue main avec une anecdote, un compliment, une petite pointe, un bon mot pour chacun et chacune. Une fois, j'avais même chanté *a capella* le *Lord's Prayer* au lieu du bénédicité. C'était dans la meilleure tradition du *show business*. Mais, aujourd'hui, je refuse de continuer car ça m'énerve trop. Mon dernier banquet fut à Jasper Park en 1986, lors des assises de la Western Association of Broadcasters. On m'a remis une bourse de trois mille cinq cents dollars, en plus de mes dépenses, en témoignage d'appréciation. De plus, nous avons par la suite visité l'Exposition de Vancouver.

Quelques années plus tard, à l'automne de 1989, l'Association canadienne des radiodiffuseurs m'accordait son plus grand honneur en me faisant accéder à son Temple de la renommée. Je dois avouer que ce témoignage, donné par mes pairs, m'a beaucoup ému, car il a pour objet de reconnaître, chez l'un de ses membres,



des qualités de leadership, un esprit d'entrepreneurship et un dévouement à la cause de la radiodiffusion. Il va sans dire que cet honneur me valut plusieurs lettres de félicitations. Au dire du ministre des Communications, Marcel Masse, «la radiodiffusion canadienne doit son succès aux personnes qui, comme vous, y ont consacré leur vie professionnelle». Quant au maire de Timmins, Dennis Welin, il s'est dit «fier de voir que tout le travail (...) accompli dans le Nord de l'Ontario a finalement été reconnu». Enfin, selon le groupe Canadian Achievers, *it's important that broadcasters receive recognition for their achievement particularly when their achievements are community related as yours are.*

Un mot maintenant au sujet de mes présentations devant le CRTC. L'expérience acquise au fil des années à faire des discours-spectacles se reflétait vraiment dans ces présentations. *A few breaths of air from the North*, annonçait à la une le *Toronto Star*. *The CRTC got an offer they could not refuse*, écrivait le *Globe & Mail*. *The CRTC loved a novel approach, the only honest broadcaster in Canada, he is in it for the money. Only Conrad Lavigne from Timmins could humoristically get away with it.* J'écris tout ceci avec un peu de nostalgie. Il y a, dans la vie, des moments impossibles à recapturer, difficiles à décrire, encore plus durs à mettre sur papier. Mieux vaut laisser faire puisque la magie du moment s'est alors envolée. Si j'ai un regret, c'est d'avoir pensé que le CRTC était intouchable, à l'épreuve de l'influence politique et des pressions de la part des requérants. Il faut croire que je suis resté très naïf... Au début, je considérais le Conseil comme impartial, juste et informé. Je voyais les membres en quelque sorte comme mes partenaires et j'étais convaincu que s'ils m'octroyaient un permis, cela constituait un gage de réussite. Ils endossaient mes idées et mon projet, donc je ne pouvais pas manquer mon coup. Pendant trente ans, je n'ai jamais visité privément le président ou les membres pour tenter de les convaincre du bien-fondé de mes requêtes. Admettons donc que j'ai été naïf de croire que ça ne m'aurait rien donné. Bien

au contraire, je croyais qu'une telle démarche m'aurait déprécié. Si je devais recommencer, je travaillerais plus dans les coulisses. Il faut être niais, de nos jours, pour ignorer les jeux politiques et les faiblesses de la nature humaine, pour ne pas tenir compte de la complexité de notre industrie des communications et, surtout, pour faire fi des activités secrètes de nos compétiteurs.

Durant ma carrière, j'ai comparu devant six différents présidents. Je maintiens encore aujourd'hui, qu'il y a des présidents et des soi-disant présidents. André Bureau, président au moment où j'écris ces lignes, est sans contredit le plus efficace et le mieux informé de tous ceux que j'ai connus. Je ne dis pas ça parce qu'il m'offrait, en 1987, de siéger à son conseil. Non, je le crois vraiment supérieur et imperméable aux pressions. C'est pas peu dire, car il se joue des grosses *games* dans cette patente-là. Les pressions sont incroyables. Déjà, on assistait à une joute entre radiodiffuseurs; aujourd'hui, c'est un jeu d'avocats : un jeu de spécialistes qui ont toutes les réponses, mais qui n'ont souvent pas compris la question.

Je me souviens en particulier de Carlyle Allison, de Winnipeg, vice-président du Bureau of Broadcast Governors, organisme qui, au début, octroyait les permis. Il était tout ce que je n'étais pas : anglophone, conservateur, étroit d'esprit, etc. Je décidai de m'en faire un allié en l'invitant, lui et son épouse, à venir à Timmins voir sur place notre type d'entreprise. Ayant été prévenu qu'il jalousait les radiodiffuseurs qui vivent dans l'abondance, je m'empressai de ranger la Cadillac derrière la maison et d'aller le rencontrer à l'avion avec ma vieille jeep à toile. Jeanne avait servi de petites truites, des légumes de mon jardin, un steak d'original et des framboises du jardin. Le coeur d'éco-sais d'Allison avait été impressionné de voir que je nourrissais ma famille selon l'ancienne méthode de chasse, de pêche et de culture. Le degré de bilinguisme des enfants l'étonnait, à l'exception de la cadette Marie-France, qui, à deux ans, ne disait que quelques mots en français. *What's*

*wrong with her, can't she talk English ?* Je répondis qu'elle ne parlait encore ni une langue ni l'autre... mais voilà que Marie-France, dans un effort suprême pour enlever ses souliers sans défaire les lacets, laissa échapper un *Oh ! Shit* inoubliable. Devant notre désarroi, M<sup>me</sup> Allyson fit cette remarque à Jeanne : *I thought you said she couldn't speak English ?*

À la sombre et sérieuse M<sup>me</sup> Lang, de Calgary, qui voulait plus de détails sur ma programmation et me proposait une rencontre après l'audience, je répondis à brûle-pourpoint : *Your place or mine ?* Les commissaires et toute la salle explosèrent et rirent à gorge déployée pendant plusieurs minutes. Le permis me fut octroyé. Eugène Forsey, qui est devenu sénateur et qui siégeait alors au CRTC, était non seulement un expert en droit constitutionnel mais également un connaisseur de la langue anglaise. Lors d'une séance publique du CRTC, il m'avait félicité sur la présentation que j'avais faite dans la langue de Shakespeare, me citant en exemple aux autres requérants. Le docteur Stewart, lui, admirait ma franchise. M'accusant de ne pas avoir rempli toutes les promesses auxquelles je m'étais engagé lors de l'obtention du permis, il les énuméra une à une. Je lui répondis candidement que j'étais très jeune et sans expérience lors de ces engagements. Les spectateurs éclatèrent de rire et je pus ainsi détourner l'attention des commissaires vers des sujets moins compromettants. Quant à Pierre Juneau, il aimait particulièrement mes boutades. J'ai encore la cassette-vidéo de ma présentation pour le permis de Sudbury où, s'étouffant de rire, Juneau demanda à l'auditoire de bien vouloir se retenir.

Du travail continu, de perpétuelles réunions, mais aussi de beaux souvenirs.

## CHAPITRE TREIZE

### *La chance*

On a beau être fier, travaillant, ambitieux et intelligent, il faut quand même avoir un peu de chance pour réussir. Le vieux dicton «aide-toi, le ciel t'aidera» ne fonctionne pas toujours, car il arrive souvent qu'on ne peut pas s'aider. Voici quelques exemples tirés de mon expérience.

Lorsque j'eus environ 4 ans, la grippe espagnole s'abattit sur Cochrane et les gens mouraient de tous bords tous côtés. Le docteur Biron encourageait oncle Arthur à boire du gin, ce qu'il faisait sans se faire prier, tout en soignant les malades abattus par la fièvre. Oncle Raoul est décédé à côté de moi, dans la même chambre. J'ai eu la grippe, mais j'en suis sorti indemne, à part de perdre toute ma chevelure. Mais j'étais impuissant dans ce genre de situation; c'était une question de chance !

En 1932, j'avais commencé à travailler chez George Hayes pour apprendre le métier de boucher. Un bon matin, en me rendant au travail, j'embarquai dans la boîte du camion de M. Séguin. Rendu en haut de la côte, j'ai sauté en-bas, mais mon maudit vieux manteau de pluie s'est accroché dans la boîte du camion et je suis tombé, me déchirant les genoux et la paume des mains. Heureusement que le manteau se déchira lui aussi, car le vieux Séguin, qui était sourd comme un pot, m'aurait traîné dans le gravier et j'aurais été en charpie.

Je n'oublierai jamais le site du micro-ondes que nous avons construit dans le bois, au lac Laidlaw, sur les limites de la compagnie Abitibi, à Smooth Rock Falls. Quelques années après la construction, Abitibi décida d'abandonner le chemin. Nous nous retrouvâmes donc avec un site accessible seulement en moto-neige pendant l'hiver. Je n'aimais pas que Fidèle Barrette y aille seul, donc je l'accompagnais sur ma moto-neige en cas de panne. Une bonne fois, nous avons décidé d'apporter un gros rouleau de broche large de trois pieds que j'avais placé sur ma moto-neige en guise de siège. Fidèle était parti le premier, chargé d'outils pour vérifier ses machines, et je le suivais. Arrivé à un grand tournant, je pèse sur l'accélérateur. Or, la neige avait poudré et formé un banc à travers lequel je suis passé. Au même moment, les manchons ont glissé et la moto-neige s'est mise à tourner en rond, à toute vitesse, manquant de me tuer alors que j'étais pris sous le rouleau de broche. Une chance que la moto-neige a viré à l'envers; sans ça l'enfant de chienne m'aurait eu. On aurait dit que l'engin était en vie et qu'il voulait à tout prix se venger parce que j'en avais abusé. Je le voyais venir, mais je ne pouvais rien faire pour m'esquiver.

En janvier 1975, j'avais l'intention d'aller passer quelque temps en Floride, entre autres pour visiter une maison-roulotte que nous envisagions d'acheter. Je décidai de me rendre d'abord à Sudbury pour nettoyer mon bureau et régler de petits problèmes. Ce matin-là, en dépit des exhortations du personnel, je partis en voiture de Timmins. Le temps était mauvais et la chaussée couverte de glace. Entre Gogama et Cartier, j'ai dérapé et je me suis retrouvé à dix pieds du chemin dans quatre pieds de neige, le nez vers Timmins. Dans l'espace d'un éclair, j'avais fait un tête à queue. L'auto ne subit aucun dommage mais mon amour-propre fut gravement blessé. Je fis du pouce et arrivai à Sudbury avec seulement une heure de retard. Si j'avais dérapé trente pieds plus loin, je me serais noyé au bout du pont qui enjambe Stetham Creek.

Quelque temps plus tard, sur cette même route peu achalandée qui mène de Sudbury à Timmins, par un soir de 40 degrés sous zéro, accompagné de Harry Charbonneau, Fidèle Barrette et Rudy Fauteux, je suis arrêté au Vagabond Esso pour un café; j'avais pris soin de laisser fonctionner le moteur de la Cadillac. Nous sommes repartis en discutant de projets sans remarquer que l'aiguille de la température était au rouge. Une dizaine de milles plus loin, BANG ! Les pistons ont passé à travers du moteur. Il était onze heures du soir et pas un chat qui rôdait ! Nous avons grelotté, nous avons prié, avant de voir enfin arriver un vieux trappeur en 4 X 4 qui nous a conduits dans son camp puant. Mais il nous a sauvé la vie ! La chance nous a encore souri car nous serions sûrement morts, gelés dans ma Cadillac.

La chance m'accompagna aussi en 1982. J'avais acheté un terrain le long de la rivière Mattagami parce que je voulais, entre autres, cultiver un plus grand jardin. J'avais entrepris la réfection de la vieille grange au milieu de la propriété et j'étais juché sur la couverture en train de la fixer. Jeanne voulait une couverture de tôle rouge. Et voilà que toute une maudite feuille de tôle partit, dérapant vers le sol avec moi dessus comme passager. Mon assistant, Royal Trépanier, me ramassa pour m'amener à l'hôpital. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque je me réveillai au moment même où il me plaçait dans l'auto. Tombé sur mes pieds, seul le choc m'avait bien étourdi. J'aurais pu pourtant me tuer. On se trouve donc stupide... et chanceux.

Je n'oublierai jamais le gros pèse-camion près de New Liskeard. Un soir de printemps, je revenais de CKNC Sudbury, vers onze heures du soir, via la route 101 puisque celle de Gogama était fermée. Comme d'habitude, pour ne pas m'endormir, je repassais mon répertoire de chansons quand tout à coup surgit quelque chose qui ressemblait à une marquise de théâtre illuminée. C'était un immense camion essayant de rentrer sur le pèse-camion. Je voyais ses deux roues avant virées vers la gauche, qui glissaient

indubitablement vers moi. Une prière à la Sainte Vierge sur les lèvres, les yeux fermés, je ne sentis qu'un grand vide lorsque, à la dernière minute, les roues du camion réussirent à traverser la neige fondante et à atteindre le pèse-camion. L'expérience fut si traumatisante que je m'arrêtai pour faire une action de grâces. Je voyais les lumières du camion au loin, arrêté lui aussi. Peut-être que son chauffeur en profitait pour changer de caleçon...

J'avais déjà eu une peur bleue comparable à celle-ci lorsque j'étais en Colombie-Britannique pendant la guerre. À titre d'instructeur, je devais entraîner les régiments dans l'exercice «feu et mouvement» avant leur départ pour l'Europe. Cela se résumait à bombarder la position ennemie et, sous le couvert du feu, à ramper vers leur redoute. Il fallait synchroniser nos montres à la seconde près pour l'assaut final, sitôt la dernière bombe larguée. Or, voici que des mortiers de trois pouces se mirent soudainement à tomber dans nos rangs. Au milieu du bruit infernal et de la confusion totale, j'avais beau crier de reculer, de battre en retraite, c'était peine perdue. Heureusement que l'artillerie, plus loin derrière nous, surveillait l'opération avec ses lunettes d'approche et se rendit compte que la queue des mortiers, faite en éventail, était défectueuse. La rotation devenait donc inégale, ce qui raccourcissait le trajet des bombes. Quel mauvais quart d'heure ! L'exercice fut annulé et nous nous en sommes sauvés avec quelques égratignures, une cicatrice au front pour moi, et des cas de surdité temporaire pour d'autres.

La préparation à la guerre n'est pas un jeu d'enfants, comme plusieurs peuvent en témoigner. Une dizaine de compagnons avec qui j'avais passé deux mois comme cadet à Saint-Jérôme ont été littéralement fauchés par l'aile d'un avion volant trop bas, à Farnham. Quelle perte stupide ! Morts sans rime ni raison. La nouvelle fut évidemment étouffée. Heureusement pour moi, on m'avait envoyé au camp Borden vu que j'étais bilingue. Sans ça, je serais enterré à Farnham.

Alors, que faut-il conclure face à ces exemples où la chance s'est intimement mêlée au destin ? Que pour réussir dans la vie, il nous faut plusieurs atouts, notamment de l'initiative, de l'astuce, de l'instruction, de la persévérance, de l'effort... et de la chance. Oui, la chance de reconnaître l'occasion quand elle se présente et l'effort pour la faire fructifier une fois qu'on l'a saisie. Ma famille est un bel exemple. J'ai eu la chance d'avoir une femme exceptionnelle qui m'a donné de merveilleux enfants à qui je dois une large part de mon bonheur.

On fabrique sa chance, dites-vous; pas toujours. On a beau bien analyser, préparer et étudier les répercussions ou la portée de nos actions, malgré tout, ça ne réussit pas toujours. Cela prouve tout simplement qu'on est humain. Il s'agit de regarder l'efface au bout du crayon pour s'en rendre compte. Toutefois, dans toute situation, une préparation adéquate et une certaine peur améliorent les chances de réussite. Dans mon cas, la peur d'avoir l'air fou a toujours motivé mes efforts et rendu plus facile ma préparation. Dans l'armée, c'était la peur de me faire tuer, et pire encore, la responsabilité des trois cents gars qui me suivaient. Dans le commerce, c'était la peur de tout perdre. Dans les fréquentations hors du mariage, c'était la peur du chantage...

Aujourd'hui, l'occasion de prendre une chance me manque ! Risquer et gagner me réjouissaient sans bon sens. Est-ce qu'on devient craintif avec l'âge ou est-ce qu'on trouve que tout se complique, que tout demande trop d'effort ? Devrait-on se forcer à continuer à nager dans la rivière de la vie active ? Ou devrait-on plutôt s'asseoir sur la rive, à l'abri des efforts de survie ? Là, on peut se ficher de la chance, car il n'y a plus de risque. Ce doit être très ennuyant de tout simplement attendre la mort. Je n'en suis pas encore rendu là; demain, qui sait ?

Pour le moment, je m'organise pour que les roues d'engrenage du cerveau continuent à fonctionner. C'est vrai qu'un directeur de compagnie est soumis à plus de pressions et fait face à plus de





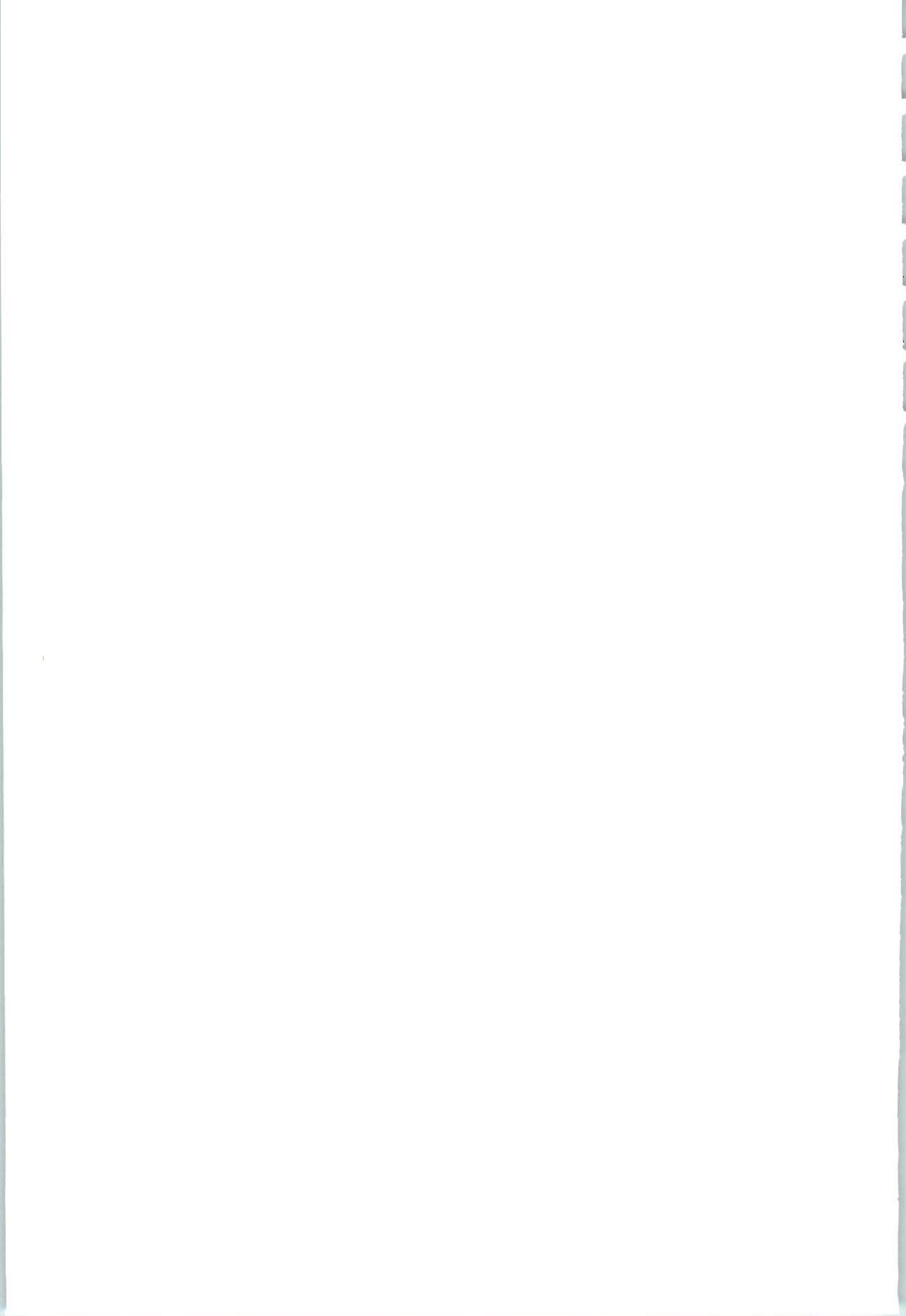
La famille de Conrad et Jeanne Lavigne en 1958 : Michelle (13 ans), Marc (11 ans),  
 Pierre (15 mois), Jean-Luc (4 ans), Nicole (7 ans) et Andrée (10 ans).  
 Marie-France naîtra en 1959.



Photo de famille en 1967 – assis : Marie-France, Jeanne, Conrad, Pierre;  
 debout : Jacques de Courville Nicol, son fils Alexandre, son épouse Michelle,  
 Nicole, Andrée, Marc et Jean-Luc.

risques aujourd'hui, toutefois la tâche est intéressante et payante. Je demeure encore actif en tant que vice-président de Malette Inc., de Parcap Management, de CML Industries, et à titre de directeur de Hedman Mines et de Royal Oak Mines à Vancouver. Petit à petit, je vais en laisser tomber. Mais ce n'est pas facile de refuser. Maudit orgueil ! On se veut éternel, indestructible. Ces derniers temps, j'assiste aux funérailles de mes contemporains; tout en déplorant leurs décès, je remercie mon Créateur que mon tour ne soit pas encore arrivé. Toutefois, je suis prudent, je n'achète plus de bananes vertes.

Un mot sur ma santé à 75 ans passés. Pour la première fois, je me rends compte que mes facultés mentales mais surtout mes facultés physiques s'amoindrissent. Ça me choque de voir que quatre ou cinq heures de pelletage, de jardinage, de réparations ou de lavage d'auto me fatiguent. Habitué à quinze heures d'ouvrage par jour, j'admets difficilement que j'en perds, que le souffle raccourcit, que les genoux auraient besoin de WD 40, que les reins raidissent. Mais je n'ai pas à me plaindre. Je suis quand même en assez bonne santé. Il est vrai que j'ai perdu 90 % de la vue dans mon oeil droit en raison du glaucome et qu'à l'automne 1992, je suis devenu sourd d'une oreille suite à un virus particulièrement malin. On s'habitue à fonctionner avec un oeil et une oreille en moins, sans trop y penser, sauf pour se demander quelle autre partie du corps se prépare à faire défaut. Advienne que pourra, mais j'espère «entrevoir» le début du prochain siècle.



## CHAPITRE QUATORZE

### *La retraite*

Après avoir évolué en public comme acteur, chanteur, réalisateur, maître de cérémonie et orateur pendant plus de soixante ans, je me rends compte que la retraite, la paix, la solitude ne sont pas aussi agréables que je pensais. *Le President's Corner*, par exemple, me manque beaucoup. J'aimais bien m'exprimer devant le grand public de la télévision pendant une demi-heure chaque semaine. Il me semble que, aujourd'hui, il me reste trop peu d'activités, trop peu de risques pour recharger mes batteries. Pourtant, il m'est arrivé récemment de refuser d'agir comme juge et maître de cérémonie pour l'Ontario Voluntary Service Awards, comme je le faisais depuis une dizaine d'années. Ça me tombait sur les nerfs et l'activité n'avait plus de *kick*. Voilà qui montre comment on peut être contradictoire.

Me voici donc à la retraite, ce stade de la vie tant anticipé par certains. Il y a évidemment plusieurs sortes de retraite. Au début de la mienne, j'ai ré-aménagé le dortoir des filles en bureau pour Jeanne et moi. J'étais alors, à toutes fins utiles, libéré d'un énorme fardeau : deux cents employés, un million et demi de comptes à payer, des douzaines d'appels téléphoniques par jour, de nombreuses décisions à prendre chaque jour. Puisque je n'avais jamais fait de comptabilité comme telle, j'ai dû prendre des mesures assez sérieuses pour me discipliner et apprendre à la faire moi-même, suite à deux essais avec des employés à temps partiel. S'il n'avait

été question que de prendre soin de mes affaires, la chose aurait été relativement facile, mais je devais également m'occuper de celles de Jeanne, de la société des enfants (Lavicon Limited), de JCL Corporation (ma compagnie d'investissement), de Turnelle Vidéo Inc. et de Turnelle Productions Inc. De plus, il y avait quatre différents trusts à la société de fiducie que je dus, en 1987, amalgamer sous une seule compagnie : Lavigne Family Holdings Limited.

Difficile d'imaginer une gestion de retraite plus complexe ! Six différents comptes de banque, six carnets de dépôt, six livrets de chèques. Vérifier, d'un compte à l'autre, que les montants déposés et les soldes en caisse s'équilibrent; veiller à ce que tous les capitaux travaillent à bon escient, voilà qui constituait déjà une tâche assez ardue. Mais il fallait aussi ramasser et classifier l'information de six états financiers, pour fins d'impôt. Je n'ai pas encore trouvé une solution pour simplifier ces tâches. En vieillissant, je devrai peut-être me trouver un comptable pour m'aider. J'ai travaillé trop fort à ramasser un petit «pot» pour le laisser s'effriter.

Normalement la retraite signale la fin d'une vie active, la fin d'efforts quotidiens et, surtout, le début de ce qu'on appelle «se la couler douce». Mais dans mon cas, et par ma faute d'ailleurs, je travaille presque autant qu'avant, sauf l'hiver. Toutefois, les pressions ne sont plus les mêmes. N'importe quel matin, je peux rester couché. Je peux également dire à qui que ce soit, si ça me tente, d'aller au diable. Pourtant, jusqu'à maintenant, ça ne m'a pas tenté. J'avais hâte de prendre ma retraite pour aller à la pêche, pour jouer au golf, pour jouir d'une partie de chasse. Je ne me suis guère régala à ce chapitre-là. Drôle ou tragique, c'est de ma faute !

En 1980, je me suis laissé tenter par l'idée de mettre sur papier quelques pensées qui me trottaient dans la tête, prélude peut-être à ces mémoires d'une vie. Sans doute en raison d'habitudes acquises au cours de mon travail, je me suis d'abord exprimé en

anglais. Que voulez-vous, nous sommes en Ontario ! Comme je ne suis pas traducteur, mon texte intitulé *It's always Saturday* est demeuré classé dans la langue de Shakespeare (et reproduit maintenant aux pages 202-203).

Il y a une dizaine d'années, j'achetais la ferme du bonhomme Deghait : six acres, dont douze cents pieds sur la rivière Mattagami, à un mille à peine de la maison. Longtemps négligée, cette ferme n'était qu'une série de taudis. Je commençai par défaire la remise à bois, l'écurie, le garage, la grange et l'intérieur de la maison de ferme. Durant la première année, j'obtins environ mille voyages de terre gratuitement pour remplir et égaliser le bord de la rivière où nous avions nettoyé et ramassé une centaine de voyages de ferraille et de déchets accumulés depuis 1910. Ça commençait à avoir de l'allure et à accroître son potentiel. Je creusai un trou en échancre dans la rivière, pour y mettre un bateau, et je transportai la vieille cabane du sauna au bord de la rivière pour en faire une remise. Tous ceux qui me pensaient fou au début commençaient à m'envier. Ayant repéré les tuyaux d'eau et d'égout de la ville tout près, je les raccordai à la maison que les frères Laferrière avaient complètement refaite. Puis, je louai cette maison à neuf cents dollars par mois et je commençai à bâtir une sorte de grange à deux étages, de 24 pieds sur 36, pour abriter tous les agrès de ferme qu'on réparait au fur et à mesure. Après avoir labouré, aéré et aplani le terrain, j'y semais 300 livres de trèfle et de luzerne. Une clôture blanche, un pont sur le ruisseau, une entrée pour l'avion de la compagnie Waferboard, un abri d'hiver pour le bateau... et me voici avec une propriété de deux cent cinquante mille dollars. Deux jardins, des rangées de framboises, deux tracteurs, des tondeuses, bref, j'étais devenu *gentleman farmer*. Qu'à cela ne tienne, aussitôt l'aménagement de la ferme terminé, je commençais à trouver le temps long !

Depuis 1950, je caressais le rêve qu'un jour je développerais la montagne de roches à l'ouest du poste CFCL. Le temps était

## It's always Saturday

Retiring last April Fool's day wasn't that foolish. Sure it's difficult to recycle into a more peaceful pace but there is an instant cure. Living at the extreme north end of Pine Street I only have to think of what lies at the southern extremity, namely the Timmins Public Cemetary to simmer down and wipe away regrets.

Surprisingly the odd sharp and short dagger-like stabs of pain just below the left collar bone that I had a tough time to hide at times have not recurred lately. Is it that I can relax after breakfast if I feel like it and say to hell with whatever "it" is. What a luxury to get up an hour later, jog, shower, shave, breakfast and then finish last night's crossword without feeling guilty. Looking at the clock as if every morning was a Saturday morning can be very pleasant.

What a luxury to have time to watch a hockey, football or baseball game in full while reading or dozing and not feel that there is something that needs to be done and that one is remiss in his duty or wasting time that should really be spent for the benefit of someone. Who? Forget it, now it's always Saturday.

My skin or is it my flesh is getting whole once more. There are so many fewer people picking away at me trying to get a little piece of flesh. Sellers, seekers, manipulators, you should-ers, you can't-ers are chipping away at other people, I guess for time, attention, gratification or whatever. In retiring somehow I lost my prominence and that's good. While I don't want to be forever alone, seclusion and serenity is welcome. Who needs limelight? Better a dead ego in a live body than the other way around. Yet is this the moment I've been dreading, namely an ignored former personality living in a sea of boredom. To hell with it.

Now I can even answer the phone with nonchalance. While it could be bad news, of course, at least it's not a dissatisfied viewer, an impatient creditor, a threatening to leave producer or a station off the air somewhere between Moosonee and Ottawa. Invariably this happened on weekends. Nobody calls collect anymore around midnight to protest the repeat of a movie or the cancellation of wrestling.

It's always Saturday morning now, day after day, no hurry. There's a choice of doing, going or ignoring whatever it is and that's retirement I guess; not the dull absolutely nothing to do kind but rather the busy with options sort.

What luxury to have time now to listen, banter with friends, clerks, acquaintances and tellers, for instance. I have always been much too busy to notice what beautiful girls are behind the counter at the bank here. A bit of blarney, a grin of appreciation, a wee compliment, a thank you smile and the whole place reacts in kind. I had not realized listening to other people's problems, experiences and hopes could be fun.

It's surprising how much I've missed in the course of hurry hurry, you've got a big load to carry, go go go baby to be a success one must move and I did; but am not sorry. No way, as today it's a darn nice feeling to know that if the children or even I lose the first slice well there is another one to fall back on, a second chance, so to speak; but don't come too often as it's a lot easier to spend the money pie than to make it.

Six months after unharnessing I'm still unsure. When I see the towers and the familiar buildings, an unwanted pang of pain takes over. Is it nostalgia, regret, envy or just plain hurt pride that I am not the boss anymore and everything seems to be rolling, yet.

Well what the hell, at 63, isn't it pleasant that every morning is like a Saturday morn now, choices, options of where and how to invest rather than scheming and worrying over ways and means to pay off the long and short term debts and that damned operating loan that was forever taking off.

The transition from a lifetime of owing and scrambling to meet obligations to the role of investor is pleasant yet difficult in these uncertain times. Actually I question now, whether or not selling assets today is the right move with 10% inflation. Automatically I would be worth 10% more next year and the next and the next and probably dead too... So let's get back to that Saturday mood; it's too late to wonder.

Recycling, that's the thing to do. It means relaxing, looking at the new set of circumstances and priorities from a distance, taking time to analyse, plan, scheme. The mail can wait, there is no more rush. The needs of sons, daughters and their children now assume prime importance. Yet, let them be, man, it's their life.

On Saturdays and that's every day now, the need or the urge to go go go make a buck is gone, replaced by an urgency to protect the purchasing value of one's dollars and minimizing the income tax bite. This becomes a prime occupation or is it a sport. Give to Caesar... but Caesar is getting hungrier. Who wants to live in fear of getting caught; no, get the best people in the business to advise, pay your dues and proudly belong to the club of 50 percenters.

It is not an easy thing to retire and overnight move out. No accountants, no secretaries, no receptionists, no engineers. Relearn bookkeeping, answer the phone, open the mail, keep records, form new corporations, redraft codicils, analyse new insurance and pension needs, obtain best C.D. rates. Weekly flights to the belly button of Canada, the omnipotent Toronto, is a must to consult lawyers, bankers, evaluators, auditors, tax experts, money managers and advice givers. Fortunately advice is best received to be forgotten and resurface the following Saturday as one's very own innovative, original and logical answer to any and all problems. TGIS... Thank God It's Saturday, every day.

"How are you, and what do you do now that you are retired?" My stock answer is coming into shape and pretty soon I'll get it printed for an easy hand out, something like this: "Well, I'm busier than a beaver with two tails, you know as a director of Ontario Hydro and Pamour Mines and Télé-Capitale T.V. in Quebec City and Hedman Mines and Télébec and Vice-President of Waferboard Corporation and Chairman of the board of Northern Telephone and a half a dozen other little jobs." To which I invariably get this: "Yeah, but those are only meetings... what else do you do, I mean real work?" To which I have no answer but sheepishly plead that my wife Jeanne also knows that I am retired and that every day being Saturday there is the patio, the leaves, the grass, the trimming, the porch, the touch-up... Good-bye Jeanne, am off hunting, fishing, golfing, curling, depending on the season. Remember today is SATURDAY and so is tomorrow and tomorrow and...



arrivé. Il m'a fallu deux ans pour mettre un plan sur papier et convaincre les autorités que mon projet était réalisable. Je mis aussitôt la main à la pâte au point de manier moi-même la hache et la scie à chaîne pour ouvrir les rues et tracer les lignes. Il me semble toujours que ça va mieux si j'y mets la main moi-même ! À part ça, j'aime me garder en bonne forme. Mais la raison principale derrière ce projet était de faciliter à ma succession la mise en valeur de ces trente acres de roches au milieu de la ville, en transformant le tout en cent lots de luxe. Pour donner le ton à cette subdivision, je décidai d'y bâtir une nouvelle maison de 5 000 pieds carrés sur le premier lot en y entrant. À ce jour, pas une des vingt résidences ne vaut moins que trois cent mille dollars. De plus, les condominiums de luxe de trois étages au bout du boulevard Lavigne forment le plus bel édifice de Timmins. Dans l'espoir de voir le deuxième collège francophone en Ontario s'établir à Timmins, j'offrais récemment dix acres de ma subdivision pour un dollar.

Quel plaisir de nous retrouver en Floride pour l'hiver ! Nous avons de bons amis, non seulement dans le parc de roulottes-maisons où nous demeurons, mais également à l'église de la Petite Fleur. Nous y retrouvons, entre autres, les Chabot, anciennement de Kapuskasing, qui passent l'année complète en Floride. M<sup>me</sup> Chabot dirige le chant et organise des concerts. La Chorale de l'Amitié et ses quarante participants sont sous la direction de Jules Leblanc, ancien directeur des Petits Chanteurs de Granby. Nous avons ainsi l'occasion de créer de nouvelles amitiés et de nous amuser dans notre langue. Ici, dans le parc Orangebrook, j'ai dû apprendre une foule de chants populaires en anglais pour réussir à faire chanter les gens autour de la piscine lors de nos fêtes mensuelles, lors d'occasions spéciales ou à la Noël. Même les anglophones chantent *Alouette*, *Frère Jacques* et *Vive la Compagnie* en français.

Nous passons une partie de nos hivers ici depuis plus de quinze ans, allongeant la durée de nos séjours à chaque hiver.

Jeanne n'est pas très forte et la Floride me donne plus de temps pour m'occuper d'elle, pour l'aider à lutter. Mon seul regret se retrouve côté golf. Même si j'habite juste à côté du terrain et que je joue au golf presque tous les jours, mon handicap demeure à 24 et je ne réussis pas trop souvent à faire moins de 100 points.

Comme tous les autres gens d'âge mûr qui viennent passer l'hiver en Floride pour fuir le froid, nous sommes nécessairement en quête de divertissement et d'amusement. Les centres d'achats sont très nombreux, les endroits pour manger foisonnent et les prix sont en règle générale 30 % plus bas. Les amitiés semblent se raffermir d'année en année. On a hâte de se retrouver, on s'échange des informations, on va aux «puces», on cherche tous la même chose : un peu de plaisir avant de s'éteindre pour toujours. On parle de nos enfants, de nos maladies, de nos succès, de nos déboires. On écoute poliment tout en préparant mentalement le compte rendu de nos propres faits et gestes. On remercie le bon Dieu pour la télévision (mon ancien métier), on écoute poliment les politiciens, on compare nos deux pays et, au moins une fois par jour, on remercie la divine providence d'être Canadien ! La télé américaine ne parle absolument pas du Canada; il n'est donc pas étonnant que les Américains nous connaissent si mal. Ici, les nouvelles sont une parade continuelle de meurtres, de viols, de vols, de drogue, de sexe, de violence, de chantage et de conflits raciaux. On ne peut que plaindre nos voisins du Sud pour les maux qu'ils s'infligent. On s'efforce d'ignorer leur attitude de supériorité et on sympathise quand ils perdent la partie. En général, on fait bon ménage.

Récemment, toutefois, le *Miami Herald* nous donnait tous un coup de jarnac et dépassait les bornes dans un article dérisoire sur les Canadiens français. Entre autres, ils les accusaient de se promener sur le *boardwalk* en bikini, en montrant leurs gros ventres pleins de bière et leur masculinité débordante, de manger des fèves au lard pour déjeuner, de refuser de parler anglais, de ne pas

donner de bons pourboires, d'oser demander des services en français, etc. Voyant que personne ne répondait à cette attaque, je tirai profit de mon entraînement au *President's Corner* pour répondre à l'éditeur (voir texte intégral de ma lettre publiée dans le *Miami Herald* du samedi 21 mars 1992, reproduite à la page 207).

Je suis toujours quelque peu actif dans les questions qui préoccupent les francophones. Ainsi, en 1985, je participais à une consultation menée par Claude Malette, directeur de la francophonie au Secrétariat aux affaires intergouvernementales canadiennes du gouvernement du Québec. Cette consultation avait pour but de réévaluer la politique québécoise envers les minorités francophones et a conduit à la rédaction d'un mémoire comportant une trentaine de suggestions d'actions concrètes qui ont été approuvées par le Conseil des ministres. En m'expédiant copie du discours prononcé par le ministre Pierre Marc Johnson lors de l'énoncé public de la politique du gouvernement du Québec, M. Malette me disait : «Je sais pouvoir compter sur votre collaboration pour que se prennent de part et d'autre des initiatives qui rendront tangibles et bénéfiques le rapprochement et l'intensification des liens que nous voulons voir s'opérer entre le peuple québécois et les communautés francophones des autres provinces. Il en va de notre avenir commun».

Dernièrement, j'organisais un souper pour une trentaine de personnes à Timmins, gens de toutes allégeances politiques, religieuses et sociales. Notre invité était le secrétaire d'État, Robert René de Cotret, qui a répondu à toutes nos questions pendant presque quatre heures. C'est dommage qu'on ne puisse pas faire ça à travers tout le Canada. Lorsque la soirée s'est terminée, j'avais l'impression que nous nous sentions tous vraiment Canadiens. Suite à sa visite, M. de Cotret m'écrivait pour me dire que «cette soirée a été pour moi mémorable, non seulement parce qu'elle m'a permis de renouer notre amitié, mais également parce qu'elle m'a permis de mieux connaître les préoccupations des gens d'affaires

## Critical columnists are unfair to French-speaking Canadians

While fully appreciating that dramatic reporting is a necessity to create circulation and readership, I felt sad at the Herald's mocking and deprecating columns on French-speaking Canadians whose only redeeming feature is the \$300 million a year that they spend here as tourists. The unflattering description of 10 million of us based on the 1 percent who parade on the boardwalk is indeed saddening.

They eat beans for breakfast; how gross... how uncouth ! I know an American of Ethiopian ancestry who eats raw beef liver in the morning, and another of British ancestry who eats kippers – hardly sufficient evidence to judge a whole nation.

In London, in 1943, one could hear local residents in the pubs decrying U.S. servicemen as «overdressed, overpaid, oversexed, and worst of all, over here.» Yet the Americans whom I knew were darn good soldiers and the war would have been lost without them.

In Canada, we enjoy, encourage and need American tourists and dollars. For that reason, and based on the two dozen American tourists whom I know, I would not dare characterize all Americans after a few drinks as «superior, know-it-all, loud mouther bigots».

These tourists come up my way for bear hunting in the spring, pickerel and walleye fishing in the summer, and moose hunting in the fall. They bring their own guns, shells, bullets, worms and minnows, tents and grub, sleeping bags, tackle, Coleman stoves and lamps and even cans of gas. Can't blame them: our gas is \$3 plus a gallon while yours is about \$1; our beer is \$26.50 a case, yours about \$12. So we Canadians try to find excuses for American visitors not buying locally.

You are known as the most generous nation on Earth. So rather than blame or ridicule your whole society on a few cheapskates, we temper our judgment with generosity.

By the way, I am not a Quebecer, but one of 600,000 Franco-Ontarians, or about 10 percent of this very English speaking province, living generally in overall harmony. Our linguistic and political difficulties have been there for more than 200 years, but we will muddle through somehow and somewhat as you've done since your emancipation.

Finally, it is possibly true that we are not big tippers. But then I feel that 20 percent of a bill plus the 15 percent exchange on our dollars represent a hefty 25 percent tip.

Thank you for the hospitableness of your excellent paper. May this letter contribute to a more charitable approach toward anyone different from oneself.

J. CONRAD LAVIGNE, Hollywood

*Miami Herald*, 21 mars, 1992

du Nord de l'Ontario. Je peux honnêtement t'avouer que je compte refaire cette expérience au cours de mes voyages des prochains mois. Je crois qu'il est primordial par les temps qui courent que le gouvernement soit à l'écoute des Canadiens et des Canadiennes, et ce genre de forum est propice à un échange ouvert et constructif».

J'ai toujours eu un intérêt spécial pour l'hôpital Sainte-Marie de Timmins, non seulement parce que c'était l'oeuvre des soeurs de la Providence, mais aussi parce que j'avais contribué beaucoup de temps et d'énergie à la construction de la nouvelle aile sur la rue Pine, il y a une vingtaine d'années. En 1990, j'écrivais à la présidente du conseil, M<sup>me</sup> Jean Ferrier, pour tenter de convaincre le comité du nouvel hôpital de le construire sur un grand terrain libre de douze acres que l'Ontario Northland Railway avait récemment offert à la ville de Timmins pour un dollar. Selon moi, on aurait pu épargner quelque sept à dix millions de dollars en coûts de construction en choisissant ce site du centre ville. Mais les facteurs humains et sociaux étaient encore plus importants, à mon avis. La construction du nouvel hôpital dans le coeur de la ville aurait contribué à sa vitalité, qui est toujours en jeu, et un site central aurait été plus accessible pour les patients et les visiteurs. Malheureusement, je suis intervenu trop tard pour faire changer l'emplacement. Que c'est donc difficile de se mêler seulement de ses affaires quand on a pataugé dans toutes sortes de questions pendant tant d'années !

## CHAPITRE QUINZE

### *Le millionnaire*

Qu'est-ce qu'un millionnaire ? Celui qui a un million ou celui qui récolte un million en revenu annuel avec sa fortune ? Au début du siècle, le Canadien français disait que celui qui avait un million était millionnaire, mais aujourd'hui, je m'interroge. Selon le critère employé, j'étais millionnaire au début des années cinquante : terrains, immeubles, hôtels, poste de radio, salle de danse et, surtout, permis d'exploitation d'un poste de télévision. Le tout dépassait le million. Je vivais néanmoins très frugalement, comme aujourd'hui d'ailleurs. J'étais et je suis millionnaire surtout parce que je ne désire rien; non, je n'ai aucune ambition de vouloir quoi que ce soit. En ce sens je suis très riche, puisque j'ai tout ce que je veux. Est millionnaire, celui qui a tout ce qu'il veut. Il n'est pas nécessaire de posséder un million ou douze millions pour se trouver riche. D'ailleurs, plus on a d'argent, plus on en veut et plus on craint de le perdre une fois accumulé. C'est donc bête !

Parmi les descendants des familles Lavigne, Dubé, Bélanger, Turpin et Ducheneau, je suis un des rares hommes devenus millionnaires depuis la Conquête sans trop essayer, à l'exception peut-être de mon oncle Charles-Émile Lavigne et de son fils adoptif (mon frère Philippe), tous deux décédés. Parmi la parenté, je suis donc le seul à pouvoir m'attribuer le qualificatif de millionnaire... pour ce que ça veut dire. J'ai vendu récemment ma Mercedes, un des seuls luxes que je m'étais permis. Mon épouse me souligne

parfois que tous nos amis, voisins et parents vivent finalement aussi bien que nous. C'est vrai. Je peux difficilement me mettre à dépenser follement et ainsi nier soixante-dix ans de vie austère, planifiée et, à mon avis, sensée. Mes amis m'avisent que je suis bien bête de ne pas vivre luxueusement : avion, jet, condo en Floride et à Nice, bateau luxueux, maîtresse, côtoyer Desmarais ou George Mahn, etc. Ça ne m'intéresse pas. Et même si je sais que mes enfants et mes petits-enfants ne se priveront pas pour dépenser leur héritage, ça ne change rien. Car eux ont été élevés d'une façon et moi d'une autre. Nous avons chacun nos priorités.

Je regrette toutefois que mon oeuvre, Mid-Canada Television, soit passée en des mains étrangères. Par ailleurs, mes trois fils n'en voulaient pas; même s'ils en avaient voulu, la conjoncture économique m'aurait sans doute poussé à vendre de toute façon. Ils avaient sans doute raison puisqu'ils sont heureux aujourd'hui à faire ce qu'ils font; quant à moi, je m'en accommode. Rien ne sert de ressasser les cendres mortes du passé, mais il est parfois difficile d'accepter que l'oeuvre de toute une vie ne puisse continuer dans les mains d'une jeune ou d'une seconde génération. Je me demande aussi aujourd'hui si ce ne sont pas mes quatre filles qui me ressemblent le plus et à qui j'aurais dû donner l'occasion de me succéder. Tout cela pour vous dire que j'avais un gros bateau difficile à mener, surtout dans la tempête des mille et un permis à obtenir pour la câblodistribution. J'ai peut-être manqué de vision pour préparer ma relève, mais c'était impensable en 1970, du moins dans mon esprit. Les choses ont bien changé depuis vingt ans; ce n'est plus impensable d'avoir une femme à la tête d'une entreprise.

Aurais-je vendu si j'avais pensé à mes filles comme relève ? Peut-être pas, mais je suppose qu'il m'aurait fallu y penser pendant de nombreuses années avant d'arriver à cette solution. Tout le monde dans mon entourage me disait qu'il était temps d'en sortir : «Tes garçons n'en veulent pas, tu vieillis, tu perds ta poigne,

ton personnel n'est pas loyal, tu te fais fourrer partout, le syndicat s'en vient et il va te paralyser, la CBC tire à sa fin, le réseau CTV va prendre toute la commandite, ça prend des lumières stroboscopiques sur toutes tes tours et, de toute façon, elles sont vieilles et prêtes à s'effondrer». Curieusement, CBC existe encore, il n'y a pas encore de syndicat et pas une seule de mes trente-six tours ne s'est encore écroulée, du moins jusqu'à maintenant. Je ne rapporte pas tout ceci pour me justifier. Indépendant de fortune maintenant, je me fiche pas mal de ce que pensent les gens. C'est plutôt pour éclairer ceux qui pensent encore que je n'aurais jamais dû vendre le système Mid-Canada Communications Corporation pour des «pinottes».

Quand j'avais 6 ou 7 ans, oncle Arthur revenait à la maison avec un chèque de paye de 28,50 \$ – pour deux semaines de travail ! Ce revenu était réparti entre l'épicerie, le chauffage, les taxes, les vêtements et la quête du dimanche. Juste à observer mes parents adoptifs, j'appris dès mon jeune âge la différence entre le superflu et l'essentiel. J'appris, comme on disait alors, à «étirer une cenne», à budgéter, comme on dit aujourd'hui.

Tante Émilie suppléait au maigre revenu d'oncle Arthur par ses activités de sage-femme. Je ne me souviens pas d'avoir eu une chambre à coucher à moi, mais plutôt un sofa-lit dans le petit salon qui devenait salle à manger. Pendant mes jeunes années, on a toujours eu un pensionnaire. La Banque canadienne nationale de Cochrane embauchait toujours un jeune comptable du Québec qui, par habitude ou tradition, se réfugiait chez nous. Ces gars-là restaient deux ou trois ans avant d'être mutés ailleurs. Savoir l'importance de ces revenus, si petits soient-ils, me faisait accepter l'inévitable sofa-lit sans trop maugréer.

Vers 1928, oncle Arthur rêvait d'avoir sa propre automobile, une voiture usagée bien entendu. En grattant ses sous pendant cinq ans, il parvint finalement à épargner deux cents dollars. On est toujours porté à comparer et c'est malheureux, parce que les



circonstances, les moeurs, les besoins, les priorités et les attitudes changent. Nos enfants refusent de nous croire ou sont portés à rire de nous quand on parle du «bon vieux temps» qui au fond, n'était pas toujours si bon que ça ! Je me souviens fort bien de l'huile de foie de morue que tante Émilie me forçait à prendre, car les pilules de vitamines, on ne connaissait pas ça. Les dentistes étaient rares et le médecin de famille enlevait les dents sans le bénéfice du chloroforme. Personne n'avait entendu parler d'antibiotiques, ni d'insuline. À cette époque, c'était souvent encore au puits qu'on allait chercher de l'eau et l'unique toilette était dans l'arrière-cour. Il fallait fendre et rentrer le bois tous les jours en plus de remplir la chaudière à charbon pour la nuit, car le chauffage central n'existait pas.

Les téléphones, comme les dentistes, étaient rares, même en 1936. Pas de radio, pas de télévision, encore moins d'ordinateurs et de télécopieurs !

En ce qui a trait aux services sociaux, c'est-à-dire l'assistance sociale, les plans d'assurance-maladie, l'assurance-chômage, les centres de main d'oeuvre, les pensions aux veuves, l'allocation familiale et ainsi de suite, tout ça était encore à venir. Par ailleurs, le pays n'avait pas de déficit et on ne se faisait pas manger par les taxes.

J'ai appris la valeur d'une piastre et je conserve encore aujourd'hui un grand respect pour celle-ci. Je pense automatiquement à du pain sur la table, à un toit sur la tête et à une cave remplie de bois de chauffage. S'endetter, ça m'était inconnu. On se privait tout simplement. C'est sans doute pourquoi j'ai toujours acheté au lieu de louer; j'ai toujours procédé comme seul propriétaire de mes entreprises au lieu d'avoir des sociétaires. Ce n'est pas nécessairement une formule avantageuse. «Pauvre petit garçon, tu vas tout perdre», me répétaient toujours mes parents chaque fois que j'envisageais un achat, je n'osais donc pas investir l'argent des autres ou y aller à crédit.

Je reviens à ma question initiale. Qu'est-ce qu'un millionnaire ? Dans mon cas, la réponse serait : un gars qui ménage, qui travaille, qui commence avec rien, qui réussit et qui ne change pas ses habitudes ou son mode de vie. Autodidacte, oui. Qui se trouve le plus à l'aise, donc heureux avec les petites gens, les travailleurs. La frugalité doit être ma vertu ou une de mes caractéristiques prédominantes. D'après la Bible, il sera difficile pour un riche d'entrer dans le royaume, mais j'espère encore y aller, car je n'ai jamais triché, volé ou pris avantage des gens mal pris. Le «Notre Père» et la *Golden Rule* ont de la valeur pour moi car je suis profondément religieux. Mes enfants me disent ancien dans mes croyances et mes priorités. Je crois encore à la vertu, à la loyauté, à la charité sans ostentation, sans fanfare. Je suis très conscient de mes obligations et malgré le courant moderne contraire, je privilégie toujours les grandes valeurs intellectuelles et morales.

À 75 ans, je regarde le monde autour de moi et je me demande souvent quoi faire pour être plus heureux. Je me rends compte que, en raison de notre âge, Jeanne et moi sommes pris par toutes sortes de contraintes ou de considérations. Maintenant que nous avons les moyens de nous permettre n'importe quel luxe, l'éventail des options se rétrécit de plus en plus. Mais je trouve encore plaisir à faire une piastre, à conclure un bon marché, à négocier une transaction où les deux parties sont heureuses. Je retire satisfaction à donner de l'argent à nos enfants. J'entends encore Marc dire : «Ben, pa, si ça te fait tant plaisir que ça, gêne-toi pas !»

J'aime à penser qu'il en restera toujours assez dans le «pot» pour donner un coup de main à tous les enfants et les petits-enfants. Je suis toutefois inquiet de l'avenir du Canada qui s'endette et qui donne tout. Commencée par les libéraux en Ontario, la vague socialisante sera difficilement contrôlée par Bob Rae et le NPD qui sont encore plus socialistes. L'inflation mange notre pouvoir d'achat à un rythme effarant et le portefeuille des pensions se fait gruger. Or, le travailleur prend de plus en plus sa

retraite autour de 60 ans et, avec la longévité moyenne accrue presque à 80 ans, cela donne vingt ans à dépenser sans gagner. Le système va manquer de souffle.

C'est dangereux d'essayer de s'expliquer. On est porté à s'excuser, à se justifier ou à plaider l'incompréhension. Généralement, on me trouve pingre, *cheap* comme disent si bien les Anglais. Je pense que je suis plutôt économe. Quand on a été élevé avec le strict nécessaire, on est plus apte à penser priorité, à s'interroger automatiquement sur la nécessité de ci ou de ça. On est aussi porté à penser en termes d'options, c'est-à-dire, à se demander quelle est la meilleure façon de procéder sitôt la nécessité établie. Tout ceci devient une seconde nature.

Dans notre société mercantile où la réclame de tous bords tous côtés nous incite à croire à des besoins inexistantes, je sympathise un peu avec la jeune génération qui n'est jamais satisfaite de sa condition de vie. Mais moi, je suis heureux avec ce que j'ai. Il est vrai que je suis riche, pas nécessairement parce que je suis millionnaire, mais plutôt parce que je ne convoite rien... que ce soit avion, yacht, Cadillac, condo, maîtresse ou filet mignon.

L'avantage principal d'avoir été élevé simplement et sans luxe réside dans le fait qu'on n'est jamais mal pris ou sans issue. La petite misère contribue à développer l'initiative, l'indépendance, le goût de l'aventure et de l'invention. En revanche, on est porté à être pingre, à se priver, à sacrifier son confort, à voyager en classe économique dans tout. Mais on n'est pas plus mal pour tout ça parce qu'on le fait volontairement. C'est même à notre avantage, surtout quand les choses se corsent. Pour les gars comme moi, les chances de devenir névrosés ou d'avoir à vivre aux crochets de la société demeurent très minces.

Un long et rigoureux entraînement me permet d'avoir les deux pieds sur terre, n'en déplaise à ceux qui ne comprennent pas certaines de mes décisions financières ou qui cherchent à critiquer mon style de vie. Je me satisfais d'une auto ordinaire, je m'habille



Conrad Lavigne est l'invité de (Laurier) *LaPierre à la une*, le 30 septembre 1979.



Conrad Lavigne et Cheryl Simard lors du tournage de l'émission *C'est ton droit*, qu'il anime à TVOntario, en 1983.

avec du «tout fait», je dîne à la cafétéria plutôt qu'à la salle à manger, je travaille dans mon jardin, je râtelles mes feuilles, je coupe mon bois de chauffage, j'achète un camion usagé, etc. Je n'ai réellement aucun désir d'impressionner qui que ce soit. En plus, je suis suffisamment riche pour me fichier de tout le monde... ou presque. N'empêche que je soigne encore quelques apparences.

Être économe a ses avantages. Quand vient le temps de contribuer à des causes ou de soutenir des personnes qu'on trouve méritoires, l'argent est là pour le faire et je donne avec plaisir, alors que d'autres capables de contribuer ne le font pas. Je pense, par exemple, aux sommes assez considérables versées à l'Université Laurentienne (vers 1960, puis de nouveau en 1989), aux Soeurs de la Providence pour la nouvelle aile de l'Hôpital Sainte-Marie, au Centre sportif de la Confédération (en 1967) et je ne parle pas des milliers de contributions aux différents partis politiques, ni des chèques mensuels à toutes sortes de bonnes causes comme le coeur ou le cancer, sans compter des dons aux étudiants méritoires, aux différentes campagnes de souscription, aux églises, à M<sup>sr</sup> Dion et au chanoine Morin envers qui j'ai une dette de reconnaissance qui n'a pas de prix. Ceux qui en ont beaucoup doivent donner beaucoup et sans maugréer, mais il faut tout de même que cette générosité soit conforme à nos principes et à notre façon de voir les choses.

Lord Thomson, que j'aimais beaucoup et avec qui j'avais tissé des liens d'amitié, passait lui aussi pour *cheap*. Il était plutôt économe. Il se préoccupait toujours «d'en avoir pour son argent». Et cela lui a d'ailleurs très bien réussi. Il a commencé avec rien, il a eu soin de ses sous et il a fait les choses à sa façon. Moi aussi. Ainsi, lors de l'achat de CHOV-TV à Pembroke, qui était à toutes fins utiles en faillite, je remettais quelques mille dollars à Gordon Archibald, somme qui lui permit de faire un voyage en Europe avec son épouse. Il mourut un an après et je me félicite encore aujourd'hui de ce geste que certains dans mon entourage considé-

raient comme inutile et sans lendemain. Lors de la vente de Mid-Canada, je distribuais à certains gestionnaires-clés une somme rondelette. Ici également, je n'étais pas tenu de le faire. Ce ne sont que quelques exemples, non pas pour me vanter, mais pour éclairer un peu comment je conçois mes priorités.

Récemment, je donnais plusieurs milliers de dollars à la campagne du nouvel Hôpital Sainte-Marie, de Timmins. Ce n'est peut-être pas beaucoup, mais ça vient du coeur et je ne leur dis pas comment s'en servir ! Dans mon action, je suis guidé par certains passages des Évangiles. Nous sommes inévitablement le produit de toute une gamme d'influences, de croyances et même de superstitions. Étant fondamentalement catholique, ou chrétien si vous aimez mieux, je suis encore influencé par les anciennes doctrines, mais pas comme déjà. Ce n'est plus une foi aveugle et le péché a une toute autre signification. Ne pas faire de mal ou de peine à son prochain (l'aimer, ça, c'est une autre affaire !), être charitable et juste, tout cela n'est pas facile, car ça veut dire participation et partage avec son prochain même si, souvent, il ne le mérite pas.

En essayant de m'expliquer, je m'interroge sur mon choix de carrière. On entend souvent les expressions «un avocat frustré», «un prêtre qui a manqué sa vocation», «un acteur sans théâtre», «un artiste déçu parce que son talent n'était pas suffisant pour le faire vivre». Eh bien, tout ça me ressemble ! Mais choisit-on vraiment sa carrière ? Moi je suis tombé dedans. Tour à tour boucher, vendeur, militaire, acteur, chanteur, hôtelier, radiodiffuseur, consultant en radiodiffusion, directeur de compagnies et, tout récemment, entrepreneur en terrains domiciliaires. Grand-père Lavigne disait que c'était mieux d'être chanceux qu'intelligent. Je pense qu'avec la chance, il faut mettre énormément d'efforts. À mon avis, le succès renferme les ingrédients suivants : 10 % de chance, 10 % de talent et 80 % d'efforts. Certains disent que la plus grande preuve de succès (et d'intelligence) consiste à s'organiser pour vivre heureux.

Suis-je heureux ? Probablement, sauf que je ne puis m'empêcher, même à mon âge, de chercher la perfection, aussi bien chez moi que chez mes enfants. Les vieilles habitudes meurent difficilement.

La perfection n'est peut-être pas de ce monde mais il faut continuer à la rechercher. Chaque individu a le devoir de s'améliorer et de contribuer à l'amélioration de la condition humaine. J'ai très peu d'amis, pas d'ennemis (je pense) et des milliers de connaissances qui pensent que j'ai fait ma part pour rendre le monde un brin meilleur. Mais je n'ai toujours pas trouvé la réponse à la question de l'oncle Arthur : «Pauvre petit garçon, qu'est-ce que ça te donne ?» Selon Jeanne, RIEN; selon mes garçons, trop d'efforts. J'ignore ce que mes filles en pensent. De toute façon, il est un peu tard pour recommencer.

Vous voulez savoir ce que ça m'a donné, oncle Arthur ? Ça m'a donné une invitation d'aller vivre à Paris pour représenter la province d'Ontario, rôle qu'Adrienne Clarkson semble avoir rempli avec succès. Ça m'a donné une foule de décorations et de titres que j'ai reçus avec fierté parce qu'ils étaient chaque fois décernés honnêtement : président d'honneur de l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario, chevalier de l'Ordre du bon parler français, président d'honneur du Central Canada Broadcasters Association, lieutenant-colonel du Régiment irlandais de Toronto (2<sup>e</sup> bataillon), vice-président de la Société des Cent associés du Canada, membre de l'Ordre des francophones d'Amérique en 1985, docteur en droit de l'Université Laurentienne, compagnon de l'Ordre du Canada en 1982, membre de l'Ordre de Saint-Jean; médaille du Canada en 1967 et en 1992, médaille du Conseil de la vie française en Amérique, étoile France-Allemagne, médaille de la défense du Canada, médaille pour le service militaire actif en Europe, etc. Ça m'a donné tout ça, mais ça ne remplace pas la satisfaction du devoir accompli.

Soixante-dix ans de lutte continue pour grandir, analyser, mûrir, s'engager, ce n'est pas peu dire. Le temps n'est-il pas venu



J. Conrad Lavigne, docteur en droit, *honoris causa*

«En conférant un grade honorifique à M. Lavigne, l'Université Laurentienne voudrait reconnaître en lui un des membres fondateurs de notre institution. En effet, M. Lavigne était membre du Conseil des gouverneurs lorsque l'Université Laurentienne ouvrait ses portes en septembre 1960.»

Pascal Sabourin, doyen de la faculté des Humanités, Sudbury, juin 1983





Membre de l'Ordre des francophones d'Amérique

«M. Lavigne a été honoré *pour son apport au rayonnement de la vie française en Ontario et pour sa contribution au développement de la vie socio-économique des Franco-Ontariens.* (...) En décorant un Franco-Ontarien du monde des affaires, le Conseil de la langue française a voulu rappeler la nécessaire interdépendance entre l'épanouissement culturel d'une collectivité et son développement économique. Aussi le Conseil a voulu souligner le soutien de ce lauréat aux oeuvres d'éducation et sa participation à de nombreuses associations».

*L'Express de Toronto*

de modérer ? Mais ceux qui arrêtent ne meurent-ils pas ? Peut-on demander au pauvre petit qui s'est rendu au sommet, beaucoup plus loin qu'il ne s'attendait, d'arrêter du jour au lendemain le moteur qui a été responsable de son succès ? Moi, pour être heureux, il faut que je produise ou améliore quelque chose à chaque jour.

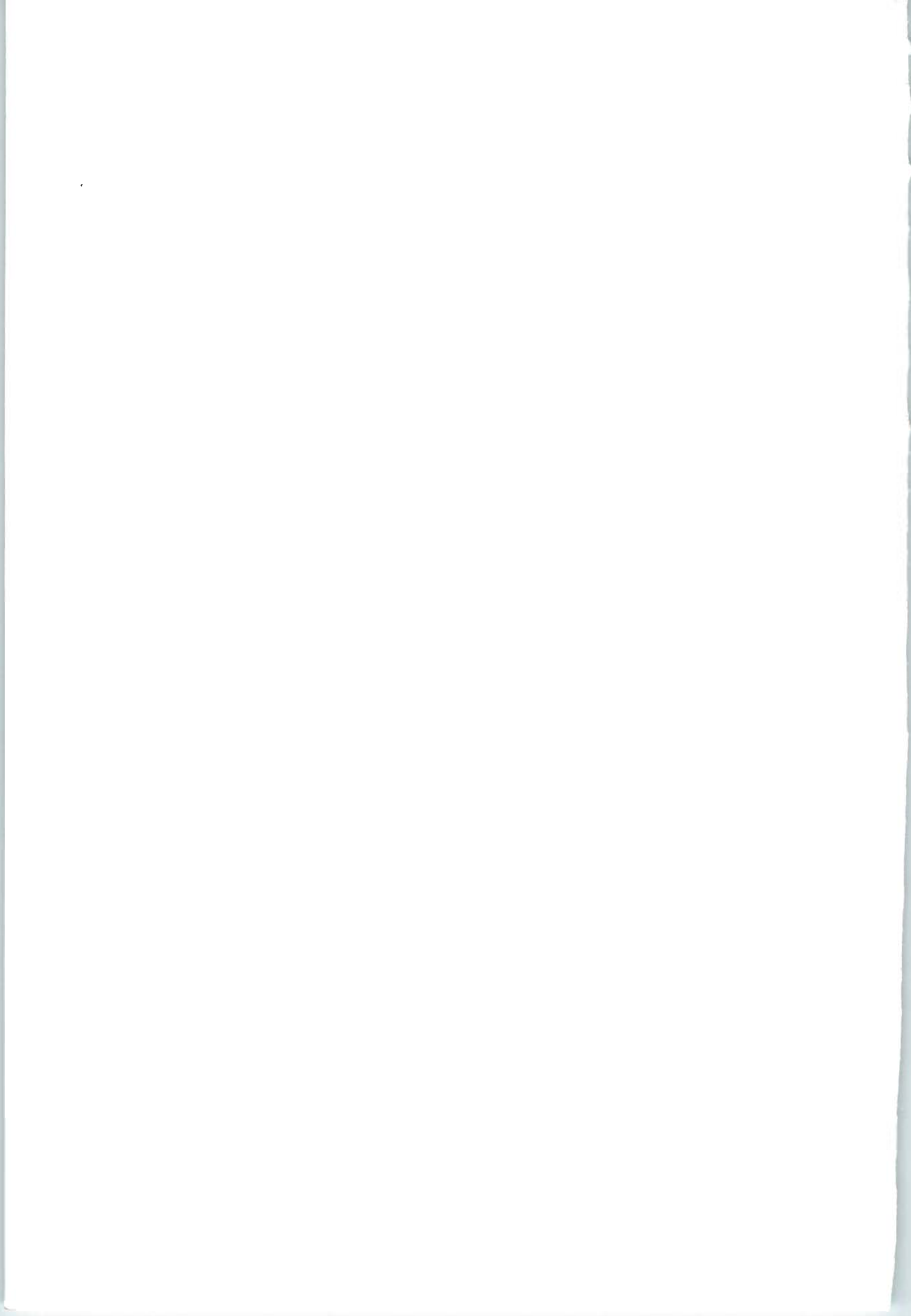
Maintenant, mon seul problème, si problème il y a, est de dépenser avec joie et satisfaction ce que j'ai mis soixante-quinze ans à économiser, amasser et multiplier. Ceci peut vous sembler paradoxal, mais toute ma vie fut un entraînement pour accumuler. Je suis donc mal préparé pour dépenser allègrement. Il existe des milliers de livres sur les secrets de la réussite, sur le don d'être heureux, sur la façon de vivre longtemps, etc. Je déplore un peu l'absence de conseils sur comment dépenser avec plaisir ce qu'on a mis toute une vie à ramasser. Mes enfants m'assurent qu'ils n'ont pas besoin de ma fortune. Ils me répètent de me la couler douce, de relaxer, de prendre mes aises, mais c'est difficile.

Assez radoter ! La source de mes souvenirs s'est tarie. Je n'ai plus d'anecdotes ou de choses intéressantes à raconter. «Et le combat cessa faute de combattants», comme disait le poète. Mes exploits et mes succès perdent de plus en plus d'importance pour moi. Je vis davantage sans vanité car ce n'est pas si difficile que ça d'abandonner les prétextes, les excuses, les petits trucs pour sauvegarder les apparences et se montrer sous son meilleur angle, comme à la télévision. Fini le maquillage et le camouflage. Le temps est venu de se décomplexer en essayant de ramener sa vie à sa plus simple expression. C'est probablement le but d'un homme heureux. Les nouveaux riches ont normalement peur de redevenir pauvre. Moi, honnêtement, j'ai peur de rien !



## Table des matières

9	Note de l'éditeur
11	Chapitre premier – <i>Quand j'y pense</i>
27	Chapitre deux – <i>Vacances à la Petite-Nation</i>
35	Chapitre trois – <i>Le réveil de l'adolescent</i>
45	Chapitre quatre – <i>Témoins d'une époque</i>
59	Chapitre cinq – <i>Le début d'une carrière</i>
71	Chapitre six – <i>Les années de guerre</i>
91	Chapitre sept – <i>L'après-guerre : direction CFCL</i>
123	Chapitre huit – <i>La télévision à ses débuts</i>
135	Chapitre neuf – <i>Le réseau prend de l'expansion</i>
147	Chapitre dix – <i>La vente de Mid-Canada</i>
157	Chapitre onze – <i>Le Coin du Président</i>
175	Chapitre douze – <i>Les associations</i>
191	Chapitre treize – <i>La chance</i>
199	Chapitre quatorze – <i>La retraite</i>
209	Chapitre quinze – <i>Le millionnaire</i>



**De la première à la dernière page, l'autobiographie de J. Conrad Lavigne se lit comme une histoire de réussites. À commencer par la fondation du premier poste de radio en Ontario français, suivie de la mise sur pied du plus grand réseau privé au monde de télédiffusion par micro-ondes. Chaque tour émettrice a été un tour de force. Son succès, dit-il, repose sur «10 % de chance, 10 % de talent et 80 % d'efforts». Dans un autre tour de force tout aussi réussi, Conrad Lavigne accepte de raconter ses nombreux souvenirs d'orphelin, de jeune homme d'affaires, de soldat, de radiodiffuseur, d'entrepreneur, d'administrateur et de millionnaire. À la franchise et à la candeur du récit s'ajoute le ton si savoureux du conteur.**



9 782921 463041

ISBN 2-921463-04-0